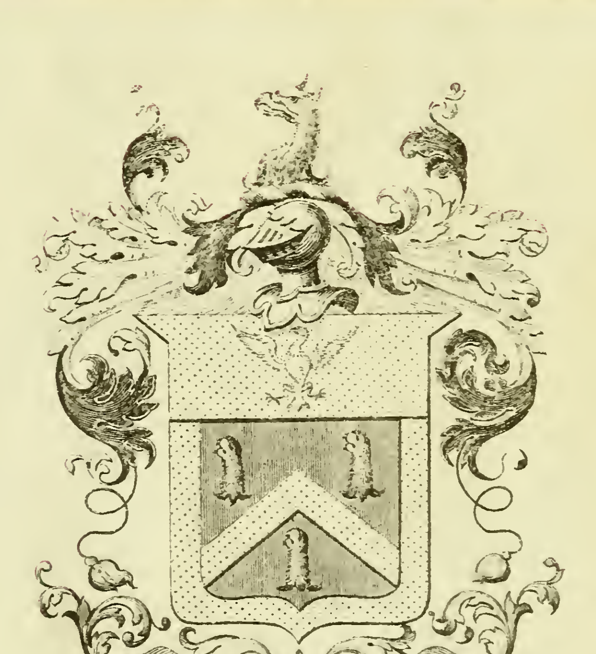
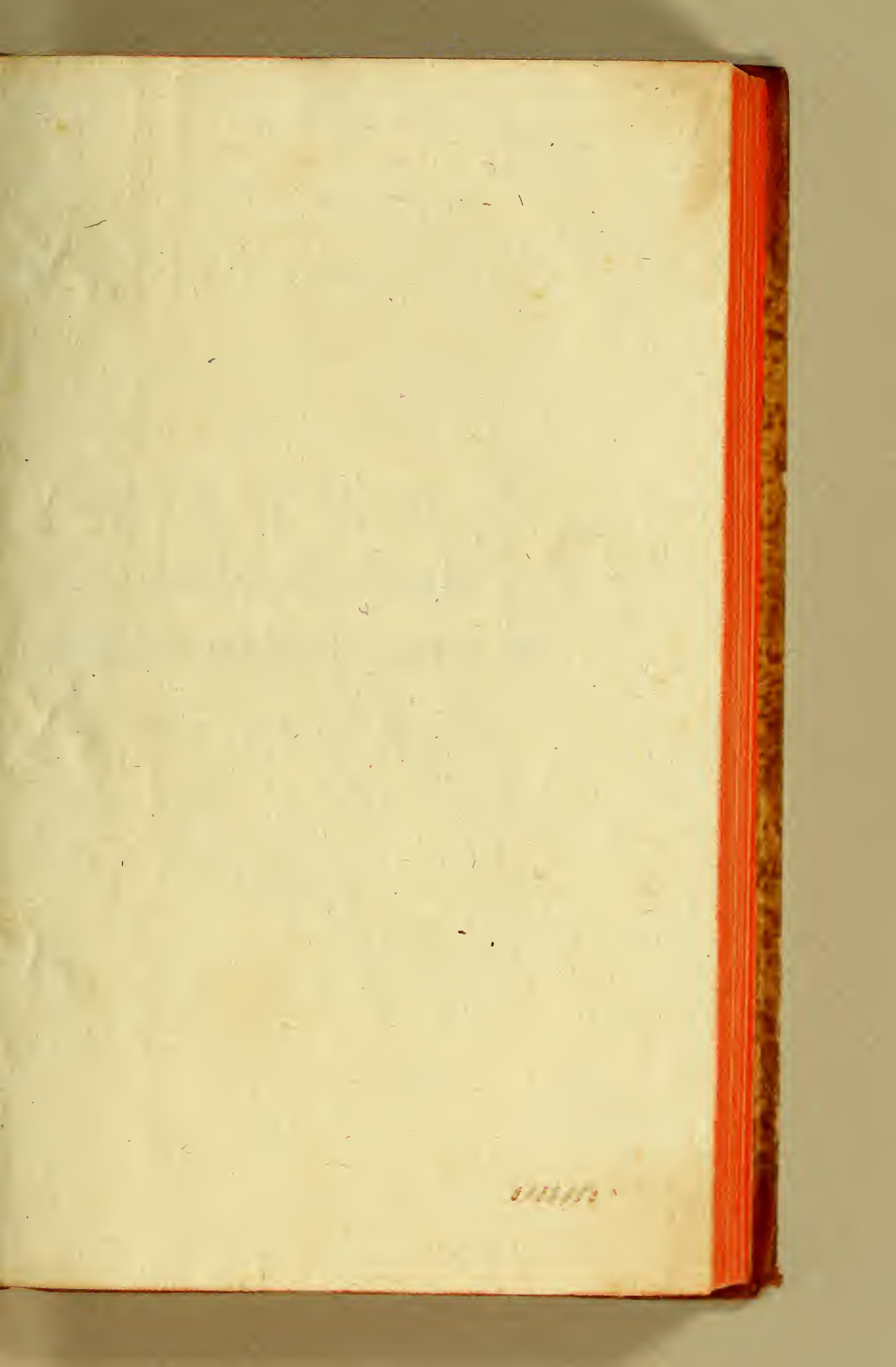
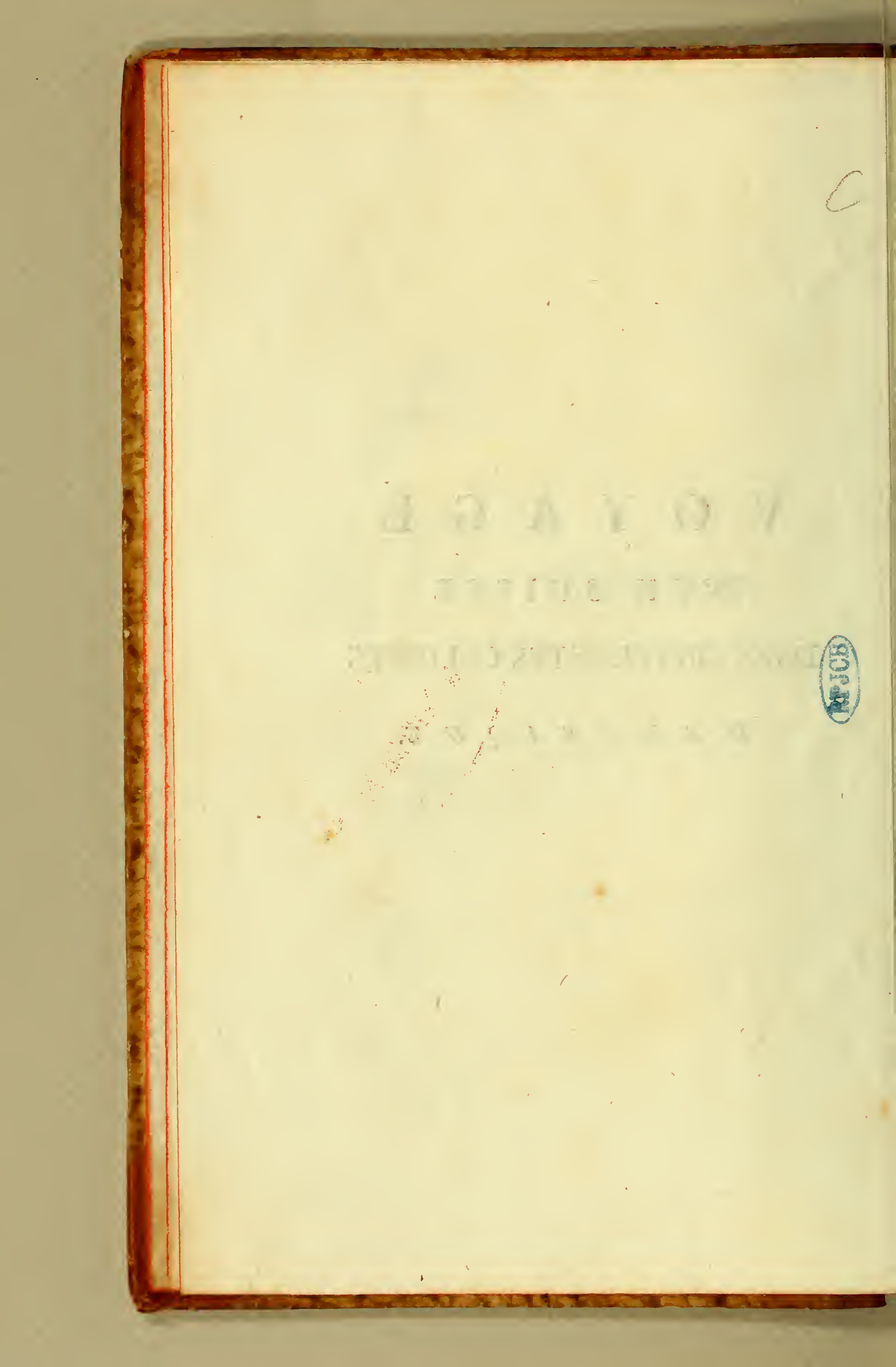






By Girod-Chantrans

VOYAGE
D'UN SUISSE
DANS DIFFERENTES COLONIES
D'AMÉRIQUE.



VOYAGE
D'UN SUISSE
DANS
DIFFÉRENTES COLONIES
D'AMÉRIQUE
PENDANT LA DERNIERE GUERRE,

AVEC UNE TABLE

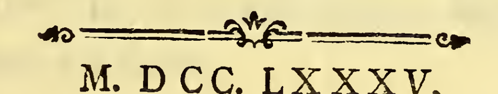
D'Obſervations météorologiques faites à Saint-Domingue.

Obſervateur ſans prétention, vrai ſans malignité.

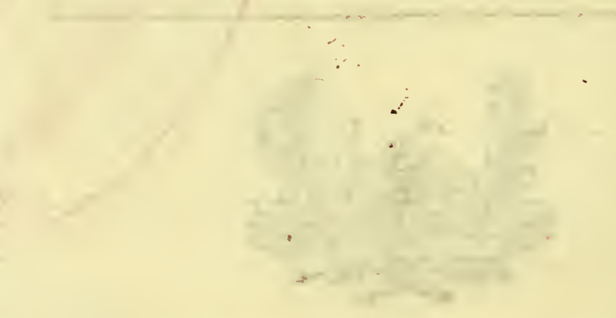


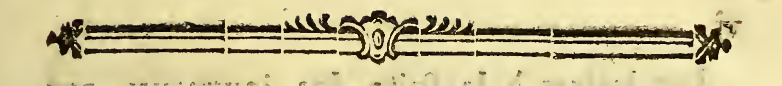
A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXXV.





AVIS DE L'ÉDITEUR,

Pour servir de préface & de table des matieres.



Les journaux de navigation qui sont à la tête de cet ouvrage, n'ont de rebutant que le titre. Ils peignent parfaitement l'homme qui navigue pour la premiere fois, sans autre intérêt que sa curiosité; qui observe par inclination & écrit à ses amis avec franchise. Ils renferment aussi l'histoire de quelques époques mémorables de la derniere guerre, une courte description de la Martinique, une autre plus étendue de l'isle de Curaçao, & plusieurs observations, tant physiques que météorologiques, faites sous différens paralleles.

Les lettres à la ſuite des journaux, ont principalement pour objets :

L'adminiſtration domeſtique de la colonie de Saint-Domingue, ou, plus généralement, celle de toutes les colonies à negres.

Pluſieurs changemens qu'il ſeroit avantageux d'y faire.

Le caractere des maîtres & celui de leurs eſclaves.

Les différens chemins ouverts à la fortune.

Les maladies du climat.

La dépenſe & le produit moyens d'une ſucrerie.

La dépenſe & le produit moyens d'une caféterie.

Les cultures uſitées dans l'une & dans l'autre.

Leurs défauts & les moyens d'y remédier.

La défenſe de l'isle.

Son gouvernement.

Le réſumé d'un journal d'obſervations météorologiques, faites dans l'isle, au niveau de la mer, pendant une année conſécutive.

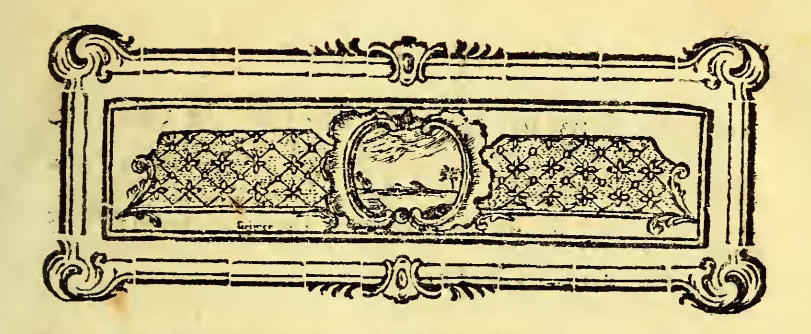
Quelques conjectures nouvelles ſur la formation des plus hautes montagnes du globe.

La configuration particuliere de S. Domingue, ſon organiſation, ſon climat, ſes phénomenes d'électricité naturelle, ſes animaux & ſes productions.

Puis l'auteur finit par examiner l'influence de la découverte de l'Amérique ſur le genre humain.

Voilà le ſommaire de l'ouvrage. Je l'abrege autant qu'il eſt poſſible, afin que le lecteur le plus preſſé voie d'un premier coup-d'œil s'il y trouvera ce qui lui convient; & ſuppoſé que quelques titres déjà rebattus le dégoûtent, ce ſera ma faute & non celle de l'auteur, qui n'a copié perſonne.

VOYAGE



VOYAGE
D'UN SUISSE
DANS DIFFERENTES COLONIES
D'AMÉRIQUE.

LETTRE PREMIÈRE.

De Bordeaux, le 26 janvier 1782.

Depuis ſix mois que j'ai quitté les riantes campagnes du Pays-de-Vaud, ma vie s'eſt paſſée dans un tumulte d'affaires, de voyages & de plaiſirs ſi continuel, que je n'ai pas trouvé le loiſir de vous écrire à mon aiſe juſqu'au moment où je me ſuis vu dans le vaiſſeau & en pleine mer, c'eſt-à-dire, dans le tems où j'étois le moins aſſuré que mes lettres puſſent jamais vous parvenir.

Aujourd'hui, qu'un haſard inattendu me

ramene dans un port de France, je vais me presser de copier mon journal & de vous l'envoyer, afin de commencer à remplir une partie de mes engagemens.

Journal de navigation à bord d'un navire du convoi de M. de Guichen, destiné pour l'Amérique.

MUNI d'une permission de la cour de France pour m'embarquer, j'arrivai à Brest à la fin de novembre 1781. Cette ville sembloit être alors le rendez-vous général de tout le royaume : la rade & le port, couverts de vaisseaux, présentoient l'image d'un empire mouvant; mais la place qui m'y étoit destinée me parut si petite & si mal-saine, que je ne me pressai point de l'occuper, quoique les couriers multipliés de Versailles & l'activité de l'administration nous annonçassent un départ prochain.

Faut-il vous parler du plaisir que je goûtai dans la ville, en attendant le moment de voguer? Vous savez, comme moi, que la vie errante a ses avantages. La nouveauté plaît, intéresse : l'étranger jouit donc doublement, & par l'intérêt qu'on lui fait éprouver, & par celui qu'il inspire. Une famille respectable, une so-

ciété douce, peu nombreuſe, voilà ce que le haſard me fit rencontrer dans la maiſon où je logeois. J'étois heureux. Cependant la néceſſité de partir eſt venue à propos ; j'ai goûté tous les plaiſirs d'une ſociété décente & gaie, ſans emporter les regrets cuiſans qui accompagnent ſouvent leur perte.

L'ordre de l'embarquement eſt donné ; je me rends à bord. Chacun connoît un vaiſſeau ; mais il eſt bien différent de le parcourir en paſſant, ou de le voir comme ſon habitation unique pour un tems illimité. Avec quel intérêt on l'examine alors ! & quelles recherches n'y fait-on pas ſur ſa ſolidité, ſa grandeur, ſa mobilité, ſa viteſſe, le bon ou le mauvais état de ſes manœuvres, la qualité de ſa cargaiſon ! &c. Celui-ci eſt du port de ſix à ſept cents tonneaux, freté par le roi. Sa cargaiſon, compoſée principalement d'une belle artillerie en bronze & de comeſtibles, ſe lie aux plus grands projets de la campagne.

Le 10 décembre au point du jour, le vent ſouffle de la partie du N. E. le général fait ſignal d'appareiller ; à trois heures de l'après-midi nous ſommes tous en mer. C'eſt un beau ſpectacle. En vain chercherois-je à le décrire ;

la majesté d'une flotte nombreuse sous voiles ne sauroit se rendre, ni avec la plume, ni avec le pinceau. Ceux qui veulent s'en former une idée juste ne doivent pas s'en tenir à de simples relations, ni même à tout ce que leur imagination pourroit composer de plus brillant : il faut qu'ils voient par eux-mêmes, mais les pieds fixés sur la plage ; & lorsque les vaisseaux poussés par la force du vent commenceront à se perdre sous la convexité du globe, lorsqu'ils ne leur présenteront plus qu'une image réduite de leur grandeur noyée dans l'obscurité de la brume & des nuages, ils retourneront chez eux & seront assurés de passer une nuit tranquille.

La nôtre ne l'est pas : le roulis forme des oscillations si grandes & si brusques, que nous avons peine à nous tenir dans nos lits. Les passagers, maîtres ou valets, sont ici au nombre de vingt-sept, entassés pêle-mêle dans la sainte barbe, où l'on respire un air infect qui arrive de l'entrepont, déjà usé par l'équipage ; & pour peu que l'on ait de disposition au mal de mer, il est bientôt décidé dans un pareil milieu : aussi ne compte-t-on que trois passagers parmi nous qui ne l'aient pas encore éprouvé,

tout le reſte eſt malade plus ou moins, & le moins ſuffiroit pour exciter la compaſſion, s'il y en avoit en mer.

Le pire de cette eſpece de mal eſt, qu'on ne lui connoît pas de remede. (1) Il attaque indifféremment les deux ſexes, les tempéramens les plus robuſtes comme les plus foibles : pour moi, qui n'en ſuis pas atteint, je vais vous faire part de la maniere dont nous vivons.

Le thé à huit heures du matin, le déjeûné à dix & le ſoupé à quatre heures après midi. Le déjeûné & le ſoupé ſont compoſés principalement de volaille, mouton, cochon, ſalaiſons & légumes ſecs. L'uſage de ſouper de bonne heure eſt général ſur les vaiſſeaux marchands, afin de pouvoir éteindre tous les feux de cuiſine avant la nuit. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on l'adoptât ſur les vaiſſeaux de guerre.

Nous mangeons du pain frais chaque jour; mais on le fait déjà à l'eau de mer, pour épargner l'eau douce : (2) ce qui lui donne une âcreté

---

(1) En général cependant, on éprouve du ſoulagement par le grand air & par l'uſage des boiſſons acides.

(2) Les pacotilles du capitaine ont tellement

désagréable, sans rien ôter cependant de sa beauté.

Nous avons à bord deux vaches que l'on nourrit avec soin; mais leur lait est réservé pour notre état-major. Les passagers, même ceux du roi, n'en goûtent jamais.

Laissons là ces détails, & voyons où nous sommes.

Le 11 au point du jour, en-avant du raz, nous avons le plaisir de nous trouver sous le vent des trois quarts du convoi. Cette remarque nous rassure pour la marche du navire, que l'on suspectoit avant l'épreuve. Nous filons six *nœuds* (2) avec peu de voiles, & le convoi n'observe aucun ordre de marche. Chaque bâtiment allume des fanaux à l'entrée de la nuit: c'est un beau spectacle.

Le 12 au point du jour, le convoi étoit en aussi mauvais ordre que la veille; on voyoit les vaisseaux de guerre à stribord de l'armée, sur une seule ligne & sous le vent des navires de

---

encombré le navire, qu'il ne s'y est pas trouvé place pour la quantité d'eau nécessaire.

(1) C'est-à-dire, deux lieues marines pendant une heure de tems.

transport. A neuf heures du matin, nous apperçûmes plusieurs voiles dans la partie du N. E. leur nombre s'accrut ensuite, & bientôt nous fûmes assurés qu'elles étoient ennemies.

En peu de tems elles atteignirent la queue du convoi, puis la canonnerent, sans qu'il fût possible aux marchands qui la composoient, de trouver la moindre protection.

Lorsqu'un oiseau de proie vient à fondre sur les timides habitans d'un colombier isolé, la confusion qu'il y met n'est pas plus grande qu'elle l'étoit en cette occasion parmi nous. Cependant nos protecteurs s'ébranlerent. La *Bretagne*, le *Royal-Louis* & tous les autres colosses faits pour représenter la majesté d'un empire, virerent successivement vent devant, pour aller à l'ennemi. Mais avant qu'ils eussent gagné l'intervalle de deux à trois lieues qui les en séparoit, celui-ci eut le tems d'amariner plusieurs des nôtres & de fuir avec ses prises. (1) Ainsi finit cette malheureuse rencontre,

---

(1) On a su depuis, que les Anglois crurent trouver le riche convoi de S. Domingue, qu'ils cherchoient, & qui étoit entré à Brest trois jours avant notre

qui nous coûta cher pour le moment, & plus encore par ſes ſuites, pour avoir pris un ordre de marche abſurde, avec trop de ſécurité.

Au moment de la canonnade, M. de Guichen ſignaloit à tous les navires du convoi, *permiſſion de faire la route qu'ils jugeroient la plus convenable dans la circonſtance préſente.* Notre capitaine chargé de pacotilles, croyant tout perdu s'il ne fuyoit à tire-d'ailes, interpréta ce ſignal en celui de *ſauve qui peut.* Alors, ſans tenir conſeil, il fit forcer de voiles, & nous courûmes vent arriere, nous éloignant de plus en plus des nôtres & de l'ennemi. Une brume épaiſſe s'éleva dans le même tems, la mer devint groſſe, nous continuâmes la même route pendant la nuit.

Le 13, au point du jour, nous vîmes encore pluſieurs voiles; le capitaine manœuvra pour les éviter, aimant mieux courir les riſ-

départ. La foible eſcorte qu'ils lui connoiſſoient, les diſpenſoit de précautions dans leur attaque: auſſi tomberent-ils ſur nous dans l'ordre de vîteſſe. Cette mépriſe leur a fort bien réuſſi; car ils nous prirent une douzaine de bâtimens, quoique de moitié plus foibles que l'armée qui nous protégeoit.

ques d'une navigation isolée, que ceux d'une erreur fatale, en cherchant un appui; & il ne nous fallut pas plus de quatre heures d'une marche forcée, pour jouir du triste avantage d'exister *seuls* sur un vaste horizon.

Le 14, une voie d'eau considérable se déclare dans le navire. Elle augmente le 15; les passagers, maîtres & valets, avec l'état-major, prennent le service des pompes depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, afin de soulager l'équipage.

Notre relâche vient d'être jugée indispensable; mais le vent varie & nous refuse les côtes d'Espagne, que nous cherchions à atteindre. Cependant la voie d'eau occupe chacun de nous à la pompe, huit à neuf minutes toutes les demi-heures, & l'on craint qu'elle n'augmente, à cause du gros tems, de la surcharge du navire & de la qualité de sa cargaison. Telles sont les réflexions qui se présentent à la suite du vent contraire, pour alarmer les imaginations les plus froides. Cependant le grand nombre des passagers, la diversité de leurs humeurs, quelques saillies de tems à autre, toutes ces choses soutiennent notre courage, & nous goûtons encore quelques plaisirs dans

un genre de vie qui ne manqueroit pas d'effrayer, si on le contemploit du sein de la molleſſe.

Le 16 au matin, un *grain* nous déchire deux petites voiles que l'on n'a pas eu le tems d'amener. La mer eſt toujours groſſe; nos mâts qui ſe plient avec bruit dans un roulis très-vif, ſemblent à chaque oſcillation devoir ſe briſer. On les étaye avec des cordages & l'on parvient à les aſſujettir. Chaque voile que nous appercevons nous paroît ſuſpecte, & nous cherchons à l'éviter. Point de ſoleil, point de hauteur, cheminant toujours ſur l'*eſtime*, notre route totale, compoſée d'un grand nombre de petites, doit être fort douteuſe & répandre beaucoup de méfiance ſur notre ſituation calculée.

Nos marins, avant de quitter la rade de Breſt, nous aſſuroient que le bâtiment, vu ſa groſſeur & ſon genre de conſtruction, ſeroit inébranlable aux coups de la mer : il eſt cependant ſi fort tourmenté que nous ne pouvons y manger à notre aiſe. Il faut de l'adreſſe pour paſſer d'une chambre dans une autre; il en faut même pour ſe tenir debout. Deux fois la table & les bancs de la chambre du conſeil ſe ſont détachés de leurs crampons, allant d'un bord

à l'autre avec fracas & si précipitamment, que personne n'osoit ni ne pouvoit les arrêter.

Ce grand roulis que nous éprouvons & sa vivacité proviennent sans doute de la pesanteur de notre cargaison, du mauvais *arrimage*, & plus encore de la surcharge du navire, qui établit le plan de flottaison au-dessus de sa plus grande largeur. Notre bâtiment, à cause de sa construction en sapin, est aussi sujet à des craquemens continuels. C'est principalement dans la sainte-barbe, que l'on jouit de cette musique lugubre, au son de laquelle il faut s'endormir. Il semble, à chaque mouvement, que les membres désunis vont se séparer pour jamais; véritablement ils font bien des efforts pour y parvenir.

La nuit du 16 au 17 commence à nous envelopper de ses ombres. Les amans des villes & ceux des campagnes profitent souvent de son obscurité dans des *rendez-vous* délicieux: les uns sous des lambris dorés, les autres sous de simples chaumieres. Le plaisir est le même pour tous, & la lumiere revient toujours trop tôt leur donner le signal de la séparation. Sur mer, rien n'est plus triste qu'une nuit obscure, parce qu'elle multiplie les dangers. Et nous qui

craignons d'être apperçus, nous n'avons de lumiere que dans l'habitacle, pour éclairer le compas. Les paſſagers, avec les officiers du bord qui ne ſont pas de ſervice, ſe raſſemblent alors juſqu'à l'heure du coucher dans la chambre du conſeil; les uns ſont étendus ſur des matelas, d'autres aſſis ſur des bancs. Les chambres de nos dames, quoique fort petites, ſervent auſſi de lieux d'aſſemblée; le plus grand nombre parmi nous paſſe le tems à aller de l'une à l'autre. J'avoue à ma honte, que je ſuis de cette claſſe; mais les mieux traités ſont ceux qui ſe fixent dans la même. En mer, plus qu'à terre, la conſtance eſt eſtimée des dames & trouve auprès d'elles ſa récompenſe.

Le 17, je ne vous raconterai pas en détail tous les propos qui ſe débitent à bord à l'occaſion de notre voie d'eau. C'eſt chaque jour, chaque heure même, de nouvelles alarmes. Les deux pompes vont pour l'ordinaire les deux tiers du tems, un peu plus ou un peu moins cependant, ſuivant la vigueur que l'on y emploie & la vîteſſe du ſillage. De ces inégalités réſultent mille paroles inquiétantes. Les pareſſeux prétendent que la voie d'eau eſt augmentée, & les plus ſiniſtres ajoutent que nous cou-

lerons bas inceſſamment. Ces diſcours peu conſolans, qui ſe tiennent à haute voix, n'ont pas échappé aux matelots, & la conſternation eſt peinte dans leurs traits. L'un d'eux, après s'être amarré ſolidement, s'eſt jeté à la mer, dans l'eſpoir de découvrir l'ouverture du navire. Ses recherches ont été inutiles ; mais ſa bonne volonté a été récompenſée, nous y avons tous contribué de bon cœur.

Le 18, les paſſagers viennent ſur le pont de grand matin, pour jouir du commencement d'un beau jour. La mer beaucoup plus douce, balance légérement notre vaiſſeau ; le vent, ſans être froid ni violent, nous donne un bon ſillage, & le ſoleil ſe montre par intervalles. Nos marins l'attendent à midi ; mais il diſparoît alors ſous des nuages, & l'on ne ſaiſit ſon image qu'imparfaitement. Cette opération ſert pourtant à corriger l'eſtime, qui eſt devenue chaque jour plus fautive.

Nous avons vu dans l'après-midi un navire Oſtendois de trois à quatre cents tonneaux. Nous cherchions à lui parler, & il vouloit nous éviter. Notre gros volume lui inſpiroit ſans doute de la méfiance ; mais la ſupériorité de notre marche nous a bientôt mis à portée de

le heler. Après lui avoir demandé des nouvelles du convoi de M. de Guichen, il nous a répondu qu'il n'en savoit point. Nous lui avons fait encore d'autres questions qu'il a feint de ne pas entendre. Nous lui avons demandé sa latitude & sa longitude. Sans doute que cette conversation commençoit à lui paroître trop longue, car il n'a pas jugé à propos de nous répondre, & a mis le cap à l'opposite de sa vraie route, pour s'éloigner de nous tout-à-fait.

Ce petit événement amuse beaucoup les passagers. La moindre diversion, dans notre existence monotone, devient pour nous le sujet d'un plaisir.

Aujourd'hui 19, le tems est beau & l'on commence à s'habituer à la pompe. Nous nous encourageons réciproquement à cet exercice pénible par des chants mesurés dont les leviers marquent la cadence. Lorsque la mer est lumineuse, l'écoulement de nos pompes offre pendant la nuit le spectacle d'un métal en fusion.

A minuit, grand tapage. Les matelots qui ne sont pas de service sortent à la hâte de leurs *hamacs*, les uns de plein gré, les autres chassés à coups de garcette. Un grain arrive, il faut plier les voiles. Ces sortes d'alertes noc-

turnes ſont aſſez fréquentes ici : elles n'amuſent pas plus les paſſagers que les équipages ; mais il n'eſt guere poſſible de les éviter à bord des marchands, où le nombre des matelots eſt toujours trop foible pour que le quart qui veille puiſſe ſuffire aux moindres cas extraordinaires. Les vents ont encore changé ; nous avons viré de bord, portant préſentement le cap au S. E.

Le 21. Encore un lendemain ! Nous exiſtons toujours. On peut donc tenir aſſez longtems une mer orageuſe, avec un mauvais vaiſſeau & une voie d'eau conſidérable. Ces réflexions raſſurent. Cependant point de hauteur depuis pluſieurs jours ; mais le ſoleil diſſipe enfin les nuages dans la matinée, & paroît à midi comme une divinité bienfaiſante. La joie eſt générale depuis que notre latitude eſt connue, 46 d. 40 m. L'eſtime nous donnoit 45 d. 10 m. Les longitudes de nos pilotes ſont ſi différentes, que l'une nous met à vingt lieues des côtes de Bordeaux, tandis que l'autre nous en éloigne à plus de cent. Comme elles ſont fort baſſes & ſouvent couvertes de brumes, nous ſondons & nous allons à petites voiles, ſurtout pendant la nuit.

Le 22, point de fond, petite route, aucune connoiſſance de terre.

Le 23, fond de ſoixante braſſes ; vue de la tour de Cordouan.

Un pilote vient à bord dans la matinée du 24 ; mais la mer eſt ſi rude qu'il ne juge pas à propos de nous faire entrer. Nous mouillons à une lieue de la paſſe.

Le 25, la mer eſt toujours groſſe. Le vaiſſeau a chaſſé ſur ſon ancre pendant la nuit, & nous nous trouvons au point du jour ſi près des roches, que le pilote fait appareiller à la hâte & couper le cable pour s'éloigner plus tôt du danger. La mer eſt plus calme à midi, & nous entrons en riviere dans la marée du ſoir le plus heureuſement poſſible.

Nous jetons l'ancre vis-à-vis Royan, où le capitaine va faire ſa déclaration. La marée deſcendoit lorſqu'il venoit à bord, & le courant étoit alors ſi impétueux, que ſon canot, malgré les plus grands efforts des rameurs, nous a rejoints avec bien de la peine.

A préſent qu'il n'y a plus de manœuvres à faire pour le navire, nous rendons à l'équipage le ſervice des pompes.

26. Nous avons eſſuyé la nuit derniere un

coup

coup de vent ſi violent, que notre bâtiment réſonnoit du haut en bas de ſes mâtures & cordages, à peu près comme feroit une centaine d'orgues miſes en jeu à la fois; (1) & pendant toute la journée le vent contraire nous retient à la même place.

Le 27, nous avançons de deux lieues pendant la marée, & le 28 la plupart des paſſagers fretent des chaloupes pour ſe rendre à Bordeaux.

Vous ne vous faites pas d'idée du plaiſir que nous éprouvons en touchant terre. Sans doute que les dangers & les fatigues accumulés ſur quelques ſemaines de tems, équivalent à une navigation commune de pluſieurs mois; mais cette joie eſt bientôt troublée par les accidens les plus graves. Une maladie affreuſe attaque ſuccceſſivement les paſſagers & les officiers de notre bord, & de préférence ceux qui ont couché dans la ſainte-barbe. Deux jeunes gens, quoique vigoureux, viennent de périr après quelques jours de ſouffrances, & les autres ſont dans le plus grand danger. Le mauvais air produit par l'encom-

(1) C'eſt ce même coup de vent qui a ſi fort maltraité la flotte de M. de Guichen.

brement des hommes & des pacotilles, l'usage du pain fait à l'eau de mer, sont les causes les plus vraisemblables de cette épidémie.

J'ai le bonheur de rester sain au milieu de tant de maux : je ne suis pourtant pas exempt de douleur, en voyant tant de malheureuses victimes de la cupidité d'un seul homme.

Suite du Journal de navigation, à bord du même bâtiment.

Après un mois de relâche, notre navire étant allégé, ne faisant plus d'eau, & au moment d'appareiller pour Brest avec un très-beau convoi, (1) je vais le rejoindre, non sans quelque répugnance, laissant les deux tiers de nos passagers à terre, morts, malades, ou peu curieux de se rembarquer.

Le 5 février, une bise du N. E. s'éleve. La frégate la *Cérès*, fait à tout le convoi signal d'appareiller, & nous descendons avec la marée jusqu'à Royan, où nous mouillons. Royan est le point de partance. A peine avons-nous

(1) Le convoi de M. de Guichen, très-maltraité par un coup de vent le 26 décembre dernier, a été obligé de relâcher à Brest, & nous allons le rejoindre.

jeté l'ancre, que le vent tourne à l'O. puis au N. O. avec tant de furie, que nous ſommes obligés de mouiller une ſeconde ancre, & de nous tenir en garde contre les abordages de tous les navires qui chaſſent. Le vent continue avec la même impétuoſité dans l'après-midi ; les frégates la *Cérès* & la *Renommée* remontent alors la riviere, pour prendre un mouillage plus ſûr ; tous les navires ſuivent leur exemple. Mais notre pilote, qui connoît la bonté de nos cables, ſe détermine à nous laiſſer où nous ſommes, perſuadé que le vent ne tardera pas à changer & à prendre une direction favorable pour notre ſortie.

Le 6 il a déjà diminué de force, & le 7, pendant la marée du ſoir, nous voyons redeſcendre toute la flotte qui vient ſe ranger autour de nous.

Le 8, au point du jour, vent d'E. beau tems, ſignal d'appareiller. Tout le convoi eſt ſous voiles à neuf heures du matin, & prend la paſſe du N. E. Compoſé de cent cinquante voiles, il ſe déploie avec majeſté ſur une grande longueur de riviere, & ſe projette ſur les côteaux qui la terminent avec beaucoup de variété.

A midi, nous nous trouvons déjà par les travers de l'isle d'Oleron, à cinq lieues de ses côtes arides. La *Cérès* nous fait en particulier le signal de rester dans ses eaux ; elle diminue en même tems de voiles, pour attendre les mauvais marcheurs, & nous voilà bientôt dans le meilleur ordre possible.

Depuis que l'épidémie a fait de la place sur notre bord, je me trouve possesseur d'une petite cellule : mais mon lit est si étroit que je m'y trouve incrusté tout juste. J'y reste absolument immobile jusqu'au moment où je me leve. Heureux encore si je me réveille au-dessus des eaux ! C'est bien ici qu'un lit est l'image du cercueil ! Combien de poissons voraces circulent autour de moi, dont je ne suis séparé que par quelques planches ! Le moindre choc suffiroit pour ouvrir ma demeure & me livrer à leur gloutonnerie. Voilà des idées peu riantes, qui ne troublent cependant pas mon sommeil.

9 Février. Quand on rencontre à terre une personne de sa connoissance, l'on s'informe de sa santé ; mais ici, quand on se revoit le matin, l'on se demande, *quel vent fait-il ? avons-nous filé bien des nœuds pendant la nuit ?*

Cette politesse recherchée, dont nos citadins tranquilles font leur principale étude, ne sauroit convenir à des hommes errans, dont un mal-être presque continuel endurcit le caractere.

Le convoi marche toujours en bon ordre sur trois colonnes. Celle qui est tout-à-fait sous le vent, est composée de nos plus gros navires. La *Cerès* s'est mise à leur tète, & la *Renommée* fait l'arriere-garde. Les deux autres colonnes, paralleles à la premiere, rangent la côte de plus près.

L'on reconnoît Belle-Isle dans la matinée; nous sommes par son travers à midi, à égale distance de cette isle & de la pointe de Quiberon. Ses côtes sont très-hautes & très-escarpées. Le paysage qu'elle présente seroit plus gracieux, si l'on y voyoit des arbres.

Le vent mollit dans l'après-dîné; mais le ciel est pur, & la mer si calme que tous les passagers se promenent sur le pont. Notre convoi étant destiné en partie pour l'Orient qui doit nous rendre quelques bâtimens pour Brest, le commandant s'est déterminé à mouiller dans le canal de Groa, où nous avons fond de douze à quinze brasses. Ce mouillage qui est sans

doute indiſpenſable par les raiſons que je viens de vous expliquer, n'ayant été annoncé par aucune eſpece de ſignal, peu s'en eſt fallu qu'il n'y ait eu des abordages, à cauſe de la précipitation avec laquelle il s'eſt exécuté dans la nuit la plus obſcure. Auſſi-tôt que le convoi eſt mouillé, chaque navire déſigne par des fanaux la place qu'il occupe. Cette précaution devient néceſſaire pour diſtinguer ceux qui chaſſent ſur leurs ancres. Elle forme en même tems un ſpectacle des plus brillans pour nous & pour les habitans des terres voiſines.

Le 10, je me leve de grand matin pour reconnoître notre mouillage. Nous ſommes à diſtances égales de l'isle & du continent, à une lieue ou environ de l'une & de l'autre.

L'isle de Groa peut être élevée de cinquante pieds au-deſſus de la mer. Elle paroît aſſez bien cultivée, & acceſſible par-tout du côté du canal.

Le Port-Louis ſe préſente aſſez mal, quoique ſes défenſes extérieures paroiſſent très-étendues. Il eſt comme enſeveli dans un terrein très-bas.

A neuf heures du matin, ſignal de *nous tenir prêts à appareiller*, & auſſi-tôt nous nous met-

tons à pic ſur notre ancre. Cette ſorte de navigation terre à terre, à la maniere des anciens, ſeroit fort agréable avec un tems toujours beau. Mais ſi les vents d'oueſt venoient à ſouffler ici un peu rudement, ſeulement pendant un jour, des navires auſſi gros que le nôtre ne pourroient jamais ſe relever, & périroient infailliblement ſur la côte. Chacun ſait auſſi que le cabotage ne convient qu'à de petits navires & fins voiliers, ſur-tout lorſque les ports ne ſont pas fréquens. Mais, ſans la crainte de trouver les Anglois au large, nous ne paſſerions pas ſi près de terre.

Nos conjectures ſur les cauſes du mouillage ſe vérifient à préſent. Voilà des bâtimens qui ſortent du Port-Louis pour ſe joindre à nous. Dans le même tems, pluſieurs des nôtres nous quittent & prennent la route du Port-Louis Cet échange fait, à midi tout le convoi appareille. Les vents ſont à l'E. S. E., le ciel eſt moins beau, mais l'air eſt plus doux; c'eſt une compenſation. A préſent que le vent eſt foible, nous nous trouvons à la queue du convoi. Un grand navire tel que le nôtre a beſoin d'un mobile puiſſant pour marcher; un petit vent ſe conſume en pure perte contre ſon inertie.

La frégate la *Renommée* nous hele à huit heures du soir, c'eſt pour nous faire arriver. Nous lui repréſentons que, pour nous conformer aux ordres du commandant, nous ſuivons le même aire de vent que lui. Nos repréſentations l'irritent, elle nous menace de ſes canons. Le foible marchand ne ſait qu'obéir aux ordres ſuprêmes des dieux de la mer, qui peuvent être accompagnés de foudres : nous arrivons donc, au grand détriment de notre route ; nous nous éloignons de terre & manquons ainſi la bordée convenable pour donner dans le raz. Si nous étions quittes du moins de ce protecteur incommode ! Mais ne voilà-t-il pas que nous le retrouvons encore ! Nouveaux pourparlers, nouvelles menaces, nouveaux ordres défavorables à notre route & contradictoires avec ceux que nous avions reçus. De plus un boulet, pour prouver qu'il parloit ſérieuſement.

Cependant le vent ſe renforce, & la mer s'enfle. A quinze lieues ſeulement du raz, nous craignons d'y être pouſſés pendant la nuit. Heureuſement qu'avec le jour toutes nos craintes ſe diſſipent, & nous ſommes le 11 de bon matin à la hauteur de la baie d'Hodierne, fort près du raz, quoique trop affalés ſous le vent pour eſſayer d'y donner.

La *Cérès* & la *Renommée*, avec les plus petits bâtimens du convoi, le paſſent pendant le jour : il ne reſte plus en-arriere qu'une quinzaine de gros navires qui travaillent tous à ranger la terre. C'eſt ici qu'un corſaire anglois emploieroit bien ſon tems. Comment pourrions-nous lui échapper !

Enfin, malgré toutes les contrariétés d'une mer très-rude & d'un vent aſſez fort, dans un tems où il ne nous en falloit point, nous nous ſommes bien ſoutenus pendant la nuit, nous nous trouvons même le 12, (1) au point du jour, très-voiſins de la terre que nous cherchions.

Nous commençons donc un jour fameux par les extravagances qu'il enfante ; mais pouvois-je en faire une plus grande que de me trouver ici ! Au lieu de tous les plaiſirs de la ſaiſon, que je partagerois avec vous, je me vois dans une coque de ſapin, hériſſée de trois gros bâtons verticaux, contre leſquels on ajuſte quelques morceaux de toile qui ſe plient ou ſe développent. C'eſt l'air qui pouſſe cette frêle machine, & ſouvent en ſens contraire. C'eſt à

(1) Mardi gras.

elle cependant que l'on ſe confie pour paſſer d'un monde dans un autre.

La mer eſt belle à midi, nous donnons dans le raz par un vent d'E. & nous le traverſons le plus heureuſement poſſible. Mais le paſſage eſt d'un aſpect ſi effrayant, que les plus intrépides marins le redoutent. Courir des bordées entre des rochers voiſins les uns des autres, avec un navire très-ſenſible aux courans & qui n'obéit pas promptement à la manœuvre, c'eſt une tâche aſſez périlleuſe.

Une fois hors du raz, il n'y a plus de difficultés, & nous faiſons route pour Breſt. Quelle eſt notre ſurpriſe lorſque nous découvrons une flotte nombreuſe qui louvoie devant ce port! Nous apprenons bientôt que c'eſt le convoi de M. de Guichen, qui ſort pour la ſeconde fois. L'on nous reconnoît auſſi, & l'on nous demande de la part du général, ſi nous ſommes en état de tenir la mer. Le capitaine répond que nous manquons d'eau, de vivres frais, & que nos agrès ont le plus grand beſoin de réparations. N'importe, l'émiſſaire lui ordonne de ſuivre, aſſurant que l'on pourvoira en mer à tous nos beſoins. Tout eſt dit : les porte-voix ſont remis à leur place; mais nous n'avons pas

même les ſignaux de la flotte, & nous ne pouvons accoſter le général.

Le 13, nous éprouvons déjà une tourmente conſidérable, qui achevera d'ôter à nos haubans le peu de ſolidité qui leur reſte.

La mer eſt tout auſſi agitée le 14, & une frégate qui nous trouve à la queue du convoi, nous menace de ſa bordée, ſi nous ne forçons de voiles à l'inſtant.

A deux heures après midi l'on ſignale la terre ; c'eſt le cap Ortegal. Nous parlons à pluſieurs marchands pendant le reſte de la journée.

L'armée ſe trouve très-diſperſée dans la matinée du 15 ; on fait ſignal de ralliement. En peu de tems elle ſe raſſemble, & nous ſommes alors par le travers du cap Finiſtere, où la mer eſt très - rude.

Le 16, de grand matin, ſans ſortir de ma cellule, je m'apperçois que le tems eſt beau. Il me ſuffit de prêter l'oreille à la converſation ſuivie des paſſagers qui ſe promenent ſur le pont, & qui vivoient ces jours derniers dans un morne ſilence. L'homme, en général, n'a qu'une foible réminiſcence du paſſé, peu de prévoyance de l'avenir ; mais le préſent l'affecte

vivement. Eſt-ce un bien ? eſt-ce un mal ? Il y a du pour & du contre.

Nous faiſons toujours bonne route dans la ſoirée, filant ſept nœuds pour le moins, & chemin faiſant l'on répare les haubans du grand mât, que les roulis précédens ont rompus.

Le 17, au point du jour, on apperçoit les Barlingues. Nos marins les relevent, & nous ne ſommes qu'à quatorze lieues de Lisbonne. Qu'il eſt fâcheux de paſſer avec autant de fatigue auſſi près d'une des plus belles villes du monde, ſans pouvoir la viſiter ! Mais un vent cruel & favorable à la fois ſouffle impétueuſement dans nos voiles & nous porte vers le cap S. Vincent.

Nous venons enfin d'expoſer nos beſoins à pluſieurs capitaines de vaiſſeaux. Celui qui commande la *Couronne* (1) & la diviſion des isles du Vent, nous a remis au lendemain pour pourvoir à ce qui nous eſt néceſſaire. Nous ſommes plus tranquilles depuis ce moment, ainſi que le malade qui a parlé à ſon médecin.

Aujourd'hui 18, il fait le plus beau tems du monde; mais un bâtiment du convoi, par de

(1) Vaiſſeau de 80 canons.

fauſſes manœuvres, nous empêche de joindre la *Couronne.*

Le ſoleil étoit fort chaud à midi. Nous avons paſſé le reſte du jour en calme plat, qui empêchoit les navires de gouverner. Cependant, ſoit bonheur, ſoit adreſſe, il n'y a point eu d'abordage dans toute la flotte. On a profité de la belle mer pour ſe viſiter en canot. Le calme s'eſt prolongé bien avant dans la nuit.

Mais, dans la matinée du 19, le vent s'eſt élevé de la partie du S. S. E., d'où il ſouffle avec violence. Il eſt doux & nous amene par intervalles des grains de pluie qui impatientent notre équipage. Nous avons dépaſſé le cap S. Vincent de vingt lieues, & nous courons une bordée ſur les isles Maderes. M. de Guichen, avec ſon eſcadre, vient de ſe ſéparer de la flotte pour ſe rendre à Cadix, d'où il recommencera, avec les Eſpagnols, les croiſieres ordinaires d'Europe. Le vent tourne au S. S. O. & nous reculons. Il tombe ſur le ſoir.

Le 20, beau ciel, mais un vent peu favorable. Il eſt à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. Un canot de la *Couronne* vient à notre bord. L'officier qu'il a amené fait embarquer dans une chaloupe une trentaine de matelots paſſagers du roi, que nous

étions chargés de conduire à Breft. Il nous remet les fignaux, promet d'ailleurs l'accompliffement de nos demandes & retourne à fon bord. Le calme nous prend à l'entrée de la nuit; mais à neuf heures du foir le vent s'éleve de la partie du N. E.

C'eft une remarque affez conftante, que la plupart des changemens de vent font précédés par des calmes d'une durée plus ou moins confidérable: d'autant plus toutefois que les vents qui ont précédé, ou ceux qui fuivent, ont été ou font plus violens.

Le 21, vent de N. E. & bonne route. L'air eft chaud, il n'y a déjà plus d'hiver pour nous. Notre difette de viandes fraîches vient de donner l'idée de mettre des lignes à la traîne fur l'arriere du bâtiment.

Le 22, beau ciel, air tempéré; mais notre bon vent a diminué de force. Un cutter vient nous dire d'accofter le commandant, afin qu'il puiffe nous délivrer ce dont nous avons befoin. Jamais ordre ne fut reçu ni exécuté avec plus de plaifir. Nous joignons à midi notre reftaurateur, qui fe met en panne comme nous, fans que le convoi ceffe de faire route; il nous donne dix barriques d'eau douce, des poulies &

des cordages. Il demande les caufes de la difette prématurée que nous éprouvons ; & les paffagers, dans la crainte que l'on ne charge mal-à-propos les armateurs, certifient unanimement que le navire *n'avoit été ravitaillé que pour fe rendre de Bordeaux à Breft, & qu'un ordre fupérieur nous avoit forcés de fuivre l'armée, lorfque nous la trouvâmes à l'entrée du goulet*, &c. &c.

Cependant notre difette de viandes fraîches eft d'autant plus fâcheufe que nos meilleurs matelots font à préfent fur les cadres. Sans doute que cette feconde épidémie n'eft qu'une fuite de la premiere, parce que l'on a fait à peine quelques légeres fumigations dans le navire avant de le remettre en mer. A terre, en pareil cas, j'ai toujours vu que l'on purifioit à fond les appartemens les plus vaftes & les mieux airés. Comment fe fait-il que l'on néglige ces précautions dans un vaiffeau, où l'air circule difficilement, où le grand nombre de joints, de petits réduits, de cordages, de ballots & autres uftenciles font autant de réceptacles pour l'air contagieux ? Il faut en vérité une grande expérience du monde, une grande connoiffance des hommes, pour fe perfuader de pareilles négligences.

Le vent vient de changer ; il eſt à l'oueſt & nous allons au plus près. En défalquant la dérive de notre ſillage, nous filons à peine trois lieues de bonne route. D'ailleurs le tems eſt beau & le navire n'eſt que médiocrement agité. Notre latitude corrigée, ſe trouve à midi de 35 d. 14 m.

A dix heures du ſoir, tout eſt calme. La lune éclaire d'une lumiere ſi pure, notre bâtiment, dont toutes les voiles ſont déployées, fait un ſi bel effet, nos voiſins enrichiſſent le tableau d'une maniere ſi variée, la mer eſt ſi tranquille & l'air ſi doux, que je ne puis me réſoudre à rentrer dans ma cellule. Je me promene ſur le pont avec un plaiſir intérieur, qui ne porte ſur rien de particulier, mais ſur une contemplation générale & confuſe de l'immenſité des mers & de la hardieſſe des hommes. Puis tout-à-coup, élevant mes regards vers le ciel, ce qui me paroiſſoit ſi grand n'eſt plus qu'une miſere à mes yeux.

Ces ſortes de réflexions, qui humilient les orgueilleux, ſont une jouiſſance pour l'homme modeſte, & pourroient ſervir de conſolation à ceux que l'on opprime.

Rendu à moi-même, je remarque une choſe bien

bien préjudiciable à la ſanté des matelots. Tous ceux qui ſont le quart, à préſent que le vent eſt réglé, dorment ſur le tillac; & cette mauvaiſe habitude, à laquelle ils ſe livrent dans les beaux tems, indépendamment des dangers du ſerein, contribue peut-être autant que les ſalaiſons à les rendre ſcorbutiques. Le ſcorbut, qui provient d'un épaiſſiſſement conſidérable de la maſſe du ſang, doit être provoqué par un repos exceſſif; & il paroît certain, d'après l'expérience comme d'après le raiſonnement, qu'il faut peu dormir à la mer. L'exercice, même violent, y eſt néceſſaire pour la ſanté, & les pareſſeux dans les vaiſſeaux ne tardent pas à être victimes de leur inertie. Cependant il n'eſt pas de ſituation où l'on ſoit plus diſpoſé à dormir; l'ennui & le bercement continuel que l'on y éprouve en ſont peut-être la cauſe. Quoi qu'il en ſoit, il faut ſe vaincre & faire comme dans certaines maladies, où l'on agite ſans ceſſe le malade, pour le tirer d'un aſſoupiſſement mortel.

Le 23 au point du jour, il pleut légérement, & l'on s'apperçoit dans la matinée que nos mâts de hunes ſont rompus. Ces fractures ſont apparemment la ſuite des roulis que

nous avons essuyés au cap Finistere. Cet accident retarde notre marche & nous nous trouvons bientôt à la queue du convoi. Le commandant nous ordonne par un cutter, de forcer de voiles. Nous en montrons l'impossibilité ; cependant on ne nous propose point la remorque. Il faudra donc que le convoi diminue de vîtesse jusqu'à ce que nous soyons réparés. Vous concevez par là pourquoi la marche d'un convoi nombreux est si pesante, puisqu'elle est retardée de la somme de tous les retards particuliers, que le hasard ne fait jamais arriver en un même tems ; qu'elle ne peut d'ailleurs, dans la circonstance la plus favorable, qu'être égale à la vîtesse du plus mauvais voilier de la flotte, tous les autres étant obligés de se conformer à sa marche, pour ne pas le laisser en-arriere.

Le vent augmente à midi, & tourne un peu dans la partie du nord. Nous filons sept nœuds, mais nous roulons prodigieusement. Le rappel du navire est si brusque à cause de la pesanteur de sa cargaison, que la mâture éprouve des secousses effrayantes. Aussi nos haubans sont encore dans un état pitoyable, malgré les réparations que l'on y a faites depuis peu.

Le 24, même tems que la veille, & l'on travaille à étayer le grand mât qui menaçoit de tomber à chaque oſcillation. Nous ſommes à midi dans le parage des Maderes; nous filons ſept nœuds; le convoi eſt bien raſſemblé, la mer toujours groſſe, & nous voyons avec douleur nos agrès tomber en détail.

Le commandant du convoi vient de nous demander pourquoi notre petit mât de hune n'eſt pas encore remis en place. On lui a répondu que le roulis s'y eſt oppoſé juſqu'à préſent, & que l'on a craint d'ailleurs de ſurcharger le mât de miſaine qui a déjà *conſenti*. Sans doute que ces raiſons lui ont paru ſuffiſantes, puiſqu'il n'a point inſiſté. Le ſillage du ſoir eſt comme celui du jour.

Il étoit encore le même pendant la nuit. Toutes ces reſſemblances ſont heureuſes, elles nous menent au but aſſez promptement. Nous nous trouvons, malgré nos déſaſtres, dans la matinée du 25, avec beau tems & bon vent, en-avant du convoi. Le commandant fait ſignal aux traîneurs de forcer de voiles. Ils déploient leurs bonnettes & nous rejoignent avant midi. Notre latitude eſt de 30 d. 39 m. Nous filons ſept nœuds & demi, & le vent regne toujours

de la partie du N. E. Le point nous place entre les Maderes & les Canaries, plus près cependant de ces dernieres.

La partie du convoi destinée pour les grandes Indes vient de nous quitter: elle gouverne au S.

Le 26, même vent que ces jours derniers, se jouant entre l'E. & le N. E. qui semblent être les limites dont il ne peut plus s'ecarter. Ainsi nous jouissons déjà des avantages de la zone torride, quoique nous en soyons éloignés de plusieurs degrés. Mais l'empire des vents alisés est très-variable. Quelquefois il s'étend jusqu'au 30e degré de latitude nord, & même plus loin. D'autres fois il se resserre jusqu'au tropique. Cependant on peut dire qu'en général les vents sont variables au-delà du tropique, quoiqu'ils soufflent jusqu'au trentieme degré, plus souvent de la partie de l'E. que de toute autre. Notre latitude est aujourd'hui de 28 d. 14 m. & nous avons fait soixante lieues depuis le midi d'hier. (1)

A présent nous sommes tous habitués au

---

(1) Les marins comptent leurs journées de route d'un midi à l'autre.

mouvement du navire, & nous nous promenons ſur ce corps vacillant, avec autant de ſécurité que s'il étoit immobile. Chaque nuit, les corps phoſphoriques agités dans notre ſillage, forment une trace brillante, qui ne ſe perd que bien loin derriere nous.

Le roulis étant très-foible dans la matinée du 27, l'équipage s'occupe à remettre en place le petit mât de hune qui étoit démonté. Cette opération eſt faite avant midi. Notre latitude ſe trouve de 27 d. 30 m.

Preſſés de plus en plus par le beſoin de viandes fraîches, nous venons de demander quelques volailles au capitaine d'un navire appartenant aux armateurs du nôtre. Il a promis d'en donner auſſi-tôt que la mer lui permettra d'envoyer un canot. Pendant cette converſation, à laquelle nous étions fort intéreſſés, le commandant faiſoit aux bâtimens de l'avant *ſignal de diminuer de voiles*, & nous ne l'avons pas apperçu. Une de nos frégates envoie des boulets, rien n'eſt plus propre à nous tirer de notre léthargie. L'on voit auſſi-tôt tous les bâtimens de l'avant carguer leurs voiles, & en peu d'heures le convoi ſe trouve parfaitement raſſemblé.

S'il m'étoit accordé de choiſir une température, je n'en voudrois pas d'autre pour toute ma vie, que celle que nous éprouvons depuis pluſieurs jours. Mais comment s'en rapporter aux ſimples récits des voyageurs, pour le degré de chaud ou de froid qui regne dans les lieux qu'ils ont parcourus ? Parmi les paſſagers & officiers de nôtre bord, les uns ſont vêtus de toile, les autres de drap, & quelques-uns de fourrures. Les ſenſations qu'ils éprouvent quant à la température, ſont donc bien différentes. Ainſi le thermometre eſt le ſeul moyen de s'entendre. Les miens ſont dans une malle qu'on n'a pas encore eu le tems de me donner.

Le vent eſt toujours favorable. La mer eſt groſſe; mais peu importe, puiſque la lame eſt pour nous.

Il a plu pendant la nuit derniere, & aujourd'hui 28, le tems eſt auſſi beau que les jours précédens. Nous ſommes, à midi, par la latitude de 26 d. 10 m.

Malgré toutes nos miſeres, malgré notre diſette de viandes fraîches, nos malades commencent à ſe rétablir; pluſieurs même ſe ſont déjà remis à la manœuvre. Il eſt probable que la douceur de la température a opéré leur guériſon.

Le ciel eſt toujours parſemé de nuées baſſes, qui donnent des riſées & des grains, juſqu'à leur entier épuiſement. Elles ſe ſuccedent ainſi les unes aux autres à notre grand avantage, puiſqu'elles ſoufflent dans le ſens de notre route. La mer eſt encore plus agitée à l'entrée de la nuit qu'elle ne l'étoit pendant le jour. Nous roulons beaucoup ; mais nos roulis ſont bien moins durs qu'aux environs des terres, où la lame eſt très-courte, très-bruſque, tandis qu'ici elle eſt très-alongée, & ne donne que des oſcillations lentes. Ici j'eſtime juſqu'à cent cinquante toiſes de diſtance entre les ſommités de deux lames qui ſe ſuivent, & trente pieds de hauteur depuis la crête des ſommités juſqu'à la partie la plus baſſe de l'intervalle qui les ſépare. Ainſi l'uniformité déplaiſante de la mer n'exiſte plus. Nous y diſtinguons, comme ſur terre, des collines & des vallées. Nous deſcendons, nous graviſſons ; & par les différentes comparaiſons de nos ſituations ſucceſſives à l'égard des autres vaiſſeaux, quelquefois au-deſſus d'eux, nous les voyons enſuite au-deſſus de nous, comme s'ils étoient dans une mer beaucoup plus élevée que la nôtre. Cette alternative compoſe une ſuite de tableaux

variés, ſur leſquels les yeux ſe fixent avec intérêt pendant des heures entieres.

Dans la matinée du premier mars, nous avons vu toute une colonie de marſouins prendre ſes ébats au milieu des flots, avec une agilité & une ſoupleſſe étonnantes. Ils s'élançoient à pluſieurs pieds hors de l'eau, où ils retomboient à l'inſtant. On les voyoit enſuite nager à la ſurface avec la rapidité d'un trait. Ils s'élançoient de nouveau & ſi près de nous, que l'on auroit pu en harponner un grand nombre, ſi la vîteſſe du navire eût été moins grande. Ce ſpectacle a duré une heure entiere, puis toute la colonie s'eſt remiſe en marche réglée. Elle paroît faire la même route que nous, mais elle va beaucoup plus vîte.

Notre latitude à midi eſt de 24 d. 50 m.; la lame paſſe ſouvent ſur le pont, quoique nous ſoyons très-hauts de bord.

L'on entend dire aſſez communément, que les mers, après l'hiver, ſont toujours plus agitées que pendant l'été. Cette opinion eſt fondée ſur la fréquence des coups de vent en hiver, qui communiquent à la maſſe des eaux un balancement aſſez conſidérable pour ſe perpétuer, ſelon pluſieurs marins, pendant un

mois, ſix ſemaines & plus. Mais je n'en crois rien. J'ai vu déjà pluſieurs fois la mer très-agitée un jour, calme le lendemain, & le réciproque. Il s'en faut donc beaucoup que le mouvement oſcillatoire qu'elle acquiert une fois, doive durer un mois ou ſix ſemaines.

Après le ſoupé, un officier marinier, vêtu d'une maniere groteſque, ſuivi de deux ou trois mouſſes déguiſés de la même façon, annonce dans tout le bâtiment, qu'il eſt le roi du tropique, & le baptême pour le lendemain.

Le 2 mars, jour de la cérémonie, commence par une avarie conſidérable. La vergue du grand hunier ſe détache tout-à-coup, tombe ſur le pont, & heureuſement ne bleſſe qu'un ſeul homme. On la remet en place, & l'équipage fait enſuite les préparatifs du baptême. C'eſt un jour de fête pour lui : auſſi eſt-il marqué par double ration.

Le vent ne varie preſque plus. Nous filons ſix nœuds. Le ciel eſt chargé de nuages qui nous amenent des grains de peu de durée, toujours dans le ſens de notre route.

Nous ſommes à midi par la latitude de 23 d. 40 m. Ainſi avec la continuation de notre ſillage actuel, nous devons paſſer le tropique vers les trois heures.

Le thermometre (1) exposé à l'ombre & à l'air libre, est à $16\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de zéro, dans le moment le plus chaud du jour. Les poissons volans se jouent autour de nous; leur vol n'est pas de longue haleine, à peine parcourent-ils une cinquantaine de toises avant de se replonger dans l'eau. Ils ne s'élevent guere que de quatre à cinq pieds au-dessus de sa surface. Ils sont de la grosseur des harengs ou à peu près; les plus éloignés de terre sont les plus gros. Leur chair est fort délicate au goût; les dorades en sont très-friandes & les poursuivent avec acharnement. Ils s'échappent en volant; mais étant obligés d'humecter leurs aîles pour prendre ensuite un nouvel essor, le moment de l'immersion est celui dont leurs ennemies savent profiter.

L'équipage fait grand bruit, c'est le commencement du baptême. L'on rassemble tous les candidats; c'est-à-dire, ceux qui n'ont point encore passé le tropique. Tous les passagers d'une certaine considération sont baptisés légérement; (2) mais on fait pour les novices

---

(1) De mercure & purgé d'air, division de Réaumur.

(2) On leur fait promettre, selon l'usage, *de ne jamais débaucher la femme d'un marin.*

matelots une dépenſe conſidérable d'eau de mer. Il faudroit cependant des alluvions plus copieuſes encore, pour enlever la craſſe dont ils ſont enduits.

La journée ſe termine à bord, par des danſes qui divertiſſent beaucoup l'équipage.

Le 3, dans la matinée, ſignal à toute la flotte de mettre en panne, pour donner le tems aux traîneurs de nous joindre. Nous éprouvons dans cette ſituation un roulis ſi violent, que nos anciens haubans achevent entiérement de ſe rompre. Tout le convoi eſt raſſemblé à neuf heures, & nous reprenons notre route vent arriere, qui eſt infiniment moins fatigante pour le navire. A préſent nous réparons nos agrès, comme nous n'avons ceſſé de faire depuis que nous ſommes en mer. (1)

(1) Depuis que nous avons atteint le parallele de 30 degrés, le ciel, la mer & le vent ont toujours été dans le même état, & très-peu de jours ſe ſont écoulés ſans qu'il ſoit tombé pluſieurs grains. Les nuages qui les donnent, déploient pour le moment un vent qui ſemble leur appartenir, mais dans le ſens de notre route, de maniere qu'il la favoriſe au lieu de la troubler. En général, le vent ſemble s'élever ici avec le ſoleil; il ſe renforce juſqu'à une heure

Notre latitude à midi eſt de 22 d. 46 m. Les poiſſons volans s'élevent en foule devant la proue de notre bâtiment, comme les alouettes devant les pas du chaſſeur. La température ne varie preſque pas du matin au ſoir; elle ſe maintient entre 16 & 17 degrés. Une différence auſſi légere vient ſans doute du vent, qui augmente à meſure que le ſoleil monte, d'où réſulte une compenſation facile à comprendre.

Nous venons de parler au capitaine d'un navire chargé de troupes. Il a quantité de malades à ſon bord & a déjà jeté vingt-deux hom-

---

après midi ou environ; il baiſſe ſur le ſoir & pendant la nuit. Le lendemain il ſuit la même marche. Celui qui nous a conduits ſans interruption depuis le trentieme degré de latitude, ſeroit à juſte titre nommé vent de tempête, s'il étoit un peu plus fort. La mer a été conſtamment groſſe & ne reſſemble guere à la peinture que l'on m'avoit faite de la tranquillité de l'Océan dans la région des vents aliſés. Je ne ſuis d'ailleurs pas ſurpris du grand volume des lames qui ſe balancent à ſa ſurface; pourquoi le vent ne la ſouleveroit-il pas ici comme dans les zones ſeptentrionales? Depuis le débouquement des Canaries juſqu'à préſent, notre route a été conſtamment, O. $\frac{1}{4}$ S. O. 5 d. S.

mes à la mer depuis le commencement de la traverſée. C'eſt ainſi que la cour de France, qui a beſoin de dix mille hommes en Amérique, & qui les expédie, n'en compte ſouvent pas les deux tiers après quelques mois de départ. Ne pourroit-on donc pas diminuer le mauvais effet de la navigation ſur la ſanté des troupes de terre par des moyens praticables ?

1°. Au lieu de les entaſſer comme l'on fait, il faudroit augmenter l'eſpace que l'on aſſigne à chacun. Il en réſulteroit à la vérité une augmentation de bâtimens de tranſport; mais l'humanité ſeule l'exigeroit, indépendamment de toute autre raiſon. Le peuple François eſt le ſeul navigateur qui accumule ainſi les hommes en mer. Auſſi eſt-il bien reconnu que les maladies ſont plus fréquentes ſur ſes vaiſſeaux que ſur ceux des étrangers. Si l'on uſoit du moins avec intelligence des moyens que le roi emploie! Mais on trouve ſouvent dans les convois pluſieurs grands batimens fretés par le roi, dont les entre-ponts ſont vuides d'un bout à l'autre, ſur leſquels on ne met pas de troupes, tandis que d'autres navires en ſont ſurchargés.

2°. L'on ne fait pas aſſez d'attention à la

qualité des alimens. La plus grande rigueur feroit cependant néceffaire pour qu'il ne fût embarqué que du bifcuit bien conditionné & parfaitement fec, au lieu d'un bifcuit humide, vieux & rempli de vers, tel qu'on le donne trop fouvent aux équipages. (1) Le *faur-krout* & l'extrait de *biere*, diftribués deux ou trois fois la femaine, feroient encore néceffaires pour tempérer l'alcalefcence du fang, qu'occafionne l'ufage habituel des falaifons.

3°. Rien n'eft plus nuifible à la fanté, que l'apathie à laquelle l'homme en général, & les foldats de terre fur-tout, qui n'ont qu'un léger fervice à bord, fe livrent fi volontiers fur les vaiffeaux. Que l'on trouve donc quelque moyen de les faire agir, même malgré eux; ce feroit leur bien. A défaut d'objets directement utiles, que l'on emploie les jeux & toute efpece de divertiffemens.

Si l'on regardoit ces réflexions comme fri-

---

(1) L'affreufe épidémie qui s'étendit fur toute l'armée de M. le comte d'Orvilliers en 1778, n'avoit d'autre caufe, felon bien de gens, que la mauvaife qualité des nourritures : auffi ne portoit-elle que fur les hommes à ration.

voles, tant pis ; à moins que l'on ne faſſe paſſer dorénavant en Amérique que la lie du royaume, au lieu de ces braves gens dont on prodigue la vie de la maniere la plus cruelle & la plus obſcure, par des négligences qu'on pourroit éviter ou punir.

Quelque tems après le coucher du ſoleil, le ſillage de notre bâtiment reſſemble à la trace qu'un grand corps mu rapidement feroit à la ſurface d'une mer de métal en fuſion. C'eſt cette lumiere que l'on a vue dans tous les paralleles, que nous voyons ici toutes les nuits, mais que l'on a obſervée ſi imparfaitement, que l'on ignore encore l'eſpece & la qualité des petits corps phoſphoriques qui la produiſent. Une choſe certaine eſt qu'ici, comme dans tous les paralleles que j'ai parcourus, l'agitation ſemble néceſſaire pour la manifeſter, puiſque de part & d'autre du ſillage elle n'eſt pas ſenſible, excepté dans le choc des vagues qui viennent à briſer l'une contre l'autre. J'ai auſſi obſervé que les corps phoſphoriques des mers de la zone torride ſurpaſſent de beaucoup en grandeur ceux de la zone tempérée. La différence paroît au moins du double à la vue : elle eſt par conſéquent trop conſidérable pour être

douteufe. Cependant les uns comme les autres périffent à un degré de chaleur de 34 d. au-deffus de zéro, thermometre de Réaumur. J'en ai fait l'expérience dans un port d'Europe pendant l'automne, & je l'ai répétée ici. J'appelle *périr* lorfqu'ils ceffent d'être lumineux. Il me paroît très-vraifemblable d'ailleurs, que ce font des animaux, mais non des polypes, comme M. Rigaud le conjecture. Je ne fache pas du moins qu'aucun obfervateur de polypiers fe foit jamais apperçu que les polypes fuffent lumineux.

Le vent eft toujours favorable, nous filons fix nœuds.

Le 4, rien de nouveau jufqu'à midi, que l'on prend hauteur. Notre latitude fe trouve de 21 d. 40 m. La chaleur de l'air, du matin au foir, eft à préfent entre 17 & 18 degrés. Le ciel eft plus chargé qu'il n'étoit ces jours derniers, & le foleil ne paroît que par intervalles. Les grains deviennent auffi plus fréquens. Avec quelques précautions pour recueillir une partie de la pluie que notre bâtiment a reçue depuis que nous fommes en mer, nous en aurions déjà rempli plufieurs barriques. Ainfi la nature offre encore bien des reffources aux hommes pour leur confervation,

vation, même quand ils semblent s'écarter le plus des limites qu'elle leur a tracées.

Le ciel s'éclaircit sur le soir; le vent est toujours bon, la mer houleuse, & nous roulons comme à l'ordinaire. Notre sillage est lumineux, mais moins que la veille; les petits corps phosphoriques y sont plus rares.

Le 5, même vent, même mer, avec un ciel orageux dans toute l'étendue de l'horizon. Le thermometre est à 17 d. vers les sept heures du matin. Le ciel s'éclaircit ensuite sans dépenser une seule goutte de pluie. Les poissons volans s'élevent autour de nous & viennent fréquemment heurter notre bord. Sa grande élévation au-dessus de l'eau, qu'ils ne peuvent franchir, nous prive du plaisir d'y en voir tomber quelques-uns, comme il arrive sur de petits bâtimens.

Nous trouvons déjà une sorte de varech, appellée vulgairement *raisins du bon-homme tropique*, qui est inconnue dans les mers d'Europe & qui croît en abondance sur les rochers submergés des isles & du continent de l'Amérique. Un coup de vent, ou même l'agitation commune des flots, suffit pour détacher une partie de ces plantes de leurs bases & les promener

ensuite sur la vaste étendue des mers. Quelquefois elles se rassemblent au large & s'y accumulent, de maniere qu'on les prendroit pour de petites isles à fleur d'eau. L'on cite plusieurs navigateurs qui au point du jour, dans des tems calmes, se trouvant enveloppés de ces plantes, ont cru d'abord être échoués sur quelque vigie. La sonde dissipoit leurs craintes.

Nous sommes à midi par les 20 d. 52 m. de latitude. Le vent est toujours favorable, le ciel très-beau; cependant il tombe quelquefois des torrens d'une pluie très-fine & de peu de durée, sous la forme de brouillards qu'il n'est pas possible de prévoir, parce qu'on ne voit aucun nuage qui précede leur chûte. (1)

---

(1) Voici la maniere dont je me rends raison de ce phénomene.

L'activité constante du soleil sur les mers de la zone torride, en fait élever une multitude de vapeurs; l'athmosphere s'en saisit; mais une fois saturée, elle doit abandonner l'*excédant* dans l'état de brouillards, à moins que les couches inférieures ne soient assez denses pour le porter dans la moyenne région, où il forme des nuages: ce qui est un autre moyen que la nature emploie pour dépouiller l'athmosphere des vapeurs qu'elle ne peut tenir en dissolution.

Le ciel ſe charge ſur le ſoir, devient menaçant, & tout cela ſe diſſipe, comme à l'ordinaire, avec un peu de pluie & une augmentation de vent favorable à notre route. Le ſillage de notre bâtiment redevient lumineux pendant la nuit, & le vent diminue.

Le 6, à ſept heures du matin, ayant toutes voiles dehors, nous ne filons que quatre nœuds. Dans le même tems le thermometre eſt à 17 $\frac{1}{2}$ d. & notre latitude à midi eſt de 20 d. 7 m. Peu de tems après l'avoir obſervée, le vent ſe renforce & nous amene une pluie des plus violentes. Le thermometre monte à 19 d. dans l'après-midi. Nous avons un vent plus ou moins fort, conſtamment favorable, un ciel tantôt clair, tantôt obſcur, & toujours bonne route.

Trois officiers de l'état-major du bâtiment ſe vètent dans l'après-midi des habillemens de nos dames & montent leſtement juſqu'à la petite hune. Ils ſe pourſuivent enſuite par maniere de jeu ſur tous les haubans. Les navires voiſins s'approchent, & bientôt nous ſommes entourés de ſpectateurs. Pluſieurs ſe ſervent du porte-voix pour témoigner leur ſurpriſe & complimenter nos dames ſur leur adreſſe. Nous les laiſſons dans leur mépriſe,

qui donne lieu à des converſations plaiſantes.

Le 7, même tems que la veille ; mais une ſcene nouvelle ſe prépare à bord. Le tillac ſe transforme tout-à-coup en un chantier de conſtruction, & l'équipage entier eſt occupé à la fois. Les uns travaillent à monter un mât de perroquet ſur le mât de miſaine ; d'autres préparent les cordages néceſſaires pour la réparation des haubans : ici, l'on étançonne la chaloupe ; plus loin, c'eſt le canot. Les charpentiers taillent déjà les bordages qui leur manquent, & le calfat prépare ſes étoupes.

Dans le même tems, le maître voilier prend ſes meſures pour dreſſer une tente ſur le gaillard d'arriere, afin de nous garantir de l'ardeur du ſoleil. Cet enſemble de gens occupés à différens travaux qui concourent au même objet, forme un tableau intéreſſant, quoiqu'humiliant pour le ſpectateur oiſif. J'y vois en petit tout ce qui ſe paſſe dans la plûpart des gouvernemens, où le peuple travaille ſans relâche pour les jouiſſances du riche qui le contemple à ſon aiſe.

Pluſieurs nuages viennent comme à l'ordianire de la partie du N. E. & ſe réſolvent en pluie en ajoutant à la force du vent. Le ciel

eſt très-ſerein auſſi-tôt après leur chûte. Notre latitude à midi eſt de 19 d. 30 m. le thermometre varie du matin au ſoir entre 18 & 19 $\frac{1}{3}$. d.

Notre chantier eſt animé auſſi long-tems que le ſoleil l'éclaire ; mais les réparations ſemblent ſe multiplier à meſure que l'on travaille. Tel eſt l'effet des remedes ſur un corps uſé.

La nuit rend à notre ſillage tout ſon éclat. Cette foule preſqu'incompréhenſible d'inſectes phoſphoriques, dont la mer eſt remplie dans toutes les latitudes & dans toutes les ſaiſons, fait naître en moi une idée d'exiſtence preſqu'infinie, où mon imagination ſe perd, & qui ne peut être comparée qu'à cette autre multitude d'inſectes de toute eſpece, viſibles ou non, qui couvrent la ſurface de la terre, ou qui y vivent à de certaines profondeurs.

Le 8. Nous commençons cette journée avec un ciel parfaitement pur. Les travaux du chantier ſe continuent. Pluſieurs de nos gens ont apperçu des dorades, mais aucun d'eux n'a eu l'adreſſe d'en harponner. Notre latitude à midi eſt de 18 d. 55 m. & nous ne filons plus que quatre nœuds. Le thermometre monte à 20 d. dans le moment le plus chaud du jour. Signal à toute la flotte *de forcer de voiles*. Les traîneurs

déploient en vain leurs bonnettes, ils restent toujours en arriere. Le vent mollit peu à peu sur le soir, & nous filons à peine un nœud au coucher du soleil. Cependant le ciel est très-enflammé dans la source du vent, & la mer lumineuse comme à l'ordinaire. Sans aucune agitation, unie comme une glace, rien ne la fait différer de l'aspect d'un étang que son immensité; & cette grande tranquillité nous déplait déjà, parce que nous voudrions faire route. Il ne faut pas une contrariété bien longue à la mer pour mettre à bout la patience des navigateurs. Les hommes y sont très-difficiles à contenter, quoiqu'ils dussent attendre peu d'un élément aussi bizarre. Cela vient sans doute du mal-être qu'ils y éprouvent.

La matinée du 9, chaude & calme, ressemble à la nuit qui l'a précédée; à peine d'un midi à l'autre avons-nous fait dix-sept lieues. Notre latitude aujourd'hui est de 18 d. 47 m. La chaleur est extrêmement sensible, quoique le thermometre ne s'éleve pas au-dessus de 21 ½ d. Nos travaux continuent; bientôt le canot & la chaloupe seront en état de servir. La mer est belle, trop belle sans doute pour des gens qui desirent d'arriver; mais aussi comment se

défendre d'impatience ? Indépendanment de toutes nos autres miſeres, manger chaque jour des pois, des feves & du ſaur - kraut : y-a-t-il une ville catholique au monde où l'on faſſe le carême auſſi ſévérement ? Eſt - il cependant quelque ſituation dans la vie, où l'on ait plus beſoin de bonne nourriture que dans celle où nous ſommes ? Nous ne manquons pas de ſalaiſons ; mais cette ſorte d'aliment ne doit être adoptée qu'à défaut de toute autre : le ſcorbut tient de trop près à ſon uſage. (1)

Le 10. Bon vent, beau ciel, & l'on remonte le grand mât de perroquet dans la matinée. Notre flotte eſt mieux réunie que jamais ; elle nous offre pluſieurs points de vue agréables : mais c'eſt les payer conſidérablement, lorſque l'on vient les chercher ſur un vaiſſeau auſſi infirme

---

(1) Les poules que l'on embarque ordinairement en grand nombre, dépériſſent promptement à la mer. Elles y deviennent d'une maigreur pitoyable, & l'on en perd beaucoup.

Les dindes s'y ſoutiennent aſſez bien. Les canards & les oies s'y engraiſſent comme à terre. Le bœuf & le mouton y languiſſent; leur chair y devient en peu de tems filandreuſe & inſipide. Le cochon s'y nourrit parfaitement : ſa chair y eſt toujours ſucculente.

que mal approviſionné, aux 18 d. 18 m. de latitude, par laquelle nous nous trouvons à midi. Le thermometre aujourd'hui n'a point paſſé le 19e d. La mer eſt belle & nous n'éprouvons que l'agitation néceſſaire pour nous faire ſouvenir que nous ſommes dans un vaiſſeau, s'il étoit poſſible toutefois de l'oublier. Nous voyons quelques oiſeaux ſur le ſoir; nous filons quatre nœuds & demi, & notre ſillage ſemble étinceler après le coucher du ſoleil.

Le 11. A midi notre latitude eſt de 17 d. 6 m. notre ſillage de 4 nœuds; le thermometre s'éleve à 19 d. (1) Le vent mollit ſur le ſoir; il ſe ranime enſuite; la mer eſt encore lumineuſe.

Le 12. Ciel orageux, vent favorable, renforcé de tems en tems par des grains qui temperent l'ardeur du ſoleil. Point de hauteur, mais une pluie des plus violentes. La latitude eſtimée eſt de 16 d. 16 m. le thermometre monte à 19.

Le commandant ſignale pluſieurs bâtimens

---

(1) A moins d'indication particuliere, celle-là voudra toujours dire *dans le moment le plus chaud du jour*. Au reſte, vous pouvez compter pour certain que la différence du plus au moins n'eſt la plupart du tems que d'un degré pour chaque jour.

de la flotte par leurs flammes d'ordre particulieres. Ils vont l'accofter fucceffivement; nous ignorons l'objet de ces explications. Quelque tems après, le convoi change de route. Nous portions le cap à l'O. S. O. & nous l'avons préfentement à l'O. S. O. toute réduction faite.

Lorfque je me fuis embarqué pour la premiere fois, la moitié de notre équipage n'étoit compofé que de malheureux jeunes gens qui n'avoient jamais vu la mer. Leur mal-adreffe faifoit pitié. Tous à préfent font en état de monter jufqu'aux perroquets. La *garcette* (1) des maîtres eft un précepteur très-dur, mais je crois néceffaire. La crainte d'un châtiment prompt étourdit le commençant fur le danger, & le fait aller à l'inftant par-tout où l'on a befoin de fes bras.

Le 13, au point du jour, un tapage effrayant me réveille en furfaut. L'officier de quart demande des haches & fait monter tout l'équipage fur le pont. Je fors de ma cellule pour favoir ce qui fe paffe. Je vois auffi-tôt notre grand mât de hune entiérement rompu, qui n'eft plus arrêté que par quelques cordages &

(1) Efpece de fouet.

qui menace, dans sa chûte, de fracasser les haubans. L'on saisit le mât brisé avec de fortes amarres, pour pouvoir diriger sa descente, & l'on parvient à l'amener sur le tillac après quatre heures de travail. On fait ensuite un examen des avaries causées par cet accident, & l'on voit que la moitié de la grande hune a été emportée avec plusieurs haubans, que le perroquet de fougue est entiérement déchiré, & que le reste du gréement a beaucoup souffert en détail.

A présent que les débris de nos fractures sont étendus sur le pont, rien n'est plus triste à voir. Heureusement que personne n'a été blessé. Plusieurs fois le timonier a quitté la barre, sans que les menaces de l'officier de quart aient pu l'arrêter, tant il appréhendoit la chûte du mât sur son propre corps. Il pouvoit cependant, par cette désobéissance, à cause de la tourmente que nous éprouvions, occasionner les accidens les plus graves.

Nous trouvant présentement à la queue du convoi, & dans l'impossibilité de faire assez de voiles pour reprendre notre rang de marche ordinaire, nous faisons *signal de détresse.* Il est bientôt apperçu, & la frégate la *Gloire* vient

nous propoſer la remorque ; mais notre capitaine la refuſe, eſpérant de ſuivre encore la flotte, quoiqu'eſtropié. Il lui ſuffiſoit, ſelon toute apparence, d'excuſer ſon retard du moment. Les marchands d'ailleurs redoutent tellement la remorque des vaiſſeaux de guerre, qu'ils ne l'acceptent qu'à la derniere extrêmité, parce que ce ſecours leur attire de fréquens reproches de la part du remorqueur, qui craint d'être abordé, ou qui s'ennuie de ralentir ſa marche ; & auſſi parce que le remorqué eſt ſecoué très-rudement, pour peu que la mer ſoit groſſe.

Aujourd'hui l'équipage a double travail & double ration ; rien de plus juſte. Si tous les hommes étoient traités d'après un principe auſſi ſimple, combien verroit-on d'opulens actuels mourir de faim ou changer de vie?

Un requin s'eſt mis à notre ſuite. Il eſpere peut-être faire ſa proie de quelqu'un des matelots qui travaillent dans les haubans. Il nous donne l'idée de regarder à nos lignes, & nous y trouvons un poiſſon qu'on appelle *ſabre*, dont nous nous régalerons à dîné.

A midi, les *octans* ſont braqués au milieu de nos ruines. La latitude eſt de 16 d. & le ther-

mometre monte à 20 d. La plus grande activité eſt employée à nos réparations ; mais il y a tant à faire, que l'ouvrage fait paroît peu de choſe.

Qui croiroit, après avoir examiné notre bâtiment , disloqué du haut en bas malgré la traverſée la plus favorable , dont la coque eſt à moitié pourrie ; qui croiroit, dis - je , qu'on l'a fait accepter au roi & même aſſurer ; qu'il l'aſſure près de trois fois ce qu'il coûte aux armateurs , & qu'on l'a chargé d'artillerie , qui eſt de toutes les cargaiſons la plus fatigante ? L'on auroit beau alléguer la précipitation des armemens , pour juſtifier la négligence des adminiſtrateurs ſubalternes : c'eſt un prétexte général qui couvre bien des abus. Je vais vous en citer encore un exemple qui s'eſt paſſé ſous mes yeux.

Etant à Breſt pour m'embarquer , je vis un bâtiment du convoi deſtiné pour l'Inde , freté par le roi, que l'on vouloit réparer dans le port. On en ôta quelques bordages , alors on s'apperçut que ſes membres étoient trop pourris pour retenir ſolidement de nouvelles chevilles. Auſſi-tôt l'on remit en place les bordages que l'on avoit ôtés, on donna un *ſuif* au bâtiment, on le chargea, & il alla en rade figu-

rer avec tous les autres. A peine avoit-il quelques jours de traverſée, qu'il falloit y pomper preſque ſans relâche. Le moindre coup de vent devoit l'entr'ouvrir, & je ne ſais ce qu'il ſera devenu.

Pendant cette digreſſion, le convoi s'éloigne de nous & ſemble nous fuir avec le jour. Le vaiſſeau qui fait l'arriere-garde allume ſon fanal de pouppe; il ſera notre guide pendant la nuit.

Le 14, nous nous trouvons rapprochés du convoi, à une lieue ou environ des traîneurs. La latitude à midi eſt de 15 d. 54 m. & nous avons fait quarante lieues depuis le midi de hier, malgré nos déſaſtres. Le vent eſt toujours favorable, & nous filons cinq nœuds; le thermometre s'éleve juſqu'à 22 degrés. Nous voyons dans la ſoirée pulieurs oiſeaux. Les varechs flottans deviennent auſſi plus communs; la mer eſt toujours lumineuſe la nuit dans notre ſillage.

Le 15, nous nous trouvons encore rapprochés du convoi & nous le gagnons, quoiqu'il ne diminue pas de voiles. Notre latitude à midi eſt la même que hier; mais nous avons fait quarante lieues en longitude. Vers les deux heures de l'après-midi, une pluie des plus violentes a mouillé dans l'eſpace d'un quart d'heure

tous les matelots de service, comme s'ils fussent tombés à la mer. Le thermometre, qui étoit à 21 degrés avant cette aspersion, est descendu à 19 & demi le moment après.

Nos marins remarquent constamment, qu'avec un vent égal, la vitesse du vaisseau est plus grande la nuit que le jour. C'est sans doute le serein qui occasionne cette différence, parce qu'en mouillant les voiles, il les empèche de filtrer autant de vent qu'elles en laissent échapper le jour. Aussi les corsaires sont dans l'usage de mouiller leurs voiles, lorsqu'ils ont besoin d'une marche forcée. Nous gagnons le convoi de plus en plus, & nous commençons la nuit avec un sillage de cinq nœuds.

Le 16, au point du jour, nous nous trouvons au milieu de la flotte. Notre latitude de hier n'est pas changée, mais nous avons fait trente-cinq lieues en longitude.

Chaque jour, chaque heure même, il devient plus pressant pour nous d'arriver au terme de notre voyage, car notre bâtiment s'use à la mer aussi sensiblement qu'une bougie allumée : heureusement que nous avons le plus beau tems du monde. Le thermometre aujourd'hui n'a point passé 19½ degrés.

On fait ſur le ſoir ſignal *d'un homme tombé à la mer*, & nous ne tardons pas à le voir ſe débattre. On lui jette de notre bord, bancs, tables, cages à poules, & tout autre corps léger qui tombe ſous la main; il n'en ſaiſit aucun. On l'appelle & on l'encourage; mais nous le voyons au bout de quelques minutes, couché ſur le dos, ſans mouvement, puis diſparoître tout-à-fait. Quoique ce ne ſoit qu'un homme perdu, dans une flotte où le quart des hommes eſt probablement deſtiné à périr, & quoique le cœur des matelots ſoit en général aſſez dur, l'accident de ce malheureux n'a pas laiſſé de faire grande ſenſation ſur notre équipage; on l'a plaint, & bien au-delà de ce que j'aurois imaginé. Chaque matelot, expoſé au même ſort, ſe mettoit ſans doute à ſa place.

Le 17. Jamais je n'ai vu un ſi grand nombre de poiſſons volans; ils s'élevent en foule ſous la proue du navire & s'enfuient par les côtés. Les varechs ſemblent auſſi plus communs. L'on voit déjà l'herbe à la tortue flotter à la ſurface des eaux. Les oiſeaux viennent au-devant de nous comme s'ils vouloient nous reconnoître; tout enfin nous annonce la terre. Notre latitude à midi, ſe trouve de 15 d. 48 m.

& nous avons fait trente-ſix lieues depuis le midi de hier. Nous filons à préſent quatre nœuds & demi. Le ciel au vent eſt très-chargé, & le thermometre monte à 21 d.

Le navire fait moins d'eau à préſent que dans les commencemens de la traverſée, quoique les grands roulis auxquels il eſt ſujet ſembleroient devoir alimenter les pompes de plus en plus. Il y a ſans doute une compenſation produite par la chaleur qui dilate les bois réſineux & reſſerre les joints de notre bâtiment, tandis qu'elle produit un effet contraire ſur ceux conſtruits en chêne. Auſſi remarque-t-on que ces derniers font toujours plus d'eau en arrivant aux isles, qu'à leur départ d'Europe.

Le ſoir un peu de pluie, toujours bonne route & ſillage lumineux. Quelque tems avant minuit, *ſignal de terre, d'ennemis, & de mettre en travers.* (1)

Le 18 mars. On reconnoît la Dominique au point du jour; elle nous reſte à l'oueſt, & le

(1) L'amiral Rodney ſavoit notre arrivée; il venoit au-devant de nous. Le calme le retint ſous le vent de la Martinique.

L'on aſſure d'ailleurs, que M. de Graſſe, informé de ſa croiſiere, étoit tout prêt à nous ſecourir.

commandant

commandant manœuvre pour paſſer entre elle & la Martinique. Tout le convoi fait de même.

La Dominique reſſemble à une montagne prodigieuſe, qui ſort du ſein des eaux : nous en ſommes trop éloignés pour en détailler la configuration ; à peine y diſtinguons-nous les hachures les plus fortes, & quelques tourbillons de fumée qui s'élevent des ſucreries.

L'on découvre la Martinique à midi ; mais il faut la grande habitude des marins pour ne pas confondre des terres auſſi éloignées avec les nuages. Certains de notre poſition, nous ne prenons plus *hauteur*. Le point réduit de tous ceux faits à notre bord, ſe trouve encore de cinquante lieues trop foible, quoique les pilotes ſoient dans l'uſage de forcer leur eſtime, pour ſe méfier aſſez tôt de la terre. Cette erreur me paroît bien conſidérable dans une traverſée où nous n'avons eu que très-peu de fauſſes routes. Elle prouve du moins, que les navigateurs ne ſauroient être trop tôt ſur leurs gardes.

A préſent nous ſommes entourés d'herbes flottantes & d'une multitude de petits poiſſons volans. Ce ſont ceux qui, trop foibles encore pour s'expoſer au large, exercent leur enfance

dans le voisinage des terres, sur les côtes où ils ont pris naissance.

Le thermometre est monté à 21 d. avant la chûte d'une pluie très-forte & de peu de durée. Nous doublons sur le soir la pointe orientale de la Dominique, & nous sommes vers les dix heures à une lieue de la pointe occidentale de la Martinique. Le calme est si parfait que les navires ne gouvernent point & s'abordent fréquemment. Un Bordelois de quatre à cinq cents tonneaux vient d'embarrasser ses vergues dans nos haubans; à force d'esparres & à grand bruit, nous nous sommes séparés sans dommage de part ni d'autre, graces à la tranquillité de la mer.

Le 19. Le calme a duré toute la nuit, à quelques petites risées près, qui nous ont amenés à la hauteur de S. Pierre, où nous sommes vers les huit heures du matin. Le calme continue pendant le jour & nous éprouvons une chaleur suffoquante, quoique le thermometre ne s'éleve pas au-dessus de 23 degrés.

Le ciel au-dessus de la Martinique est très-orageux, tandis que celui qui l'environne est fort serein. Cette différence n'étonne point nos marins : ils sont habitués à la voir dans

ISLE S. DOMINGUE.

Nota. N. E. & brife de mer *fignifient la même chofe pour le lieu où les obfervations ont été faites.*

Réduction d'un Journal d'obfervations météorologiques faites aux environs du Cap.

AVERTISSEMENT.

Il y a eu quatre obfervations chaque jour; favoir: à fept heures du matin, à midi, à trois heures après midi, & à fept heures du foir. Toutes les hauteurs du barometre font rapportées au niveau de la mer. L'on s'eft fervi d'un thermometre de mercure, purgé d'air & divifé en 80 parties. Le calcul des hauteurs moyennes du barometre de chaque mois eft fait d'après les obfervations réunies de chaque jour. Il en eft de même des degrés de chaleur moyenne.

Les plus grandes hauteurs du barometre & les moindres font celles de chaque mois. Il en eft de même des plus grands degrés de chaleur & des moindres; mais il eft bon de remarquer que ces derniers ont été obfervés immédiatement avant le lever du foleil, & non pas à fept heures du matin.

1782.	Hauteurs moyennes du barometre.			Chaleur moyenne de l'air à l'ombre.	Les plus grandes hauteurs du barometre & les moindres.			Les plus grands degrés de chaleur de l'air à l'ombre, & les moindres.	ÉTAT DU CIEL.
Depuis le 24	po.	li.	d.	degrés.	po.	li.	d.	degres.	
Mai.	28	1	8	23 5/8	28 28	2 1	3 0	25 4/8 19	Quatre pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en quatre jours différens. Le refte du tems, beau ciel, brife de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Juin.	28	2	6	23 1/8	28 28	3 1	3 0	26 18 4/8	Onze pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en onze jours différens. Le refte du tems, beau ciel pour l'ordinaire, quelques calmes, ou brife de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Juillet.	28	1	10	23 5/8	28 28	2 0	9 9	26 6/8 19	Neuf pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en neuf jours différens. Quelques vents du N. E. renforcés, peu de calmes; le plus fouvent d'ailleurs, brife de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Août.	28	1	6	24	28 28	2 0	2 8	26 4/8 19	Trois orages confidérables après midi, en trois jours différens, & cinq petites pluies tant avant qu'après le coucher du foleil; plufieurs brifes de mer très-violentes, quelques calmes; mais en général brife de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Sept.	28	1	2	22 7/8	28 28	2 0	3 2	26 6/8 18	Un jour entier de pluie fans tonnerre. Neuf autres pluies, dont fix avec tonnerre, en neuf jours différens, les unes après midi, les autres après le coucher du foleil. Beaucoup de calmes & de tems couverts. Le refte du mois, brife de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Octob.	28	1	0	22 2/8	28 27	3 11	0 3	24 5/8 18	Très-peu de jours fe font paffés fans pluie. C'eft conftamment la brife de mer qui l'amene. Quelques-unes après midi étoient accompagnées de tonnerre; mais la plupart font tombées de nuit. Il y a eu d'ailleurs beaucoup de calmes, & auffi des brifes de mer très-fortes; des brumes le matin & les cours général des vents comme à l'ordinaire.
Novembre.	28	1	8	20 5/8	28 28	3 0	0 3	24 4/8 15 3/8	Les pluies ont été auffi fréquentes que le mois précédent, mais prefque point de tonnerre. La plupart font tombées après le coucher du foleil; quelques-unes après midi, & d'autres le matin. Le cours général des vents a fuivi la marche ordinaire. Il y a eu auffi des brifes de mer très-violentes.
Décembre.	28	2	0	20	28 28	2 0	9 10	21 6/8 15	Onze jours dans lefquels il a plu fans tonnerre & à différentes heures. Les nuages venoient conftamment du N. E. Peu de calmes & des brifes de mer très-violentes. Le cours général des vents comme à l'ordinaire.
1783.									
Jaovier.	28	2	5	20 6/8	28 28	3 1	10 4	22 6/8 15 7/8	Huit pluies de nuit & trois de jour, toutes fans tonnerre. Elles venoient du N. E. Quelques calmes, beaucoup de brifes de mer violentes, & le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Février.	28	3	4	20 6/8	28 28	4 1	3 10	23 16	Onze pluies fans tonnerre, dont huit de nuit, venant toutes du N. E. Quelques calmes & plufieurs brifes de mer très-violentes. Le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Mars.	28	2	11	20 3/8	28 28	4 2	4 0	23 2/8 16	Huit pluies fans tonnerre, venant du N. E. dont trois ont duré un jour entier chacune; les autres font tombées de nuit. Peu de calmes, plufieurs brifes de mer très-violentes, & le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Avril.	28	2	7	20 6/8	28 28	4 1	3 3	24 15 6/8	Des brifes de mer très-violentes pendant plus de la moitié du mois. Sept pluies fans tonnerre, mais très-abondantes. Quelques-unes font tombées de nuit, & les autres à différentes heures de la journée. Le cours général des vents a été d'ailleurs comme à l'ordinaire.

les plus petits objets à la vûe ſimple. C'eſt un avantage aſſez général ſur toutes les côtes des Antilles, de pouvoir les approcher ſans danger, même avec les plus gros vaiſſeaux, à une encablure de diſtance.

Nous nous trouvons à midi, avec tout le convoi, par le travers de la baie du Fort-Royal; & quoique le vent aliſé ſemble en refuſer l'entrée, on y pénetre cependant en louvoyant. C'eſt ce que font pluſieurs de nos navires à la fois; enſorte que tout le convoi eſt mouillé près de l'armée de M. de Graſſe vers les cinq du ſoir.

Je deſcends à terre le 21. L'empreſſement avec lequel j'examine toutes les nouveautés qui m'entourent, reſſemble plutôt à un délire qu'à une curioſité raiſonnable. Je ſerai plus calme & plus inſtruit dans quelques jours; c'eſt alors que je vous rendrai compte de mes remarques. Les maringouins troublent un peu ma ſatisfaction par leurs morſures continuelles; mais ces inſectes incommodes n'épargnent perſonne ici, pas même les negres.

❧

Observations générales sur l'isle de la Martinique.

Représentez-vous une montagne de quarante-cinq lieues de circuit, sortant du sein des eaux, dont le centre, qui est la partie la plus élevée, est couronné par quatre pitons qui forment dans leur intervalle une espece d'entonnoir. (1)

Cette sommité est couverte de bois & fort peu accessible; rarement est-elle visible. Vrai foyer d'attraction, elle rassemble toutes les vapeurs aqueuses éparses dans l'athmosphere, & c'est là que se forment ensuite les pluies ordinaires & même les ouragans. Les torrens qui sillonnent les flancs de l'isle, ont un cours assez foible pendant l'été; mais pendant l'hiver, il est quelquefois effrayant. On peut en juger par les rochers énormes qui obstruent aujourd'hui le passage des eaux & qu'elles ont chariés dans d'autres tems.

La pente de l'isle depuis le pied des pitons où se terminent les forêts, jusqu'aux bords

(1) Si j'estimois leur hauteur perpendiculaire au-dessus de l'Océan, je la porterois à six cents toises pour le moins.

de la mer, eſt très-irréguliere & généralement conſidérable ; coupée d'ailleurs avec une variété ſurprenante ; hériſſée de rochers en pluſieurs endroits, que l'on diroit avoir été détachés d'en-haut, puis arrêtés par quelque obſtacle, dans les attitudes les plus bizarres, menaçant toujours les parties inférieures. Les différens amphithéatres que l'isle préſente ſe trouvent embellis par les établiſſemens des Européens, dont les uns s'occupent à la culture des cannes à ſucre ; les autres à celle du caſier ; d'autres enfin à celle de l'indigo ; chacun ſuivant ſes facultés & l'eſpece de terrein qu'il poſſede.

Les bois les plus durs croiſſent naturellement dans les parties élevées de l'isle, conſéquemment les plus arides. Les plaines au contraire produiſent pluſieurs eſpeces d'arbres d'un bois mou, nullement propre aux conſtructions.

L'arbriſſeau le plus commun eſt l'acacia à fleur jaune odorante. La ſenſitive, qui tient un rang ſi diſtingué parmi les plantes, ſe trouve répandue ici dans toutes les terres incultes.

La terre végétale, par-tout où j'ai eu occaſion d'en voir la coupe, m'a paru de couleur noire comme le terreau, & de quinze à dix-huit pouces d'épaiſſeur. Au-deſſous de cette premiere

couche, l'on trouve aſſez communément un ſable agglutiné, tenant à des cailloux formés par enveloppes concentriques, d'une matiere brillante & demi-tranſparente, qui fait feu avec l'acier comme le ſilex. Tous ces foſſiles ſe trouvent ſans aucun ordre d'arrangement remarquable. Dans quelques endroits, les particules de ſable ne ſont point unies les unes aux autres. Ici, la pierre calcaire eſt fort rare, & plus encore les coquillages pétrifiés. Les habitans ſe ſervent des polypiers, qu'on trouve en abondance ſur la côte, pour faire la chaux dont ils ont beſoin.

Le plus remarquable de tous les oiſeaux du pays, qui eſt en même tems le plus commun, c'eſt le colibri. La campagne en eſt remplie. Mais tandis que l'on admire ſa beauté, ſa vivacité & la légéreté de ſon vol, il faut prendre garde à ces ſerpens dangereux qui rampent entre les herbes, ou qui ſe tiennent cachés dans les buiſſons, d'où ils s'élancent ſur les hommes: il y en a de pluſieurs ſortes, & tous ſont venimeux. Les couleuvres en détruiſent un grand nombre; mais leur multiplication eſt ſi prodigieuſe, qu'elle ſurpaſſe encore de beaucoup cette deſtruction: enſorte qu'on pourroit

prédire avec vraiſemblance, qu'ils s'empareront un jour de l'isle entiere.

Le gibier n'y eſt pas commun; on trouve quelques ramiers & fort peu de cochons marrons. Les rivieres fourniſſent peu de poiſſon, & celui des côtes ne vaut pas à beaucoup près le poiſſon des mers d'Europe. Vous connoiſſez le nom & la deſcription des principaux fruits d'Amérique; mais moi qui en connois déjà le goût, je puis vous aſſurer que les meilleurs de tous, à l'exception de l'ananas, ne ſauroient faire oublier les plus médiocres de ceux que l'on mange en France. Les oranges même, à deux eſpeces près qui y ſont aſſez rares, ne valent pas, ſelon moi, celles de Provence. Elles ne renferment qu'une eau ſucrée, d'ailleurs très-fade, & c'eſt aſſez le caractere d'un grand nombre des fruits des Antilles; les autres ſont d'une acidité inſoutenable.

Je n'ajouterai rien à ce que je vous ai dit de la ville de S. Pierre, ne l'ayant vue que depuis le vaiſſeau. Celle du Fort-Royal, où j'ai débarqué, eſt bien moins conſidérable, quoique le chef lieu de la colonie. Le gouverneur & l'intendant y réſident, tandis que le commerce & l'opulence habitent S. Pierre. Ici, les

maiſons ſont conſtruites en bois; elles n'ont qu'un rez-de-chauſſée, & le terrein eſt encore marécageux, malgré tous les deſſéchemens que l'on a faits.

Les quais ſont aſſez conſidérables, mais étroits, mal conſtruits, mal-propres & très-puans. Le torrent qui paſſe derriere la ville & va ſe jeter enſuite dans la rade, ne tarit jamais.

On voit à l'autre extrêmité du Fort-Royal, un aqueduc en maçonnerie, qui amene ſur le bord d'un canal fréquenté par les chaloupes, l'eau douce dont les vaiſſeaux ont beſoin. Mais c'eſt avec une grande ſurpriſe que j'ai parcouru tous les magaſins de la marine, ſans y voir aucune ſorte d'approviſionnement. À préſent que la rade eſt couverte de vaiſſeaux, la ville eſt pleine de monde. La foule eſt même ſi grande de tous côtés, que l'on a peine à s'entendre dans les rues. Les promenades publiques ne ſont point ſpacieuſes. Celle que l'on nomme *Eſplanade*, entre la ville & le vieux fort, eſt la plus conſidérable. Le vieux fort, autrement dit *Fort-Royal*, d'où la ville a tiré ſon nom, quoique de conſtruction ancienne, ſeroit encore ſuſceptible d'une bonne défenſe, depuis que l'on a occupé la hauteur qui le

commandoit, par le Fort Bourbon. Celui-ci eſt de conſtruction moderne, élevé d'environ deux cents pieds au-deſſus de la ville. Il eſt ſpacieux & dans une poſition bien choiſie. (1)

Le thermometre s'eſt ſoutenu ici depuis mon arrivée entre 19 & 23 d. (2) Il y eſt tombé quelques grains de pluie aſſez violens, mais on n'a pas entendu de tonnerre.

L'amiral Rodney expédie chaque jour quelques frégates qui viennent juſqu'à l'entrée de la rade pour nous obſerver.

L'armée de M. de Graſſe emmene inceſſamment toutes les troupes qui ſont ici, à l'exception de deux mille hommes qui reſtent pour la défenſe de l'isle. Et moi qui viens d'obtenir la permiſſion de m'embarquer à bord d'un vaiſſeau de guerre, je puis eſpérer qu'en ſi bonne compagnie rien ne retardera mon arrivée à S. Domingue.

---

(1) La critique que l'on pourroit en faire avec juſtice, ne porteroit que ſur quelques détails ; il faut même convenir que ce nouvel établiſſement militaire eſt le ſeul de tous des colonies françoiſes en Amérique qui mérite le nom de *fortification.*

(2) Thermometre de Réaumur, fait avec du mercure & purgé d'air.

Le 7 d'avril, je me rends à mon nouveau poſte, & tout m'y paroît beau.

L'armée françoiſe, compoſée de 34 vaiſſeaux, s'eſt déjà partagé toutes les munitions du dernier convoi d'Europe ; elle manque cependant encore de beaucoup de choſes eſſentielles, nommément de poudre & de mâtures de rechange. Le convoi marchand, deſtiné pour S. Domingue, met à la voile au point du jour, ſous l'eſcorte particuliere de deux vaiſſeaux de cinquante canons. L'armée commandée par M. de Graſſe appareille enſuite, & nous nous trouvons tous en mer dans l'après-midi. Le convoi marche ſous le vent de l'armée.

Le 9, à l'aube du jour, nous voyons les Anglois, & on leur compte 49 voiles. Il y avoit alors parmi nous un ſi grand déſordre, que les marchands ſe trouvoient pêle-mêle avec les vaiſſeaux de guerre, & l'on craignoit que l'ennemi ne nous attaquât dans cette confuſion. Mais tout ſe débrouilla ſi bien & avec tant de célérité, que notre ligne de combat étoit parfaitement formée vers les neuf heures du matin, tandis que le convoi, bien raſſemblé, ſe replioit ſur la Guadeloupe.

Ce changement de ſcene nous mit du baume

dans le ſang & contint les Anglois. Cependant ils tenoient toujours le vent & s'étoient bien rapprochés de nous. Sur ces entrefaites, le calme ſépara leur arriere-garde, avec la moitié du corps de bataille, du reſte de leur armée. M. de Graſſe fit alors ſignal aux ſiens d'arriver, & nous eûmes l'avantage de canonner la partie de leur armée qui ne pouvoit être ſoutenue par l'autre. Ce combat dura trois heures & ne décida rien ; mais il donna le tems à notre convoi de ſe refugier à la Guadeloupe. L'amiral Rodney, avec le ſecours d'une petite briſe, parvint enſuite à réunir ſes vaiſſeaux, fit vent arriere & diſparut inſenſiblement à nos yeux.

Cette action ſe paſſa près de l'isle des Saintes, entre la Dominique & la Guadeloupe. M. de Graſſe y conſerva l'avantage du vent, ne ſe mit point à la pourſuite des Anglois, ſe contenta de louvoyer dans le canal de la Dominique, & détacha une frégate que nous ſoupçonnâmes porteuſe d'ordres pour faire appareiller le convoi pendant la nuit ſuivante. Cette conjecture nous paroiſſoit d'autant plus vraiſemblable ; qu'il pouvoit, tandis que nous le couvrions, ſe rendre à S. Domingue ſans danger.

Le 10 au matin, nous revîmes les Anglois.

Ils sembloient avoir un mouvement réglé de flux pendant le jour, & de reflux pendant la nuit; & nous toujours de louvoyer en tenant le vent, dans le canal de la Dominique.

Le 11, ce fut encore de même, du côté des ennemis comme du nôtre. L'objet de M. de Grasse, par ses différentes manœuvres qui le ramenoient au même point, sembloit être de contenir les Anglois pour donner le tems au convoi de gagner S. Domingue. Dans ces répétitions continuelles de bordées entre les Saintes & la Dominique, où nous distinguions suffisamment la terre pour y prendre quelqu'intérêt, je l'examinois du mieux qu'il m'étoit possible. Mais les notions que l'on prend de cette maniere se réduisent à peu de chose; elles satisferoient le peintre, & non l'observateur. Les pitons qui s'élevent au centre de toutes ces isles, sont boisés & presqu'inaccessibles. La main de l'homme ne s'est pas encore exercée dans ces lieux sauvages, qui n'offrent qu'une couche mince de terre végétale, facile à épuiser, & dont la situation haute & reculée rend la communication avec la mer trop difficile. En revanche, les parties inférieures sont toutes soumises à une culture destructive.

La Dominique, dans ſes parties baſſes, eſt mal-ſaine. Marie-Galante eſt petite, aride; l'eau y eſt même ſi rare, que ſes habitans ſont obligés de s'en pourvoir ailleurs & de l'emmagaſiner chez eux. Les Saintes ne valent guere mieux, auſſi ſont-elles peu habitées.

La Guadeloupe eſt riche dans pluſieurs cantons. Le morne de la Soufriere s'y fait remarquer parmi tous les autres. Je l'ai vu fumant, c'eſt ſon état ordinaire. Il a pris ſon nom du ſoufre pur qu'il renferme, & que l'on trouve auſſi en abondance ſur ſes différentes pentes. Cette maſſe combuſtible & très-élevée deviendra peut-être par la ſuite des tems un volcan redoutable.

Toutes ces isles offrent d'ailleurs les mêmes productions, tant indigenes qu'exotiques; & cela n'eſt pas étonnant: étant compriſes dans la zone torride, très-voiſines les unes des autres, leur climat eſt à peu près le même. L'on n'y éprouve d'autre vent que le vent aliſé. La mer, dans le golfe qu'elles renferment, eſt ordinairement plus calme que celle au-dehors de ce même golfe. Je l'ai vue lumineuſe toutes les nuits dans le ſillage du vaiſſeau; & la plus grande chaleur que j'y aie obſervée juſqu'à ce

jour étoit de 22 degrés, tandis que la moindre étoit de 19.

Il n'eſt pas rare ſur cette mer de voir un vaiſſeau en calme, très-voiſin d'un autre qui fait bonne route. Cette différence eſt toujours le produit d'une riſée de vent peu étendue, fournie par quelque nuage iſolé. Ces petits courans d'air qui percent le calme, auxquels l'habileté des généraux ne peut rien, décident quelquefois du gain ou de la perte des batailles. En dernier lieu, par exemple, lorſque les Anglois ſe ſont trouvés ſéparés ſans pouvoir ſe rejoindre, toute l'armée Françoiſe ayant du vent, M. de Graſſe n'avoit-il pas une belle occaſion? Il a eu apparemment de fortes raiſons pour négliger un avantage auſſi conſidérable, que la fortune venoit lui offrir.

Quoique le combat du 9 fût peu de choſe, il a ſuffi cependant pour me donner une idée des combats de mer. Chacun y connoît ſon poſte d'avance. Une partie de l'équipage reſte ſur le pont pour la manœuvre, & l'autre partie eſt employée dans les batteries. Les mouſſes ſont chargés de fournir les gargouſſes à chaque piece, & c'eſt le premier prêt qui tire.

Dire qu'il regne alors dans le vaiſſeau un

ordre parfait, ce seroit trop. Le bruit des canons, les cris des mousses, des canonniers & la fumée doivent nécessairement répandre quelque confusion dans un aussi petit espace : cependant elle n'est pas assez grande pour que qui que ce soit puisse être gêné dans ses fonctions ; c'est plutôt un *brouhaha* général qui enfle le courage & augmente les forces d'un chacun.

Les Anglois semblent tirer de préférence à la mâture ; & nous en plein bois. Leur méthode a sur la nôtre l'avantage de désemparer plus promptement les vaisseaux qu'ils combattent. La nôtre est plus meurtriere, démonte bien des canons, & fait quelquefois des ouvertures à couler bas.

L'échantillon des vaisseaux anglois, généralement plus foible que celui des nôtres, est peut-être la vraie raison de nos différentes manieres de pointer. (1)

Quoi qu'il en soit, si les projets de cette

(1) *Nous*, *nôtre*, &c. &c. Ces sortes d'expressions me sont devenues si familieres depuis que je me vois attaché à la fortune des François, qu'elles m'échappent, pour ainsi dire, sans que je m'en apperçoive.

campagne

campagne ſe réaliſent, les François auront plus d'une fois l'occaſion de ſe meſurer avec leurs ennemis, non-ſeulement ſur mer, mais même ſur terre.

Sept mille hommes de troupes réglées, raſſemblés de toutes les isles du Vent, diſtribués ſur les vaiſſeaux de l'armée & ſur le convoi, vont ſe joindre à quatre mille autres François, dix mille Eſpagnols & quatorze vaiſſeaux de la même nation, qui ſont au Cap.

L'opinion la plus générale eſt que l'on va faire le ſiege de Kingſtoun, afin d'enlever la Jamaïque aux Anglois. Voilà de grands préparatifs! Voilà de beaux projets! Les verrons-nous s'accomplir?

Le 12 avril. L'aube du jour répand à peine quelque lumiere ſur l'horizon, que nous y voyons déjà nos ennemis raſſemblés en bon ordre; ils remontent vers nous avec majeſté. Le *Zélé*, un des vaiſſeaux de l'armée de M. de Graſſe, très-avarié par un abordage, demande la permiſſion de relâcher; il l'obtient, & fait route pour la Guadeloupe. (1) Auſſi-tôt les

(1) Le *Caton* nous avoit déjà quittés la veille pour ſemblable cauſe.

Anglois cherchent à le couper. M. de Graffe, qui le croit en danger, veut le fecourir, fait fignal à toute fon armée de fe préparer au combat, & d'arriver fur l'ennemi. (1) Nos vaiffeaux étoient pour lors fi difperfés & leurs vîteffes fi différentes, qu'il ne s'en trouva que neuf en ligne, celui du général compris, vers les fept heures & demie du matin, heure à laquelle nous nous trouvâmes affez près pour engager le combat.

Le feu fut très-vif de part & d'autre, & fi voifin, que la mitraille feule perçoit notre feconde batterie. Les trois ponts anglois prêtoient avec complaifance le côté à nos petits vaiffeaux, pour les écrafer plus promptement.

Il y avoit près de trois heures que les neuf vaiffeaux françois faifoient face à toute l'armée angloife, lorfque le *Glorieux* (2) parut comme un ponton ifolé au milieu du champ de bataille & dérivant fur la ligne ennemie. Une de nos frégates alla lui donner la remorque, efpérant les ramener au vent, à portée d'être

---

(1) Plufieurs marins font perfuadés que le *Zélé* ne couroit aucun rifque

(2) De 74 canons.

ſecouru. Mais ſes efforts, bien dignes d'éloge, n'eurent aucun ſuccès, & l'officier qui commandoit le *Glorieux* prit lui-même le parti de faire couper la remorque, pour ne pas compromettre inutilement une de nos meilleures frégates. Arborant enſuite le pavillon françois ſur le tronçon du grand mât qui lui reſtoit encore, on le vit au milieu des Anglois dans la meilleure contenance, faiſant feu des deux bords & recevant le leur.

Mais pendant tout le tems qui s'écoula depuis le commencement de l'action, que faiſoient nos autres vaiſſeaux? Ils arrivoient ſucceſſivement & donnoient à meſure qu'ils ſe trouvoient à portée, chacun ſéparément, de maniere qu'un ſeul avoit toujours pluſieurs ennemis en tête. Cette inégalité ſubſiſtoit dès le commencement de l'action, & M. de Graſſe eut beau faire ſignal de ralliement, jamais on ne l'exécuta. Nous perdîmes l'avantage du vent vers le milieu du jour, & quelques-uns de nos vaiſſeaux très-maltraités furent obligés d'arriver. D'autres pour la même raiſon tenoient le vent de ſi loin, que leur préſence devenoit inutile. Enfin, à trois heures de l'après-midi, le *Glorieux* n'étant point ſoutenu, & ſe trou-

vant au milieu des Anglois, amena après avoir essuyé un feu terrible. Peu de tems après, l'*Ardent*, l'*Hector* & le *César* subirent le même sort. Il ne restoit plus à portée de l'armée angloise que la *Ville de Paris*, avec un très-petit nombre des nôtres. La *Ville de Paris*, malgré son triple feu, fut bientôt entourée, & nous donnoit avec raison les plus vives alarmes. La nuit commençoit à étendre son voile lugubre sur cette scene d'horreur & de carnage; le ciel étoilé sembloit inviter toute la nature au repos: mais nos bouches infernales vomissoient toujours le feu & la mort. (1) Elles s'appaiserent enfin vers les sept heures & demie du soir, & chacun conjectura à notre bord, sans oser le dire, que le général lui-même s'étoit rendu.

Jusques là, nous avions tenu le vent à une lieue des Anglois; mais voyant la division de Hood à la poursuite de nos vaisseaux épars,

---

(1) Les commotions réitérées de l'artillerie firent succéder le calme à la brise qui soufloit au commencement de la journée. L'on peut compter sur cent mille coups de canons tirés dans ce combat, tant d'une part que de l'autre, sans y comprendre le feu des pierriers.

nous fîmes vent arriere, & l'obſcurité favoriſa notre retraite.

Si le commodore Hood eût obtenu plus tôt de l'amiral Rodney la permiſſion qu'il lui demanda, m'a-t-on dit, d'exécuter cette manœuvre, dans le déſordre, le délabrement & la conſternation où nous étions tous, il eſt à préſumer qu'il n'eût pas trouvé grande réſiſtance pour amarrer pluſieurs de nos vaiſſeaux ; au lieu qu'ils eurent le tems de lui échapper, parce qu'il s'y prit trop tard.

Mais nous pouvons dire n'avoir pas combattu en ligne un inſtant. Nous nous ſommes livrés partiellement aux Anglois toujours réunis, qui ont écraſé nos vaiſſeaux iſolés, par la multitude des leurs ; & cette maniere de nous vaincre ſembloit ſi facile pour eux, que ſi le jour eût duré quelques heures de plus, il n'en pouvoit guere échapper. Terrible leçon pour un général qui néglige l'enſemble, duquel dépendent tous les ſuccès. Avec un peu de réflexion ſur la maniere dont s'eſt engagé le combat, l'on admire le bonheur de l'amiral Anglois, & l'on eſt ſurpris qu'il en ait ſi peu profité.

Vers les neuf heures du ſoir, notre vaiſſeau

ſe trouve entiérement ſéparé du reſte de l'armée françoiſe. Le capitaine qui le commande, juge à propos de faire fauſſe route, cinglant au S. O. pour n'être pas rencontré par l'ennemi.

A peine avons-nous fait trois lieues dans cette direction, qu'un bâtiment nous hele. Il étoit dans nos eaux. Nous le reconnûmes pour un des nôtres, & nous convînmes de faire route enſemble. Les boute-feux reſterent allumés pendant toute la nuit, crainte de ſurpriſe; & chacun demeura à ſon poſte, mais point de fanaux en dehors, pour n'être pas apperçus.

Vers les onze heures du ſoir, nous eûmes à deux ou trois lieues ſous le vent, le tragique ſpectacle d'un vaiſſeau en feu. L'exploſion des poudres ne tarda pas à ſe faire, puis cette maſſe incendiée diſparut entiérement. C'étoit le *Céſar*. (1)

Le 13, nous cherchâmes à nous réparer autant qu'il eſt poſſible de le faire à la mer, & nous en avions grand beſoin; car après

(1) Le feu y prit dans la calle par une barrique de tafia, dont un matelot Anglois déjà ivre s'approcha avec un fanal ouvert.

le combat, nos voiles & nos agrès étoient en pieces : il ne nous restoit pas seulement une écoute pour border la misaine. Nous avions plus de quatre-vingt boulets dans le corps du vaisseau, dont huit à couler bas & cent hommes tués ou blessés, sur cinq cents hommes d'équipage.

A présent qu'une navigation tranquille nous permet de converser ensemble, je demande pourquoi les François cherchent à attirer la guerre aux Antilles, au lieu de combattre les Anglois dans le continent de l'Amérique. Que signifie pour la France cette manie de conquêtes aux isles du Vent & sous le Vent ? conquêtes qui pour la plupart exigent des préparatifs au-delà de leur valeur, des garnisons qui affoiblissent ses possessions essentielles & sont bientôt la proie d'un climat destructeur, des munitions de guerre & de bouche qu'il faut faire venir d'Europe par des convois aussi dispendieux qu'assujettissans, des travaux considérables pour leur défense, sans que leur possession rende aucun produit, & enfin une diversion continuelle qui étend l'incendie dans toutes les parties du monde.

Voici ce qu'on me répond. Des hommes

plus ardens que réfléchis, ou plus ambitieux que patriotes, font adopter quelquefois des projets ſpécieux. Alors ils diſpoſent, ſur des théatres particuliers & ſans aucun fruit, d'une marine qui ſeroit eſſentielle ailleurs. Ils diſpoſent de même & ſans utilité, d'un grand nombre de régimens qui aſſureroient bientôt l'indépendance, s'ils ſe préſentoient dans les contrées qui la demandent.

Enfin, ils conſument une grande partie de nos forces ſans rien décider, tandis qu'en les réuniſſant aux lieux qui ont fait naître la diſcorde, en bien moins de tems & avec beaucoup moins de dépenſes les Anglois auroient été contraints de renoncer à leurs prétentions.

Ce dernier plan de guerre eſt d'autant plus fondé en raiſon, qu'une armée conſidérable auroit pu vivre encore dans la Nouvelle-Angleterre des comeſtibles ſurabondans de cette contrée.

Dira-t-on que les Anglois ſe fuſſent emparés des colonies françoiſes? Mais, ſans y accumuler les hommes, les garniſons ordinaires les auroient rendu aſſez reſpectables pour un ennemi preſſé lui-même vigoureuſement dans la partie la plus ſenſible & la plus déciſive de la guerre.

Je reviens à mon journal.

Le 13 après-midi, nous nous joignons à deux autres vaiſſeaux de guerre & nous convenons de faire route enſemble pour l'isle de Curaçao, eſpérant y trouver les choſes néceſſaires pour nos réparations & ſoulager par ce moyen les magaſins du Cap.

Le 14. Nos agrès ſont réparés, le vent nous favoriſe, la mer eſt belle, lumineuſe dans notre ſillage pendant la nuit, & le thermometre eſt monté à 22 d. dans le moment le plus chaud du jour.

Le 15. Même vent, mêmes obſervations.

Le 16. Encore de même, & le branlebas ceſſe. On découvre la terre au point du jour, & l'eſtime nous met à la hauteur des isles d'Aves. Le commandant de notre eſcadre fait ſignal au plus petit des quatre vaiſſeaux qui la compoſent, d'envoyer un canot à terre pour la reconnoître. Un officier s'y embarque, & nous reſtons en panne pendant qu'il gagne la côte. Cinq heures ſe paſſent ſans que nous en ayons de nouvelles; puis le canot revient avec deux pilotes, mais l'officier eſt reſté par otage, & l'isle que nous voyons eſt celle de Curaçao.

Une erreur auſſi forte dans notre point,

ne peut provenir que des courans qui ſuivent ici la direction du vent aliſé, dont nous n'avons point tenu compte, quoiqu'ils aient une vîteſſe de trois à quatre lieues par jour depuis avril juſqu'en novembre, & double pendant le reſte de l'année. Des deux pilotes qui arrivent, l'un paſſe à notre bord, & l'autre à celui du commandant. Le reſte du jour & la nuit ſont employés à nous élever au vent, pour pouvoir entrer le lendemain ; mais avant d'avoir expédié notre canot & tandis que nous manœuvrions avec ſécurité devant l'isle, elle n'étoit guere tranquille. Les habitans craignant une attaque de l'amiral Rodney, à cauſe du riche convoi mouillé dans leur port, (1) crurent en voyant nos vaiſſeaux, qu'ils étoient ennemis. Les citadins les plus opulens charierent promptement leur or & leurs effets les plus précieux dans les campagnes ; on renforçoit dans le même tems le corps-de-garde de la côte ; tout étoit prêt pour une défenſe, lorſque notre petit canot arriva dans l'isle & lui donna la paix.

Le 17 à midi, nous échouâmes à l'entrée du

---

(1) On l'évalue à plus de 80 millions, argent de France.

port, qui eſt à la vérité ſi étroite, qu'une longueur de vaiſſeau de guerre la fermeroit en entier. Mais le pilote habitué à vaincre cette difficulté, nous auroit probablement très-bien conduits, s'il eût pu ſe faire entendre. Heureuſement que la mer étoit belle ; car le vaiſſeau talonnoit ſur un fond calcaire très-dur, ouvrage des polypes. Avec des grelins fixés ſur le quai, l'on parvint en une heure de tems à nous tirer de là ſans avaries, & à nous mettre dans le port. On y trouve plus d'eau qu'il n'en faut pour des vaiſſeaux de guerre, qui peuvent y mouiller au nombre de huit, avec une amarre ſur le quai. Il eſt vrai qu'ils ſe toucheroient, & que l'accident du feu deviendroit terrible pour tous.

Si le port de Curaçao pour les vaiſſeaux de guerre eſt très-étroit, en revanche celui des marchands, qui eſt dans la continuation du premier, s'enfonce tellement dans les terres, qu'il pourroit recevoir les flottes les plus nombreuſes. Celle que nous y trouvons eſt très-conſidérable ; elle doit partir pour la Hollande, ſous l'eſcorte de deux vaiſſeaux, d'une frégate & d'une corvette, mouillés près de nous.

L'*Hercule* de 74 canons, n'ayant point de

pilote pour entrer, manque la paſſe & va s'échouer ſous les murs du fort. Il y reſte pendant près de quatre heures, malgré les ſecours qu'on lui donne. En l'allégeant, on parvient cependant à le remettre à flot, & il entre dans le port ſans avaries conſidérables.

Le *Pluton*, de 74, touche auſſi, mais n'eſt point arrêté.

Le *Marſeillois* de 74, qui entre le dernier & ſans pilote, eſt le ſeul qui paſſe légérement.

A peine ſommes-nous mouillés, que les officiers de la marine françoiſe vont ſaluer en corps le gouverneur de l'isle & le commandant de la marine hollandoiſe. Ils ſollicitent des ſecours pour les réparations de notre petite eſcadre, mais inutilement, & ſe voient forcés d'acheter d'un particulier, à un prix exorbitant, les bois qui leur ſont néceſſaires pour les plus urgentes.

Pendant ces opérations, qui ne ſont pas de mon reſſort, je fais des promenades dans l'isle, je l'étudie autant que je puis; & pour rendre hommage au métier de la guerre où je ſuis initié par haſard, & qui m'honore infiniment, je commencerai par vous rendre compte en peu de mots de ce qui lui eſt relatif ici.

Imaginez quelques batteries baſſes, conſtruites en maçonnerie, diſpoſées à l'entrée du port pour éloigner les vaiſſeaux ennemis; un mauvais petit château, nommé *Fort-Amſterdam*, attenant à ce même port ſur ſa rive droite, & commandé par les hauteurs voiſines; un foible mur d'enceinte autour de la ville & qui s'appuie au château, dans le développement duquel on trouve encore quelques batteries: voilà toutes les fortifications du chef-lieu.

Cet enſemble de défenſive, tout miſérable qu'il eſt, feroit plus que ſuffiſant néanmoins pour interdire à l'ennemi l'entrée du port, vu l'extrême difficulté de la paſſe. Mais ſi le débarquement ſe faiſoit à quelque diſtance de la ville, l'ennemi marchant enſuite ſur le fauxbourg, s'établiſſant ſur le côteau qui le commande & qui accompagne de part & d'autre les deux branches du port, il ne trouveroit aucun obſtacle dans ſa route; la ville & le fort tomberoient à la fois, & l'isle feroit priſe. En vain compteroit-on pour la défenſive, ſur les batteries répandues çà & là au développement de la côte. Quoique ſituées aux lieux les plus propres pour le débarquement, elles ne pourroient cependant pas l'empêcher, parce qu'elles

ſont petites, très-baſſes & conſtruites en maçonnerie.

Au lieu d'un ſi grand nombre de batteries inutiles à la défenſe de l'isle, au lieu de ce mauvais château, il auroit fallu occuper les deux côteaux qui commandent la ville & le port, par deux forts quadrangulaires. Un canal les ſépare; mais leur protection n'en feroit pas moins réciproque, étant très-voiſins l'un de l'autre, tout au plus à deux cents cinquante toiſes de diſtance. La défenſive ainſi concentrée feroit bien ſuffiſante pour l'importance de l'isle. On pourroit alors, en cas d'attaque, offrir un aſyle aux richeſſes des habitans; aſyle d'autant plus aſſuré, que de quelque côté que l'ennemi marchât ſur le chef-lieu de la colonie, il ſe trouveroit arrêté par les deux forts, qui commanderoient la ville, le fauxbourg, les branches du port & tous les environs. En voilà bien aſſez pour cet objet; paſſons à un nouvel examen.

L'isle de Curaçao n'a point de mornes (1) élevés comme ceux des Antilles. Le plus haut de tous ici n'a peut-être pas cent cinquante

(1) Montagnes.

toifes au-deffus du niveau de la mer. Le fol d'ailleurs y eft très-inégal, maigre, ftérile ; à peine y trouve-t-on fept à huit pouces de terre. Au-deffous eft une efpece de roc calcaire, formé par des débris de corps marins pétrifiés, au milieu defquels j'ai vu plufieurs madrépores extrêmement fains. Ce roc n'eft point dur, & les différentes parties qui le compofent font fi peu liées entr'elles, qu'il eft rare d'en tirer des échantillons d'un pied cube de groffeur.

Il y a près de foixante années que l'on voyoit encore plufieurs forêts dans l'isle ; alors les pluies y étoient fréquentes ; & malgré le peu d'épaiffeur de fa couche végétale, on y cultivoit avec fuccès l'indigo & le cacao. Aujourd'hui qu'il y refte à peine quelques petits bouquets de bois, & qu'il y pleut légérement, le produit réel des terres fe réduit à des récoltes de *petit mil* & de *maïs*, que l'on feme en feptembre & que l'on coupe en janvier. C'eft dans cet intervalle qu'eft la faifon des pluies, la feule où la végétation puiffe faire ici quelques progrès. La culture s'y exécute par le moyen de la charrue. L'on y attele indifféremment les bœufs & les chevaux. Ces derniers font de petite taille, de peu d'apparence, quoique d'origine efpa-

gnole, mais forts & très-ardens. Les bœufs ne le cedent point en grosseur à nos plus grands bœufs d'Europe; mais ils ont moins de vivacité : leur chair est d'ailleurs de fort bon goût. L'on éleve encore dans l'isle plusieurs troupeaux de moutons qui y réussissent fort bien, & ces différens objets réunis font la richesse des habitans de la campagne.

On compte trente mille esclaves dans l'isle entiere. Le surplus de la population faisant un total de quatre à cinq mille, est composé de blancs ou sang mêlé, tant propriétaires de biens fonds que négocians domiciliés dans la ville, qui est petite, mais propre & bien bâtie. Les Juifs y possedent une fort belle synagogue, & tiennent le haut bout du commerce. Ils sont originaires de différentes nations d'Europe; la tribu de Juda est la plus nombreuse. En général ils jouissent d'une grande aisance, & sont bien plus honnêtes gens que leurs freres de l'ancien monde; au contraire des autres sectes, qui perdent ordinairement du côté de la vertu en passant dans le nouveau. D'où provient cette différence? Je crois l'entrevoir. Les Juifs ici, ne pouvant participer aux charges du gouvernement, n'en sont du moins pas vexés comme

en

en Europe. Ils poffedent des fonds de terre aux mêmes conditions que les Hollandois, avec la même fécurité, & obtiennent une confidération prefqu'égale. Mais les Européens des autres religions, qui s'établiffent dans les colonies, abandonnent fouvent dans leur patrie une exiftence civile très-honnête, pour venir fe confondre avec les hommes les moins confidérés. Leur ame, dans ce paffage humiliant, doit néceffairement s'avilir, tandis que celle des Juifs fe releve par la raifon contraire.

Les familles hollandoifes, fans méfalliance avec les gens de couleur, font cependant les feules qui puiffent occuper les places de l'adminiftration, & elles font en petit nombre. Les autres habitans libres, compofés de François & d'Efpagnols, font prefque tous méfalliés. Ils profeffent la religion catholique, qui eft auffi celle des efclaves, parce que les proteftans, de même que les Juifs, n'admettent point les derniers à leur culte.

C'eft la compagnie hollandoife des Indes occidentales qui perçoit les impôts de l'isle & qui la régit par le moyen d'un gouverneur aidé de deux tribunaux auxquels il préfide. Elle nomme à tous les emplois, mais avec la confir-

mation des Etats-Généraux. Le tribunal ſupérieur ne juge en dernier reſſort qu'à la concurrence de ſix cents piaſtres. (1)

Les impoſitions fixes de l'isle ne ſauroient ſubvenir aux frais de ſon adminiſtration. Mais nous ne tarderons pas à découvrir une ſource plus abondante de richeſſes pour la compagnie qui la poſſede ; il faut auparavant compléter l'ébauche que je vous ai donnée de ſes campagnes.

Les tremblemens de terre ne s'y faiſant jamais ſentir, l'on n'a pas craint d'y conſtruire les maiſons en maçonnerie, & de les élever de deux étages. Les couvertures en ſont très-plates & faites avec des tuiles d'Europe. La plus grande propreté regne dans leur intérieur, & l'on a eu ſoin de les placer ſur de petites éminences, afin de les rendre plus fraîches. L'aridité des collines ſur leſquelles elles ſont conſtruites, n'a pas permis d'établir des potagers ni même des vergers aux alentours ; il a fallu choiſir au-deſſous & à proximité, des terreins plus convenables à ces différens objets. Mais les meilleurs

---

(1) 3300 liv. argent de France, parce que la piaſtre vaut environ 5 liv. 10 ſols.

& les mieux cultivés rendent encore des légumes avec peine, tant la ſéchereſſe eſt grande. Il n'y a que les arbres fruitiers qui y réuſſiſſent aſſez bien, tels que le cocotier, le tamarinier & le ſapotillier, ce dernier ſur-tout, qui donne la plus belle & la meilleure ſapotille de l'Amérique.

Les revenus des propriétaires conſiſtent en petit mil, bled de Turquie, bœufs, veaux, moutons, volailles, laitage & fruits de pluſieurs ſortes. Tout cela ſe débite dans la ville, partie aux citadins pour la nourriture de leurs eſclaves & la leur propre, partie aux navigateurs. Les habitations les plus riches rendent de cette maniere juſqu'à cinquante mille livres par an ; mais celles-là ſont en petit nombre. La plupart ne donnent qu'un revenu médiocre. Les negres y ſont traités avec bien plus de douceur que dans les colonies angloiſes & françoiſes. Ils ſont auſſi bien mieux nourris & mieux vêtus. Peut-être ſont-ils redevables de ces avantages à la crainte que l'on a de leur fuite, parce qu'une pirogue leur ſuffiroit pour atteindre le continent.

Il paſſe ici pour certain que l'air y étoit très-mal-ſain avant la deſtruction des forêts ; mais

il eſt ſi ſalubre aujourd'hui, qu'on n'y meurt que de vieilleſſe.

L'on n'y connoît aucune ſorte de bêtes venimeuſes, on n'y voit pas même des maringouins ou autres inſectes ailés, dont les morſures ſoient incommodes.

Les lézards épineux, nommés *leguana*, y ſont très-communs. La côte eſt aſſez poiſſonneuſe & fournit beaucoup de tortues excellentes. J'en ai vu qui peſoient quatre quintaux. Les colibris, les ortolans & les moqueurs ſont les eſpeces d'oiſeaux les plus multipliées dans l'isle : on y trouve auſſi des perruches & même des perroquets, mais en petit nombre.

De toutes les plantes qui y croiſſent ſans culture, la plus remarquable, comme la plus commune, eſt une ſorte d'*aloës*, nommée *cierge épineux*, qui s'y éleve à la hauteur de quinze à dix-huit pieds. On la voit par-tout, principalement dans les lieux arides : mais malgré les piquans redoutables dont elle eſt armée, elle n'eſt pas la plus dangereuſe. Les bords du ſeul ruiſſeau qu'il y ait dans l'isle, nourriſſent le mancenillier, l'arbre le plus vénéneux qui exiſte dans le monde. Un François étant à la chaſſe il y a quelques jours, apprit à le con-

noître à ſes dépens, & peu s'en fallut qu'il ne payât plus cher encore ſon ignorance. Paſſant auprès d'un de ces arbres, il en arracha une feuille comme par diſtraction, & la porta à ſa bouche. L'inflammation qu'il reſſentit auſſitôt dans le palais, lui fit rejeter la feuille à l'inſtant. La douleur devenant toujours plus vive, il ſe douta que cette feuille étoit un poiſon. Il courut dans l'habitation la plus prochaine, y raconta ſon aventure. On lui fit boire de l'huile d'olive, qui le ſoulagea. Revenu à bord le ſoir, le chirurgien-major le mit au lait pour toute nourriture. Son palais, le lendemain, étoit blanc & rempli d'ulceres, ſa gorge enflammée & ſa tête peſante. Il guérit cependant au bout de quelques jours, graces à ſa jeuneſſe & à ſa bonne conſtitution; mais il auroit probablement ſuccombé au poiſon, s'il eût avalé ſa premiere ſalive.

Cet accident me fit naître l'idée d'aller voir ces arbres dangereux, que je ne connoiſſois point encore. Ils étoient alors chargés de fruits ſemblables à de petites pommes d'api. En me rappellant tout ce que j'avois lu dans différens ouvrages, de l'influence pernicieuſe de leur athmoſphere ſeule, je craignis de m'y expoſer,

Cependant la curiofité l'emporta, & j'examinai le plus beau tout à mon aife.

Il eft inutile de vous en donner la defcription, qui feroit abfolument conforme à celle que l'on trouve dans l'Encyclopédie. Je me contenterai d'ajouter ici, qu'en courbant les jeunes branches, j'en fis fortir des jets très-confidérables d'un fuc blanchâtre, femblable à celui du tythimale. Les Indiens ont pu s'en fervir pour empoifonner leurs fleches.

Après avoir paffé une heure entiere à examiner l'enfemble de l'arbre, fon affiette, à en arracher des feuilles, à courber fes branches, à cueillir des fruits & les ouvrir, fans autre précaution qu'une paire de gants que je laiffai enfuite fur la place, je n'en reffentis pas la moindre incommodité. J'en conclus donc que l'athmofphere du mancenillier n'eft pas auffi dangereufe qu'on le croit communément, quoiqu'il n'y ait rien à rabattre des effets directs du poifon qu'il renferme : il corrode à l'extérieur les chairs les plus dures, & les plaies qu'il fait font très-difficiles à guérir. Cet arbre enfin eft fi redoutable, que malgré la beauté & l'incorruptibilité de fon bois, qualités qui le rendent très-propre aux

ouvrages de marquetterie les plus finis, l'on préfere encore de le détruire, du moins dans la plupart des colonies de l'Amérique, & l'on a bien raiſon. S'il en reſte quelques-uns dans celles qui appartiennent à la France, ce ne peut être que dans des lieux incultes & inhabités. L'on en voyoit beaucoup aux environs du Fort-Royal de la Martinique juſqu'à l'avant-derniere guerre. Deux anciens colons m'ont raconté qu'en 1758, lorſque les Anglois ſe furent rendu maîtres de l'isle, pluſieurs de leurs ſoldats nouvellement arrivés d'Europe, croyant voir des pommiers ordinaires, ſe jeterent avec empreſſement ſur les mancenilliers dont ils mangerent les fruits, ſans qu'aucune repréſentation pût arrêter leur voracité. Ils crurent apparemment que le deſir de préſerver les pommes étoit le motif d'une fable imaginée pour les épouvanter ; mais il n'en échappa aucun aux effets du poiſon. Ce malheur contribua peut-être pour beaucoup à l'extirpation des arbres qui l'avoient cauſé. Les habitans de Curaçao devroient bien auſſi profiter de cette leçon pour détruire ceux qui leur reſtent, malgré leur pauvreté en bois de toutes les eſpeces, qui les oblige d'envoyer couper

aux isles d'Aves celui dont ils ont beſoin chaque jour.

Les negres employés à ce travail ramaſſent ſur ces isles inhabitées, des quantités innombrables d'œufs d'oiſeaux, fort bons à manger; ils s'en nourriſſent, en font cuire ſur les lieux, & les vendent à leur retour.

L'on ne connoît qu'une fontaine dans l'isle de Curaçao. Elle eſt ſituée au fond du port marchand, où les citadins vont acheter l'eau en détail. Les habitans de la campagne ont tous des puits dont ils ſe ſervent habituellement, quoiqu'ils ſoient de mauvaiſe qualité.

La rareté de l'eau douce dans l'isle ne me paroît pas ſuffiſamment expliquée par l'abattis de ſes forêts. On auroit beau inſiſter ſur ce que les pluies n'y ſont plus auſſi abondantes qu'elles l'étoient autrefois; il en tombe encore aſſez pour entretenir un bon nombre de ſources, ſi l'organiſation intérieure de l'isle, composée juſqu'au-deſſous du niveau de la mer de pierres déſunies, ne contribuoit pas à la déperdition des eaux. Quoi qu'il en ſoit des cauſes, l'effet n'eſt que trop certain; il doit même être regardé comme un obſtacle puiſſant à l'agrandiſſement de la colonie, à moins que la com-

pagnie hollandoiſe n'établiſſe une fontaine artificielle, comme Bernard Paliſſy (1) nous l'enſeigne.

Cette entrepriſe ſeroit digne d'un peuple induſtrieux, accoutumé de longue main à combattre la nature. Il triompheroit ici de la ſéchereſſe, comme en Europe il brave les eaux.

Venons à l'objet principal de la colonie, c'eſt-à-dire, aux avantages que ſa métropole en retire. Située à dix lieues du golfe de Vénézuala, qui s'enfonce dans le continent de l'Amérique Eſpagnole, elle ne ſauroit être mieux placée pour favoriſer le commerce interlope avec un pays riche en vivres & en métaux précieux, & qui manque en même tems de toiles & d'étoffes que l'Eſpagne ne peut lui fournir. La clincaillerie, jointe à ces articles, compoſe les cargaiſons hollandoiſes qui s'y débitent, & les retours conſiſtent en or & argent monnoyés, ou mis en œuvre groſſiérement, en bœufs, chevaux, moutons & cuirs tannés.

L'Eſpagne n'ignore point que l'exiſtence

---

(1) Fameux potier, connu par un ouvrage très-eſtimé pour ſon tems.

de Curaçao n'eſt fondée que ſur le commerce : cependant il ſubſiſte & ſubſiſtera long-tems en dépit des bâtimens garde-côtes de cette nation jalouſe. Comment en effet l'empêcher ? Il faudroit qu'elle multipliât ſa marine à un point exceſſif, & qu'elle s'aſſurât encore de la fidélité de tous ceux qui commandent : or, cela n'arrivera jamais, & c'eſt un bien pour ſes ſujets d'Amérique. Quelle miſérable politique que celle d'un état qui éloigne tous les étrangers de ſes ports, ne pouvant les remplir de ſes propres vaiſſeaux !

L'on retrouve dans l'isle de Curaçao les mœurs des différentes nations qui l'habitent, combinées avec cet eſprit général de licence qui caractériſe les colonies d'Amérique.

On y voit beaucoup de porcelaine & de la vaiſſelle d'argent ; dans l'intérieur des maiſons, les habitans n'ont pas d'autre luxe. Leur habillement eſt des plus ſimples. Les femmes qui vivent à la campagne, n'ont pour coëffure qu'un ſimple mouchoir qui leur enveloppe la tête, & ne mettent pas même de poudre ſur leurs cheveux. Les citadines ſont coëffées & vêtues à la françoiſe, mais d'une maniere groteſque. Toutes paroiſſent, de même que leurs

époux, affables, ſimples dans leurs manieres & indolentes; beaucoup moins cependant que les créoles de la Martinique. L'induſtrie & l'amour du travail, remarquables dans le caractere hollandois, n'ont pas encore été étouffés ici par l'influence du climat.

Rarement ici un blanc reſte garçon. La fécondité des femmes y eſt auſſi beaucoup plus grande que dans le reſte de l'Amérique. L'on y voit aſſez communément, ſur-tout parmi les Juifs, des familles de neuf & dix enfans. Les jeunes gens des deux ſexes y jouiſſent entr'eux d'une grande liberté; mais l'empreſſement avec lequel ils s'inclinent de bonne heure l'un vers l'autre, loin d'ètre un obſtacle à l'union du mariage, en eſt le préſage heureux. Auſſi voit-on les époux vivre enſemble & avec leurs enfans, dans l'accord le plus parfait.

D'où peut provenir cette liaiſon particuliere dans les familles blanches de Curaçao? Pluſieurs cauſes la maintiennent. Environnées d'eſclaves nombreux, naturellement leurs ennemis, elles ont beſoin d'une grande intelligence entr'elles pour ſe ſoutenir contr'eux.

La ville d'ailleurs n'eſt point attrayante; elle n'offre aucun de ces plaiſirs publics que l'on

trouve déjà dans les colonies françoises : elle ne differe des campagnes qu'en ce qu'elle rassemble plus d'hommes occupés sur un certain espace. Chaque habitant de Curaçao doit donc concentrer tout son bonheur dans le sein de sa famille.

Enfin, les propriétaires de fonds, habitués à regarder l'isle comme leur patrie, n'ont d'autre ambition que de faire valoir les biens qu'ils y possedent. Cette maniere de voir les choses se transmet des peres aux enfans, & établit dans ces derniers un caractere de modération qui éloigne toutes les brouilleries de familles, auxquelles l'intérêt & l'avidité ne donnent lieu que trop souvent. Les enfans ne connoissant d'autres jouissances que celles qu'ils trouvent dans la maison paternelle, ne s'occupent qu'à y vivre tranquillement. Leurs idées se réunissent en ce seul point, ils ne voient rien au-delà.

S'ils sont bornés par les circonstances dans les jouissances morales, ils s'en dédommagent dans les jouissances physiques. Vous en jugerez par leur régime de vie, dont je vais vous rendre compte.

Ils se levent de grand matin pour respirer un air frais. La famille alors se rassemble dans la

galerie, où l'on apporte le déjeûné, qui eſt pour l'ordinaire du café au lait.

Après le déjeûné, chacun vaque à ſes occupations & boit de tems en tems du punch, de la biere, ou du vin & de l'eau, juſqu'à l'heure du dîné.

On dîne copieuſement en viandes de boucherie & volailles de toute eſpece; car les légumes y ſont fort rares.

Immédiatement après le dîné, on prend le thé, puis le café, & l'on dort. A peine eſt-on réveillé, que l'on recommence à boire comme le matin & à différens intervalles, juſqu'au ſoupé.

Ce dernier repas eſt frugal; il conſiſte principalement en ſalades, auxquelles on joint quelques fruits du pays.

Le punch froid eſt la boiſſon d'un grand nombre d'habitans, même pendant les repas.

Depuis le 17 avril, jour de notre arrivée, juſqu'au premier mai, qui eſt celui où je vous écris, le thermometre n'a pas paſſé le 24e degré & n'eſt jamais deſcendu au-deſſous du 21e. Nos réparations les plus urgentes ſont faites, nos bleſſés viennent d'être rembarqués, & nous appareillons demain.

Le 2 mai, à ſix heures du matin, nous ſommes ſous voiles.

Les Hollandois auroient bien deſiré profiter de notre eſcorte pour gagner S. Domingue avec leur nombreux convoi. C'eût été un grand pas de fait vers l'Europe ; mais le commandant de notre petite eſcadre, connoiſſant la grande dérivation de leurs navires, s'eſt bien gardé d'accéder à cette propoſition. Il n'a pas voulu courir les riſques de manquer le canal de Porto-Rico, & d'être jeté avec eux ſous le vent de S. Domingue ; enſorte que nous les laiſſons dans leur port.

Le 3 mai, nous ſommes ſuffiſamment élevés au vent, & nous commençons à courir la bordée qui doit nous mettre dans le canal de Porto-Rico, tenant compte de la force des courans à raiſon de trois lieues par vingt-quatre heures. Le vent eſt au S. E., nous ne filons que deux nœuds & demi, mais c'eſt de bonne route.

Le 4, toujours beau tems, rien de remarquable d'ailleurs.

Le 5, encore plus beau que la veille ; notre ſillage eſt de quatre nœuds. Nous avons vu depuis le commencement de la journée un grand nombre d'oiſeaux. La mer charrie auſſi

une multitude de varechs ; les uns isolés, d'autres, rassemblés presque circulairement, forment des especes d'isles flottantes de deux à trois cents toises de diametre ; & lorsque le vent augmente, ces mêmes isles prennent la forme de rubans très-étroits, qui se développent sur une grande longueur, parallélement les uns aux autres, & toujours perpendiculairement à la direction du vent. A mesure que nous approchons de terre, ces plantes marines deviennent plus abondantes.

Nous venons de traverser une mer dont les eaux paroissoient extrêmement brunes ; j'y ai plongé un baquet, où j'ai vu ensuite quantité de petits animaux circulaires, de couleur brune, de trois lignes de diametre & d'une ligne d'épaisseur, semblables aux orties errantes, par la forme, la transparence & la viscosité de leurs chairs. Tant qu'ils restoient dans l'eau, ils ne donnoient aucun signe de vie ; mais une fois hors de l'eau, ils palpitoient quelques minutes, puis sembloient expirer. Leur troupe occupoit une étendue si considérable, que je n'ai pu en saisir les limites. Très-près les uns des autres, ils se laissoient dériver au courant & ne sembloient pas avoir de mouvement à eux. Le sil-

lage de notre vaiſſeau les a ſéparés, mais ils ſe ſont réunis l'inſtant après notre paſſage.

Le 6, même tems que la veille; le ſoir on ſignale la terre. Nous courons deſſus toute la nuit, parce que le vent eſt foible.

Le 7, au point du jour, deux isles nous reſtent à ſtribord, une autre à bas-bord, fort près d'une terre très-étendue. A ces renſeignemens l'on reconnoît le canal de Porto-Rico, & l'on juge que nous ſommes entre la Monique & l'isle S. Domingue. Bien aſſurés de notre poſition, nous examinons, d'après notre point, quelle doit être la viteſſe des courans, & nous trouvons qu'il auroit fallu leur attribuer une vîteſſe de trois lieues & demie par vingt-quatre heures.

Le 8, dès le matin, nous doublons le cap del Enganno, & nous courons grand frais vent arriere, à ſix lieues ou environ de la côte de S. Domingue. La mer ici eſt encore couverte de varechs.

Le thermometre, depuis notre départ de Curaçao, n'a pas été au-deſſus de 22 degrés & demi, ni au-deſſous de 21. Il n'eſt pas monté à Curaçao au-deſſus de 24; cependant nous étions tous alors accablés de chaleur, tandis qu'ici

qu'ici perſonne ne s'en plaint. Une différence d'un degré & demi dans la température de l'air peut-elle en produire une auſſi forte dans nos ſenſations ? Je ne le crois pas. N'y auroit-il point quelqu'autre raiſon de ce phénomene ?

Les terres de Curaçao nous mettoient à couvert de la briſe ; ici, au contraire, nous la recevons ſans obſtacle. En me rappellant l'expérience du refroidiſſement des liqueurs par le moyen de l'évaporation, comme celle de l'abaiſſement du mercure dans le thermometre dont on mouille la boule en l'expoſant à un courant d'air ; je ne ſuis pas ſurpris que le corps humain éprouve des effets ſemblables. Peut-être même qu'il ſupporteroit plutôt 30 degrés de chaleur avec un vent violent, que 24 degrés dans une athmoſphere calme.

Le 9, toujours bonne route, vent arriere. Nous voyons dans l'après-midi un bâtiment de guerre ; on fait les ſignaux de reconnoiſſance ; c'eſt une de nos frégates. On l'a expédiée du Cap pour ſavoir de nos nouvelles ; voilà ſa miſſion remplie, & elle revient avec nous. L'officier qui la commande, confirme la priſe de M. de Graſſe, que nous ne faiſions que ſoupçonner, & nous apprend que les vaiſſeaux le *Caton*

& le *Jafon*, avec les frégates l'*Aimable* & la petite *Cérès*, ont été pris depuis par la divifion du général Hood, fous le canal de Porto-Rico.

Le 10, nous reconnoiffons la Grange. (1)

Pendant la nuit, il s'éleve une brife carabinée, qui nous oblige de mettre à fec de voiles, pour ne pas tomber fous le vent du Cap.

Le 11 au matin, nous nous trouvons par le travers de la rade, & nous tirons un coup de canon. Arrive un pilote qui nous fait entrer dans l'après-midi.

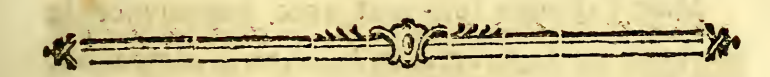
Nous ne fommes pas plus tôt mouillés, que plufieurs officiers de terre & de mer viennent à notre bord. La curiofité les amenoit près de nous, & nous eûmes bientôt fait nos échanges de nouvelles.

Le 12, je defcends à terre.

---

(1) C'eft une petite montagne de S. Domingue, quinze lieues à l'E. du Cap, qui a reçu fon nom de fa configuration extérieure. Elle fert de repaire aux navigateurs.



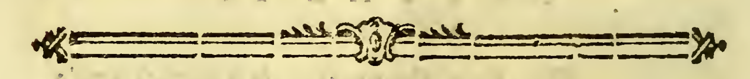


LETTRE II.

Du Cap François, le 25 *mai* 1782.

JETÉ ſur cette terre étrangere, ſans aucune eſpece de fonctions, ſans parens, ſans amis, n'ayant même pu pénétrer qu'avec peine la cohue qui environne les adminiſtrateurs, les lettres de recommandation dont j'étois porteur auprès d'eux ne m'ont pas été fort utiles. Mais cela ne m'étonne pas : il y a tant de troupes ici, Eſpagnoles ou Françoiſes, tant de marins de toutes les claſſes, qu'il eſt impoſſible de s'y reconnoître. L'affluence de monde eſt ſi conſidérable, que les rues ſont toujours pleines d'allans & de venans, malgré la chaleur brûlante du ſoleil, qui y darde à préſent des rayons perpendiculaires. Enfin, pour pouvoir reſpirer, je reſte peu dans la ville. Je vais chercher de l'ombre dans les mornes ſolitaires contre leſquels elle eſt adoſſée. Je trouve dans ces promenades le ſilence que j'aime, un mouvement ſalutaire au corps & la ſatisfaction d'examiner un pays tout nouveau pour moi.

Mais j'attends ſur-tout avec impatience le moment où je pourrai m'établir à la campagne. C'eſt de là que je vous écrirai plus volontiers.



LETTRE III.

S. Domingue, 12 *juin* 1782.

Enfin j'ai quitté cette ville brûlante, dont l'athmoſphere, ſans ceſſe échauffée directement, l'eſt encore par la réverbération des mornes qui l'appuient, où l'on ſue à groſſes gouttes & où l'on boit ſans appaiſer ſa ſoif. Je me vois à préſent dans une plaine fertile, bien cultivée, & j'y reſpire à mon aiſe. Avec quel intérêt je vais obſerver tous les objets qui m'environnent ! Indépendamment des productions du pays & de leur culture, le gouvernement des negres, comme une machine curieuſe toujours montée, ſe préſentera ſans ceſſe à mes regards. Le vrai caractere de leurs maîtres ne pourra m'échapper ; & le climat, dont j'obſerve les élémens chaque jour, fournira auſſi par la ſuite à mes réflexions. Voilà quels ſeront les objets de mes lettres. L'ordre de mes remarques fixera celui des matieres. Si, malgré

ma bonne volonté, mes recherches & mon travail, vous ne recevez que des écrits imparfaits, ſoyez indulgent. Songez que, dans les climats chauds, l'eſprit n'a pas moins de peine que le corps à faire ſes fonctions. Ils ſont l'un & l'autre ſujets à un relâchement qu'ils n'éprouvent point dans les climats tempérés. Mais quoique cette raiſon ſoit bonne en elle-même, elle ne ſervira cependant jamais de prétexte à ma négligence.

Ne connoiſſant encore que la caſe (1) que j'habite & le payſage qui l'environne, je ne puis vous entretenir d'autre choſe.

Repréſentez-vous donc une maiſon ſans étage, de quarante pas de longueur E. O. ſur trente de profondeur N. & S. Deux galeries, couvertes par un avant-toit ſoutenu ſur des piliers & attenantes au corps-de-logis, regnent ſur toute ſa longueur; l'une au N. & l'autre au S. L'on s'y promene & l'on y reſpire.

---

(1) C'eſt ainſi que l'on appelle toutes les maiſons de campagne à Saint-Domingue, depuis les ſimples chaumieres des negres, jusqu'aux demeures des plus riches propriétaires, que l'on diſtingue néanmoins par l'épithete de *grandes*.

Tout le logement ſe trouve compris entre ces deux galeries. Il conſiſte en une grande ſalle ménagée au centre du bâtiment & percée de deux portes en face l'une de l'autre, habituellement ouvertes, qui répondent chacune ſur le milieu d'une galerie. La ſalle eſt flanquée au N. de deux petites chambres, l'une à droite, l'autre à gauche, où logent des eſclaves favoris. Au S. ſont deux paſſages qui menent chacun à une chambre de maître; le propriétaire occupe l'une & m'a cédé l'autre.

Indépendamment du logement que je viens de vous indiquer, l'on a pris ſur l'emplacement des deux galeries, aux quatre extrêmités qu'elles préſentent, des eſpaces ſuffiſans pour y faire quatre petites réſerves. L'une ſert de magaſin à vivres pour les negres nouveaux ou infirmes de l'habitation: une autre ſert d'apothicairerie, & les deux dernieres ſont conſacrées aux blancs de mince condition qui viennent demander l'hoſpitalité.

Le ſol de la maiſon eſt élevé de trois à quatre pieds au-deſſus du terrein naturel, afin de diminuer l'humidité dans les appartemens, qui ne laiſſe pas de ſe faire ſentir d'une maniere incommode, malgré cette ſage précaution.

Deux efcaliers en pierre, placés fymmétriquement, l'un vers le milieu de la galerie du nord, l'autre vers le milieu de celle du fud, font les feules communications de la maifon avec le dehors.

L'exhauffement du rez-de-chauffée eft un maffif de maçonnerie qui fert de fondation au bâtiment, dont les parois ne font qu'une efpece de cloifon faite avec des planches de palmifte, recouvertes fucceffivement les unes par les autres en forme d'écailles, & fixées fur des poteaux d'un bois très-dur, qui s'élevent jufqu'au toit.

De ce genre de fermeture réfulte un avantage bien grand pour le pays ; favoir, de ménager une multitude de paffages à l'air du dehors à travers les joints de la cloifon.

Les meilleurs appartemens ici font ceux qui fourniffent à la fois le plus grand volume d'air, & où il fe renouvelle le plus fouvent. Auffi nos portes & volets font ouverts tout le jour. Nos plafonds font élevés de dix-fept pieds, & nos tapifferies font de fimples toiles extrêmement claires. (1)

---

(1) L'extravagante manie d'imiter la France en

De l'intérieur, paſſons à l'extérieur.

Placez-vous ſur le pallier de l'eſcalier du S. vous verrez une partie de la ſavane (1) au centre de laquelle la maiſon eſt ſituée, & qui s'étend à plus de cent cinquante toiſes, de quelque côté qu'on la meſure. Sur celui-ci, elle eſt terminée par une haie vive de bois de campêche & de citronniers, ſurmontée par des orangers qui regnent le long d'un chemin de tra-

---

toutes choſes, ſans exception de celles qui ne conviennent point au climat de S. Domingue, fait que les habitans qui bâtiſſent aujourd'hui dans cette colonie, s'écartent beaucoup des principes de leurs prédéceſſeurs, qui étoient cependant les plus raiſonnables. Aujourd'hui tout ce que l'on conſtruit eſt en maçonnerie; les diſtributions ſont auſſi changées; l'on veut de petits appartemens, de petits boudoirs bien meublés, & l'on y étouffe. Il y a vingt ans que l'on alloit en veſte dans les meilleures maiſons de la colonie; l'uſage exige aujourd'hui que l'on ne paroiſſe dans les villes qu'en habit, il commence même à s'étendre dans les campagnes. C'eſt principalement aux voyages que les gens de cour ont faits depuis quelque tems dans le pays, qu'il faut attribuer cette gêne volontaire que les habitans ſe ſont impoſée. Bientôt ils ne reſpireront plus, à force de bienſéances.

(1) Mot du pays, qui ſignifie *prairie*.

verſe. Au-delà du chemin, commence une plaine très-vaſte, couverte d'habitations qui ſervent de repaires à la vue & qui exploitent chacune les pieces de cannes à ſucre dont elles ſont entourées. Enfin, à l'extrêmité de cette plaine qui n'a pas moins de quatre lieues de largeur, vous voyez des mornes fort élevés. Derriere ceux-là, d'autres paroiſſent encore, & ne montrent que leurs têtes obſcures. Tous ſont boiſés à leurs ſommets; mais les croupes ſont défrichées & couvertes de caféteries qui font vivre pluſieurs habitans.

Après avoir promené vos regards ſur les extrêmités du tableau, repliez-les ſur l'intérieur de la ſavane, pour en remarquer les détails.

Vous y voyez à gauche & à quelques pas de la maiſon un bâtiment aſſez conſidérable, où ſont les remiſes & la volaille.

Ces deux pavillons quarrés, ſitués un peu plus loin, l'un à droite, l'autre à gauche, ſervent de colombiers. Près de celui de la droite, eſt un hangar qui ſert de magaſin pour le ſucre. On l'y met à meſure qu'il eſt enfermé dans les barriques. A côté de ce magaſin eſt une marre d'eau très-conſidérable, qui ſert d'abreuvoir au bétail de l'habitation.

A cent pas de notre pallier du côté de l'O. vous voyez plufieurs hangars entourés d'une haie, où l'on dépofe les cannes qui ont déjà paffé au moulin, & qui fervent enfuite, fous le nom de *bagaffes*, à alimenter le feu des fucreries.

Ces petites baraques, couvertes en paille, voifines des hangars, au nombre de foixante, font les logemens des negres & négreffes de l'habitation. Les autres bâtimens qui commandent fur tout le refte, font la fucrerie, les deux moulins & la tonnellerie.

Tranfportez-vous à préfent fur le pallier de l'efcalier du N. Il entre dans le verger, & les orangers les plus voifins portent leurs branches odoriférantes jufques dans la galerie. Les autres arbres qui garniffent ce terrein, font des fapotilliers, avocatiers, coroffoliers, calebaffiers, pommiers d'acajou. L'on y trouve auffi quelques canéficiers & plufieurs faux acacias, dont on ne tire aucun parti.

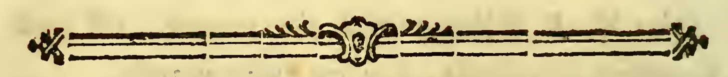
A droite du verger & à vingt pas de la grande cafe, eft un bâtiment en maçonnerie, qui fert de magafin pour les outils des negres & auffi de retraite pour les négreffes de l'habitation qui accouchent. A gauche & en face du premier, eft un autre bâtiment qui fert de cuifine au propriétaire.

Au N. & à l'extrèmité du verger, eſt une fontaine délicieuſe, qui ne tarit jamais.

De cette fontaine, la ſavane ſe prolonge encore d'un quart de lieue, en montant inſenſiblement juſqu'au pied des mornes qui terminent bruſquement l'horizon. C'eſt ſur leurs dernieres pentes que les negres de l'habitation cultivent les vivres dont ils ſe nourriſſent.

De cette chaîne de mornes, parallele à la grande caſe, s'élancent perpendiculairement deux contre-forts boiſés à leurs ſommets, diſtans l'un de l'autre d'un tiers de lieue, qui ſont les limites du propriétaire, comme celles de notre vue.





LETTRE IV.

S. Domingue 1782.

Privé de la ſociété de mes amis, qui a toujours fait mon bonheur, je m'occupe aujourd'hui de tout ce qui m'environne, dans un monde que l'on appelle nouveau, qui l'eſt du moins pour moi; & vous ne vous faites pas d'idée de mon empreſſement pour tout ce que j'y vois. Je vais vous en citer un exemple qui ſervira en même tems à vous donner quelques notions particulieres du pays.

Il y a peu de jours que je dirigeai mes pas ſur les mornes eſcarpés, au pied deſquels notre habitation eſt aſſiſe. Mon deſſein étoit de pénétrer juſques dans les forêts qui les couronnent. Rempli de cette idée, je monte, ſans m'en appercevoir; mais ne trouvant plus de ſentier à une certaine hauteur, des herbes au contraire très-hautes & très-fournies, des arbuſtes & des lianes impénétrables, je fus obligé de deſcendre, bien fâché de n'avoir pu atteindre mon objet. (1)

(1) J'ai ſu depuis, que l'on ſe fait précéder en pareil cas d'un ou deux negres qui coupent tout ce

Quelques jours après cette tentative infructueuſe, j'apperçus une forêt bien ombragée ſur la cime d'un contre - fort des grands mornes ; celle-ci, beaucoup moins élevée que les autres, devint alors l'unique objet de ma curioſité. Arrivé au pied de la colline, je montai ſans reprendre haleine, écartant les arbuſtes, arrachant les herbes les plus épaiſſes, & je parvins, mais avec peine, à la liſiere du bois. Je ſentis alors une eſpece de ſaiſiſſement, & je fus forcé de m'arrêter. Revenu de mon trouble, je jetai un premier regard ſur ce lieu ſombre & majeſtueux. Puis, après avoir écarté les branches qui me faiſoient obſtacle, je m'y plongeai entiérement.

Je reſtai d'abord comme ſtupéfait, promenant mon étonnement ſur tout ce qui m'environnoit, voulant tout voir à la fois & ne pouvant rien diſtinguer.

Cette premiere ſurpriſe paſſée, ma vue devint plus diſtincte & mon jugement plus net. Ceci, dis - je alors en moi - même, eſt donc une

---

qui s'oppoſe au paſſage. Ce procédé eſt long, mais il n'y en a pas d'autre. Il ne faut point s'imaginer que les forêts ſoient fréquentées ici comme en Europe.

forêt d'Amérique, l'un de ces lieux peu accessibles & peu fertiles, où la cupidité européenne n'a point bouleversé la nature. Cherchons dans les arbres qui la composent, les fruits dont elle pouvoit nourrir ses anciens habitans.

Je cherchai & ne trouvai que des graines d'une âcreté ou d'une amertume insupportables. Le figuier-maudit, le bois-de-fer, le gommier, le bois-trompette, le sucrier; plusieurs sortes d'acajou, tous arbres inutiles à la subsistance des hommes, occupoient principalement ce lieu solitaire. Les lianes & différentes sortes de plantes parasites, les unes attachées aux jeunes branches, tombant ensuite jusqu'à terre; d'autres fixées aux vieux troncs, d'où elles s'étendoient à plusieurs toises de distance, toutes extrêmement vigoureuses, achevoient tellement de remplir les intervalles de ce sol productif, que j'avois bien de la peine à le parcourir. Lieu fait pour la méditation & pour la mélancolie, Les oiseaux le fréquentent, mais leur chant n'est pas agréable. Nos rossignols & nos fauvettes n'ont point ici de rivaux.

Surpris autant qu'on peut l'être de la multitude des plantes, grandes ou petites, qui

ſemblent croître à l'envi dans cette forêt & la rendent impénétrable aux rayons du ſoleil, je le fus bien davantage encore, en examinant la qualité du ſol qui les appuie, où je ne découvris qu'un amas informe de pierres calcaires, couvertes de mouſſes extérieurement, avec quelques débris de végétaux pourris, au fond des crevaſſes qui les ſéparent. C'eſt principalement dans ces crevaſſes, qui ſont très-multipliées & de profondeurs très-différentes, que les racines des arbres vont s'établir pour puiſer leur nourriture. Cela n'eſt cependant pas général, puiſque j'en ai obſervé pluſieurs qui n'avoient que le ſimple rocher pour baſe.

L'examen ſeul de cette forêt me perſuade aiſément que le climat de S. Domingue eſt ſi favorable à la végétation, qu'un grand nombre de plantes indigenes n'a beſoin que d'un appui quelconque pour y proſpérer, tant aride ſoit-il, n'importe.

En effet, puiſqu'il eſt bien démontré aujourd'hui que les plantes ſe nourriſſent autant par leurs feuilles que par leurs racines, n'eſt-il pas naturel de penſer que dans un pays où les arbres ne ſe dépouillent jamais, un fonds de terre nourriſſant leur eſt moins néceſſaire

que dans un climat comme le vôtre, où pendant six mois de l'année l'arbre entiérement nu n'a plus que ses racines pour suçoirs ? N'est-il pas encore naturel de penser qu'une athmosphere toujours humide comme celle de S. Domingue, d'ailleurs fort chaude, est bien plus propre à nourrir une plante par ses feuilles, qu'une athmosphere habituellement seche & fraîche comme celle de la Suisse ?

Ces réflexions rouloient dans ma tête telles que je vous les écris. Occupé de la sorte, je ne pensois guere à mesurer le tems. L'obscurité habituelle du lieu m'empêchoit aussi d'appercevoir l'orage qui se formoit au-dessus de ma tête. Tout-à-coup le bruit de la foudre me réveilla ; des torrens d'eau m'accablerent en même tems, malgré l'épaisseur du feuillage, & je repris bien vîte le chemin de la grande case.



LETTRE



LETTRE V.

S. Domingue 1782.

PUISQUE l'on étend chaque jour à Saint-Domingue les défrichemens des montagnes, vous imaginez bien qu'il n'en reste plus à faire dans les plaines. Cependant les fonds de terre, malgré leur extrême fertilité, s'y vendent beaucoup moins qu'en Suisse & dans la plus grande partie de l'Europe. La raison en est particuliérement dans la différence des cultures.

En Suisse, l'exploitation principale des champs est peu coûteuse, parce qu'elle se fait avec la charrue : mais à S. Domingue, où tout se cultive à bras & avec des bras bien chers, qu'il faut souvent remplacer, avoir un fonds n'est encore rien, au prix du mobilier énorme qu'exige son exploitation. D'ailleurs les soins du maître & son intelligence influent tellement sur la prospérité de son attelier, sur son travail & sur le produit qui en résulte, que c'est bien ici que l'on peut dire avec vérité, *tant vaut*

l'homme, tant vaut la terre; tandis qu'en Suiſſe, où la population eſt nombreuſe, la grande concurrence établie parmi les laboureurs détermine en quelque ſorte un tarif d'amodiation pour chaque petit territoire, qui aſſure une valeur fixe aux héritages & les rendent très-précieux, même pour les hommes les moins intelligens.

Si la terre ſeule eſt ici de peu de valeur, elle donne en revanche de grands produits lorſqu'elle eſt couverte de bras bien dirigés.

Chaque propriétaire vivant ici ſur ſon bien, ou ſon fondé de procuration, peut être regardé comme un petit *ſultan.* L'économe de l'habitation, le raffineur, l'écrivain, tous perſonnages blancs ſont, ſi l'on veut, ſes *viſirs.* Les commandeurs, gens de confiance, choiſis parmi les negres créoles, faits pour ſuivre & diriger les travaux, aux ordres des blancs, ſont des eſpeces de *cadi.* Là finiſſent les dignités. Il ne reſte plus enſuite que la vile populace, negres & négreſſes, deſtinés ſans diſtinction aux travaux les plus rudes & à des châtimens barbares pour les moindres fautes.

Dans une ſucrerie conſidérable & bien réglée, il y a ſans ceſſe de l'ouvrage. Tantôt il

faut couper les cannes en maturité, tantôt il faut replanter une piece déjà coupée, ou farcler celles dont les jeunes tiges feroient empêchées de croître par les mauvaifes herbes.

Le travail des negres commence avec le jour. A huit heures ils déjeûnent. Ils fe remettent enfuite à l'ouvrage jufqu'à midi. (1) A deux heures ils le reprennent jufqu'à la nuit; quelquefois même jufqu'à dix & onze heures du foir.

Les deux heures qu'on leur accorde chaque jour, avec les fêtes & dimanches, font deftinées à la culture des vivres dont ils fe nourriffent. On donne pour cet effet à chaque efclave une petite portion de terre, dans laquelle il plante ce qui lui plaît. Le manioc, les patates, les tayaux, les ignames, les giraumonts, les bananiers, les poix-congo, les ananas font les efpeces de vivres qu'ils cultivent le plus volontiers.

Un negre affidu au travail de fon petit terrein a fouvent des vivres au-delà de fa confommation. Il en fait alors un objet de commerce, avec la permiffion de fon maître, dans

(1) Les meres portent leurs nourriffons fur *la place.*

la ville ou la bourgade la plus voisine, & rapporte chez lui en échange, des salaisons, du tabac à fumer, du tafia, ou quelque vêtement.

Ces vivres surabondans des habitations servent dans les villes à la nourriture des negres domestiques, artisans, & même à celle de plusieurs blancs, trop économes ou trop misérables pour manger du pain.

Quelquefois il arrive dans les années de sécheresse, que les negres de campagne manquent de vivres pour eux-mêmes; alors les propriétaires attentifs suppléent à ces années de disette par des réserves fondées pour le besoin.

Ceux qui négligent ces précautions ne tardent pas à en être punis. Les maladies se mettent dans leurs atteliers, font périr un grand nombre d'esclaves; le découragement & le mécontentement s'emparent des autres; plusieurs prennent la fuite, les travaux se ralentissent & l'habitation tombe en ruines.

Ces sortes d'événemens ne sont que trop communs ici. Il ne faut qu'une mauvaise tête chargée de l'administration d'un beau bien, pour le bouleverser en peu de tems; & l'on ne voit bientôt qu'un petit nombre d'esclaves infirmes

& rebutés, à la place d'un attelier floriſſant.

Vous demanderez s'il eſt poſſible que l'on agiſſe contre ſes propres intérêts. Mais quoique l'intention générale des propriétaires ou fondés de procurations ſoit ſans ceſſe dirigée vers un accroiſſement de fortune, pluſieurs d'entr'eux ſe trompent, croyant atteindre leur objet.

L'un imagine qu'on peut tirer *quatre* du travail d'un eſclave & ne lui donner qu'*un demi.* L'autre penſe au contraire qu'il faut lui donne *un* & n'en èxiger que *trois.*

Ces variétés d'opinions qui tendent toujours au même but, c'eſt-à-dire, à tirer le meilleur parti poſſible des negres, donnent cependant des réſultats bien différens.

L'un verra ſon attelier proſpérer, tandis que l'autre écraſera le ſien en peu de tems. Ajoutez à ces raiſons, qui ſeroient déjà ſuffiſantes, l'ineptie, la pareſſe, ou le manque d'expérience, & vous ne ſerez plus ſurpris des fautes journalieres que l'on remarque ici dans l'adminiſtration des biens.

Il eſt encore une autre cauſe, dont l'influence ſur les atteliers eſt prodigieuſe. C'eſt la diſcipline qui les gouverne. Très-ſévere en génétal,

elle pese cependant plus ou moins, suivant le caractere du maître qui l'établit. Rarement la trouve-t-on exempte de cruautés, & les negres sont trop heureux lorsqu'elle n'est pas atroce.

Les ordonnances du prince défendent à la vérité aux propriétaires de disposer de la vie de leurs esclaves. Un negre qui a mérité la mort, doit être livré à la justice ordinaire; mais cette obligation est presque toujours éludée par un petit tyran, dont l'orgueil & la vengeance triomphent dans le pouvoir absolu qu'il exerce sur son habitation, dont l'intérêt se soustrait d'autres fois à la perte d'un negre coupable, pourvu qu'il ne le soit point envers lui. Comment éclairer ensuite la conduite d'un si grand nombre de blancs isolés & répandus jusques dans les plis & replis des montagnes? Comment pénétrer les mysteres d'iniquité qui président souvent à leur administration?

Vous concevez donc que, malgré les ordonnances les plus précises, l'habitant sera despote autant qu'il est possible. Ce n'est point un mal, suivant lui: la raison qu'il en donne est toujours déduite de son intérêt, qui lui défend l'abus du pouvoir; mais cette raison est plus

ſpécieuſe que vraie. Permettez-moi encore quelques réflexions, pour achever de vous en convaincre. Quoique l'on ne puiſſe raiſonnablement accuſer aujourd'hui les habitans (1) de S. Domingue de faire périr leurs eſclaves à plaiſir, il eſt cependant de ces cruautés habituelles qui ne tuent point & qu'ils ſe permettent dans l'eſpoir de renforcer la diſcipline. Remarquez d'ailleurs, que la plupart des adminiſtrateurs de biens n'en ſont point les propriétaires, & peu leur importe qu'un negre meure ou qu'il vive, pourvu que leurs gages ſoient payés. Les propriétaires eux-mêmes ſont-ils exempts de ces paſſions qui affectent plus ou moins nos jugemens? L'intérêt en eſt une, mais ce n'eſt point la ſeule. L'orgueil, la colere, la crainte, &c. peuvent nous rendre injuſtes. Il ſuffiroit d'entendre le récit des cruautés commiſes, pour être bien perſuadé qu'il y a d'autres paſſions

(1) Autrefois, lorſqu'ils s'invitoient à manger, l'amphitrion récréoit ſes convives, après le repas, du ſpectacle d'un negre fouetté juſqu'au ſang. S'il ne s'en trouvoit point qui l'eût mérité pour ces momens de fête, l'on prenoit une victime quelconque dans l'attelier, & les aſſiſtans exerçoient ſouvent leur adreſſe ſur le patient.

que l'intérêt qui nous menent, & que la plus forte l'emporte ſur toutes les autres. On auroit beau dire alors que l'intérêt des maîtres devoit empêcher les atrocités ; l'expérience prouvera que l'intérêt n'a pas fait ſon devoir.

Il faut auſſi que l'homme ſoit bien enclin à traiter durement ceux qui réſiſtent à ſa volonté, lorſqu'il en a le pouvoir, puiſque l'on voit chaque jour dans cette colonie, des jeunes gens nouvellement débarqués, qui ſe montrent d'abord humains, ſenſibles, qui s'élevent avec chaleur contre la tyrannie, & qui finiſſent bientôt par être auſſi durs que les plus anciens habitans. C'eſt au moment qu'un Européen débarque, que l'on doit écouter ſes jugemens ſur le deſpotiſme de S. Domingue, & conſulter ſon goût ſur les fruits du pays ; car après un certain tems, naturaliſé en quelque façon dans le Nouveau-Monde, c'eſt un autre homme, & ſes jugemens deviennent récuſables.

Arrivé ici depuis peu, n'y apportant d'autre intérêt que la curioſité & le deſir de voir les choſes comme elles ſont, je crois vous intéreſſer en vous rendant compte d'un travail de negres, auquel je viens d'aſſiſter.

Ils étoient au nombre de cent hommes ou femmes de différens âges, tous occupés à creuſer des foſſes dans une piece de cannes, & la plupart nus ou couverts de haillons. Le ſoleil dardoit à-plomb ſur leurs têtes: la ſueur couloit de toutes les parties de leurs corps; leurs membres appeſantis par la chaleur, fatigués du poids de leurs pioches & par la réſiſtance d'une terre graſſe, durcie au point de faire rompre les outils, faiſoient cependant les plus grands efforts pour vaincre tous les obſtacles. Un morne ſilence régnoit parmi eux; la douleur étoit peinte ſur toutes les phyſionomies: mais l'heure du repos n'étoit pas venue. L'œil impitoyable du gérant obſervoit l'attelier, & pluſieurs commandeurs armés de longs fouets, diſperſés parmi les travailleurs, frappoient rudement de tems à autre ceux même qui, par laſſitude, ſembloient forcés de ſe ralentir, negres ou négreſſes, jeunes ou vieux, tous indiſtinctement.

L'Européen qui quitte depuis peu les riantes cultures du Pays-de-Vaud, pourroit-il voir celles de S. Domingue ſans indignation; l'aviliſſement des hommes que l'on y emploie, leurs ſouffrances, leur extrême miſere, & les

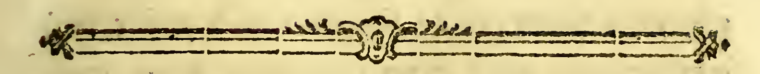
chaines énormes (1) qu'ils traînent après eux pour des fautes légeres, comme si leurs travaux journaliers n'étoient pas assez accablans; ces colliers de fer hérissés de longues branches que l'on attache à des négresses soupçonnées de s'être fait avorter, & qu'elles ne quittent ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'elles aient donné un enfant à leur maître, comme si ce n'étoit pas le maître qu'il faudroit punir lorsque les esclaves craignent de perpétuer leur espece? Pénétré de tristesse & d'une sorte d'horreur, je détourne ma vue de ces affreuses campagnes.

Habitans de S. Domingue, vantez tant qu'il vous plaira l'immense produit de vos terres & l'opulence dont vous jouissez; je n'en voudrois pas au même prix.

---

(1) Elles leur font souvent des plaies considérables, & les estropient quelquefois pour le reste de leurs jours.





LETTRE VI.

S. Domingue 1782.

On compte plus de vingt ſucreries dans la petite plaine que j'habite : du matin au ſoir, & même pendant la nuit, on y entend un certain frémiſſement lugubre, produit par le bruit confus des moulins à cannes, joint à celui des voitures qui charient les récoltes, augmenté de tems en tems par les coups de fouet que l'on frappe indiſtinctement ſur les animaux & ſur les negres. On voit des torrens de fumée ſortir des étuves & des bâtimens à chaudieres, qui ſe répandent au loin en s'abaiſſant ſur les terres, ou qui s'élevent en forme de nuages obſcurs.

Pendant que tout eſt animé de la ſorte, les adminiſtrateurs vigilans font la tournée des travaux. Non-ſeulement ils inſpectent ceux du moment, mais ils prévoient la beſogne du lendemain. D'autres moins ſoigneux, tranquilles dans l'appartement le plus frais de leur caſe, s'en rapportent entiérement au coup-d'œil d'un

gérant à gages, & ne ſongent qu'à paſſer mollement leur vie, trop miſérable, ſelon moi, pour être ſi fort économiſée. En quoi conſiſte-t-elle pour le plus grand nombre?

Imaginez un homme non marié, ſeul blanc dans ſa maiſon de campagne, environné d'une troupe plus ou moins conſidérable de negres & de négreſſes qui ſont ſes domeſtiques, ſes eſclaves, par conſéquent ſes ennemis. Une mulâtreſſe conduit ſon ménage; en elle réſide toute ſa confiance.

Ennemie par vanité du peuple Africain, fiere des faveurs du ſultan, elle ne lui eſt peut-être pas moins utile pour ſa ſûreté que pour ſes plaiſirs.

L'économe & les autres blancs, (1) s'il y en a, mangent avec le propriétaire, mais ne logent point ſous le même toit. Ils ne paroiſſent d'ailleurs dans la grande caſe qu'à l'heure des repas.

Chacun ici ſe leve de très-grand matin: les

(1) Ce n'eſt que dans les habitations conſidérables que l'on trouve deux à trois blancs, indépendamment du propriétaire ou de ſon fondé de procuration, pour diriger les travaux.

propriétaires ou procureurs oisifs, pour respirer un air frais ; & les blancs subalternes, pour vaquer aux affaires. On déjeûne à sept heures ; & depuis le déjeûné jusqu'à l'heure du dîné, l'habitant ou son préposé va à la *place*, (1) au moulin, & aux chaudieres.

On dîne à midi. Les tables sont généralement bien servies, & l'on y trouve à peu de choses près les mêmes mets qu'en France.

Après le dîné, le propriétaire se repose ; mais l'économe retourne au travail. Le soir, lorsque le soleil est sur le point de se coucher, & sur-tout après un orage, la fraîcheur commençant à se répandre dans la campagne, le propriétaire fait une petite tournée, revient souper légérement, & se couche de bonne heure.

Cette vie monotone n'est interrompue que par quelques petits voyages qu'il fait de tems à autre à la ville ou à la bourgade la plus prochaine, pour la vente de ses denrées ou pour l'achat de celles dont il a besoin. Quelquefois il invite ses voisins à dîner chez lui,

---

(1) C'est ainsi que l'on appelle le champ où l'on travaille.

ou il eſt invité chez eux. Triſtes repas! L'intérêt & le libertinage y ſont l'unique aſſaiſonnement des converſations. Les liaiſons d'amitié ſont d'ailleurs ſi rares parmi eux, que la plupart des individus doivent ſe ſuffire à eux-mêmes.

Faut-il donc être ſurpris qu'ils aient tous les yeux fixés ſur l'Europe! Pourroient-ils ne pas la regretter, à moins d'avoir entiérement changé de nature! Quoique l'on ſe corrompe ici avec le tems, on n'y devient jamais aſſez dépravé pour renoncer volontairement à ſa patrie.

Si l'exiſtence des propriétaires de S. Domingue eſt triſte & monotone, celle de leurs eſclaves eſt accablante; car il n'y a pas d'animaux domeſtiques dont on exige autant de travail & dont on ait ſi peu de ſoin. Vous avez déjà vu la diſtribution de leur tems, la maniere dont ils pourvoient à leur ſubſiſtance, & les vivres dont ils ſe nourriſſent.

Le piment fait l'aſſaiſonnement de tous leurs mets; peut-être eſt-il néceſſaire pour en faciliter la digeſtion, attendu qu'ils ſont généralement très-lourds & très-froids. Leur boiſſon habituelle eſt l'eau, mais ils s'enivrent de tafia dès qu'ils peuvent s'en procurer; c'eſt ſans

doute une grande douceur pour eux, d'oublier leurs maux quelques inſtans. Leurs vêtemens ordinaires conſiſtent en une chemiſe & une culotte de toile d'étoupe ; les négreſſes ont une chemiſe & un cotillon de même étoffe. C'eſt le propriétaire qui les habille. Tous portent communément un mouchoir ſur la tête.

Les jours de fêtes & dimanches, ceux & celles qui ont quelque faculté brillent parmi les autres avec des ajuſtemens plus recherchés, qu'ils ont acquis de leur économie ; mais quelle que ſoit leur parure, les uns & les autres marchent toujours pieds nus : c'eſt même aſſez généralement, à la ville comme à la campagne, un des attributs de l'eſclavage.

Souvent il arrive que les propriétaires d'habitations, par avarice ou par pauvreté, négligent l'entretien de leurs eſclaves : auſſi n'eſt-il pas rare de voir des negres & négreſſes de place preſque nus, ou couverts de haillons ſi dégoûtans, qu'ils inſpirent à la fois l'horreur & la pitié.

Ils ont moins d'aiſances dans leurs logemens que la plupart des peuples ſauvages. La deſcription que je vais vous en faire eſt tirée de l'habitation où je réſide, & vous pouvez la regarder comme générale, parce que toutes les caſes à negres ſe reſſemblent.

C'eſt dans l'enceinte de la ſavane qu'elles ſont établies. L'on en compte ici une ſoixantaine pour trois cents negres ou négreſſes de tout âge. Chacune de ces caſes a environ vingt-quatre pieds de long, ſur douze de large, & ſeize de haut ſous le faîte. Conſtruites en clayonnage pour la plupart, & couvertes avec des têtes de cannes à ſucre, elles laiſſent un paſſage libre à l'air du dehors. Toutes ont des portes, quelques-unes des fenêtres. La terre battue leur ſert de plancher, & l'on y voit pour tout meuble quelque mauvaiſe poterie pour cuire leurs alimens. Le lit eſt fait avec de la paille de maïs, ſur laquelle tout couche pêle-mêle, pere, mere & enfans. Chaque caſe eſt diviſée par deux cloiſons qui partagent ſa longueur en trois parties égales & forment trois chambres. Ainſi, en multipliant par trois le nombre des caſes, qui eſt ici de ſoixante, on aura cent quatre-vingt, qui eſt celui des chambres. Il s'en faut donc de beaucoup que chaque eſclave ait la ſienne, mais l'amour les arrange. Peu importe d'ailleurs au propriétaire de quelle maniere cela ſe faſſe, pourvu que tout ſon monde ſoit logé.

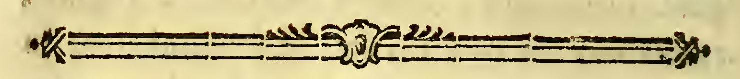
Ces ſortes d'unions libres & formées par un

goût

goût réciproque, ſans le ſecours de l'égliſe; ſans l'avis des parens, ſans le conſentement du maître, qui ſembleroient devoir être heureuſes, fécondes & de longue durée, ne ſubſiſtent cependant pas long-tems & ne rendent que très-peu d'enfans ſur la plupart des habitations. Les negres & négreſſes unis de la ſorte ſe quittent ſouvent pour le ſeul plaiſir de changer. Les enfans reſtent principalement à la charge de leur mere; mais il n'y a pas de loi ſur cet objet, l'uſage ſeul en décide.

Le mariage devant l'égliſe eſt d'ailleurs extrêmement rare parmi eux: preſque tous vivent concubinairement & on ne leur en fait pas un crime, quoiqu'élevés dans le catholiciſme.

Heureux Africains, diſoit il y a quelque tems un mari, vous avez des femmes & vous n'êtes point liés! Vos enfans ſont toujours légitimes, comme vos amours, comme votre inconſtance! Cette liberté dont vous jouiſſez en amour & que je vous envie, doit vous dédommager & auſſi vous venger de celle que je vous fais perdre ailleurs.



LETTRE VII.

S. Domingue 1782.

Les propriétaires des biens-fonds, ou leurs prépoſés, ne ſont pas dans les mêmes principes relativement au mariage des negres; il arrive de là que les uns le favoriſent & que les autres s'y oppoſent.

Le propriétaire qui le rejette comme contraire à ſes intérêts, calcule la perte de tems de la mere pendant ſa groſſeſſe & pendant qu'elle nourrit, laquelle eſtimée en argent ſurpaſſe déjà la valeur de l'enfant; il calcule encore les riſques de le perdre, ſa nourriture & ſon entretien juſqu'à l'âge où il peut être utile, & croit enſuite trouver du bénéfice à remplacer les negres qui lui manquent par des negres nouveaux, en âge de travailler.

Souvent une répugnance politique ajoute encore à celle de l'intérêt. L'on craint que l'eſclave ne prétende, par l'état du mariage, s'aſſimiler aux blancs, dont il doit reſpecter tous les uſages, ſans oſer jamais les imiter.

Ceux au contraire qui cherchent à favoriſer

la population des negres, bien perſuadés de la ſtérilité du libertinage, voudroient que leurs eſclaves ſe ſoumiſſent au ſacrement. Ils trouvent de l'avantage à élever des enfans dans l'habitation, parce qu'indépendamment des frais d'achat qu'ils évitent, ils préferent encore de beaucoup le negre créole au negre d'Afrique. Combien ce dernier en effet n'a-t-il pas d'obſtacles à vaincre avant d'être utile! Long-tems étranger dans le Nouveau-Monde, ignorant juſqu'au langage uſité & le genre de travail auquel on le deſtine, laiſſant toujours des regrets dans ſa patrie, ayant encore à ſupporter les mauvais traitemens des anciens eſclaves auxquels on le livre pour la forme, mille chagrins l'aſſiegent à la fois & ſouvent le conduiſent au tombeau. Dans le cas même où il les ſurmonte, ne faut-il pas que le propriétaire le nourriſſe juſqu'au moment où il eſt en état de ſe nourrir lui-même? ce qui n'arrive communément qu'au bout de deux ou trois ans. Mais le negre créole, en ouvrant les yeux pour la premiere fois, voit déjà ce qu'il verra toute ſa vie. Nourri dans l'eſclavage, ſon eſprit s'y moule inſenſiblement, comme ſon corps par de petits eſſais ſe prépare de bonne heure

aux plus rudes travaux. Vivant dans sa patrie, il n'en a point à regretter ; aussi est-il plus gai que le negre d'Afrique. On le trouve encore meilleur ouvrier, plus intelligent ; & sa constitution faite pour le climat a bien moins à craindre de ses intempéries.

Ces apperçus comparés semblent d'abord ne laisser aucun doute en faveur du mariage. Mais pourquoi est-il si rare chez ceux même qui cherchent le plus à l'exciter ? En voici, selon moi, les meilleures raisons.

Quel bienfait peut-il attendre du mariage ? Aucun. Il ne fait qu'ajouter une chaîne de plus à celle qui l'accable. L'usage lui permet de changer, son inconstance l'y engage : seroit-il assez stupide pour se priver volontairement de la seule liberté qui lui reste ? Ce n'est pas tout : le mariage accroît encore son mal-aise par une famille plus ou moins nombreuse, presqu'entiérement à sa charge pendant son enfance, & dont il ne tire aucun secours à l'âge où il en auroit besoin. D'un moment à l'autre le maître vendra le pere, la mere ou l'enfant, chacun séparément & par-tout où il voudra. (1)

(1) Jusqu'à sept ans accomplis l'enfant ne peut être vendu qu'avec sa mere.

Quelle ſorte d'attachement pourroit naître de la perſuaſion où ils ſont de part & d'autre, que leur deſtinée n'eſt pas de vivre enſemble & qu'ils ne doivent attendre aucun ſoulagement réciproque ? Les titres de pere, de mere & d'enfant ſe perdent bientôt dans cette triſte conſidération. Semblables aux animaux dont les petits s'éloignent à meſure qu'ils acquierent des forces, les negres n'ont comme eux que l'inſtinct de la nature, qui les rapproche pendant le tems néceſſaire à leur conſervation ; après quoi ils ſe ſéparent. Cela s'appelleroit dureté, ingratitude, dans nos ſociétés européennes ; mais ce qui ſeroit un crime pour nous, n'en eſt pas un pour eux.

Chaque eſclave iſolé, replié en lui-même, ne ſonge donc guere à ſe reproduire. Le mariage, loin de l'attirer, l'effarouche. Il obéit plus agréablement à ſes penchans, & ſes penchans ſont l'inconſtance.

Les fruits de ces unions momentanées ſont en petit nombre, parce qu'indépendamment des raiſons de libertinage, ils tombent, en cas de ſéparation, à la charge de leur mere: ce qui lui fait craindre de devenir féconde.

Son exemption des travaux de la place lorſ-

qu'elle eſt enceinte, ne ſauroit non plus la dédommager des peines à venir. Obligée d'ailleurs de renoncer pendant un certain tems à un libertinage auſſi lucratif qu'agréable, elle maudit l'inſtant de ſa fécondation, gémit de ſa foibleſſe, & travaille ſouvent à détruire un fruit dont elle n'attend que des maux. (1)

A préſent que je vous ai rendu compte de la différence d'opinions des propriétaires concernant le mariage & la population des negres créoles; après avoir formé des conjectures ſur les opinions des negres même, relativement au mariage, me permettrez-vous d'y ajouter quelques réflexions ?

Perſuadé que l'état du mariage, à cauſe de ſes nœuds indiſſolubles, convient à peine à des hommes éclairés, libres, ſenſibles, plongés dans l'abondance, environnés de mille diſtractions agréables, qui peuvent cependant, par toutes ces raiſons, connoître le prix d'une union ſainte & durable, & trouver en même tems des contre-poids à l'inconſtance humaine, je n'irois pas le propoſer pour des eſclaves qui

---

(1) Les négreſſes poſſedent éminemment ce fatal ſecret. L'on préſume qu'il eſt tiré du regne végétal.

n'ont qu'une exiſtence monotone & en général très-malheureuſe. Mais l'humanité & l'intérêt de tous montrant également combien il ſeroit avantageux de pouvoir ſe paſſer dans les colonies des recrues ordinaires, il faut donc exciter parmi les negres que l'on y trouve aujourd'hui, le deſir de ſe perpétuer; & ce n'eſt pas choſe ſi difficile, lorſque l'on conſidere leur penchant à l'amour & la fécondité des négreſſes.

Point de mariage, je le répete : ce ſeroit mettre le comble à leur infortune. Ils continueront donc de vivre enſemble comme ils ont fait juſqu'à préſent, & le plaiſir ſera toujours un mobile ſuffiſant pour trouver des peres. Mais la mere qui a les charges, a auſſi dans ſes mains le pouvoir de détruire l'œuvre : il faut donc l'arrêter. Ce ne ſera pas par des chaînes, par des colliers de fer & autres punitions de cette eſpece, inventées par de petits eſprits qui ne ſavent que nuire, mais par des récompenſes lucratives & flatteuſes en même tems, qui faſſent deſirer d'être meres.

1°. Il faudroit que le baptême fût célébré honnêtement : car les eſclaves ſont plus ſenſibles qu'on ne l'imagine, à un certain appareil

qui ſemble les diſtinguer & les marquer comme quelque choſe d'intéreſſant.

2°. La mere ſeroit nourrie à la caſe principale pendant le tems qu'elle allaiteroit ſon enfant ; ou ſi elle ſe nourriſſoit elle - même, on l'exempteroit alors du travail de la place.

3°. Non-ſeulement il faudroit que l'enfant ne fût dans aucun tems à charge à ſa mere, mais qu'elle trouvât dans la fécondité un bien-être ſupérieur à celui du libertinage.

4°. On pourroit lui donner un préſent pour le premier enfant, qui doubleroit au ſecond, tripleroit au troiſieme, &c. ou quelque choſe d'équivalent.

5°. On inſtitueroit enfin dans chaque habitation une ou pluſieurs fêtes annuelles pour les femmes fécondes, qui ſe célébreroient avec pompe ; fêtes dont les femmes ſtériles ſeroient excluſes, ou dont elles ne ſeroient témoins qu'au rang des ſpectateurs. On y verroit les meres avec leurs enfans, raſſemblés à une même table, parés des préſens du maître, étaler aux yeux du reſte de l'attelier les récompenſes de la ſageſſe. Elles feroient aux negres anciens & bons ſujets les honneurs du feſtin, qui ſe termineroit par des danſes,

Ces acceſſoires, unis aux ſoins eſſentiels, ſeroient très-propres à exciter une émulation de fécondité parmi les négreſſes, à adoucir l'eſclavage & à faire naître inſenſiblement l'amour du maître & du pays, dans les jeunes cœurs de ſes eſclaves.





LETTRE VIII.

S. Domingue 1782.

Il sembleroit que la facilité que trouvent les negres à satisfaire auprès des négresses en général tous leurs besoins physiques, la lubricité & l'indécence de celles-ci, tant dans leurs manieres qu'à l'égard de leurs vêtemens, devroient préparer sans cesse les premiers aux infidélités & les leur rendre même tout-à-fait indifférentes.

Mais les negres sont si jaloux par nature ou autrement, qu'ils résistent à toutes ces raisons de ne l'être pas.

Peut-être que leur jalousie n'est pas de l'espece de la nôtre, qui naît principalement du moral; chez eux elle pourroit provenir de leur physique. Lascifs & impétueux, chez nous la vanité seule s'offense d'une préférence, d'un manque de foi; chez eux le physique parle si souvent & d'une maniere si impérieuse, que le negre craint toujours de rester au dépourvu. Il faut que, sans aucune distraction, sa maîtresse

ſoit toujours prête à recevoir les hommages multipliés de ſon heureux tempérament.

Mais, ſans m'arrêter davantage ſur les cauſes, le fait eſt que les negres ſont extraordinairement jaloux, & qu'ils ne le prouvent que trop ſouvent par des vengeances mortelles.

Un poiſon lent eſt le moyen qu'ils emploient. De là ces maladies de langueur, ſi fréquentes dans les habitations, & qui attaquent principalement les jeunes negres libertins. Ils n'y ſuccombent pour l'ordinaire qu'après avoir ſouffert pendant long-tems de l'eſtomac & des poumons.

Plus l'inſulte eſt grave aux yeux du negre offenſé, mieux il feint de ne pas s'en douter. Il ſait ſe contraindre, en attendant le moment de la vengeance, qu'il épie avec une patience & une conſtance incroyables. Il pouſſe la diſſimulation juſqu'à inviter ſon ennemi à manger un *calalou*, (1) & le malheureux ſans défiance trouve la mort dans un funeſte repas que l'amitié ſembloit lui offrir.

---

(1) Mets compoſé de pluſieurs ſortes d'herbes & de feuilles rafraîchiſſantes. On les cuit comme des épinards, & les negres, ainſi que les Européens, en font un grand uſage.

La jaloufie des negres s'étend auffi fur les blancs, qui y donnent lieu quelquefois par des débauches immodérées; & leur reffentiment en pareil cas s'aigrit d'autant plus que la vengeance devient plus périlleufe & plus difficile.

Forcés, par condition, de refpecter des maîtres qui les mettent au défefpoir, une rage intérieure les confume, s'ils ne trouvent pas quelque moyen de les punir.

Rarement ofent-ils attaquer leur vie; mais ils cherchent à mettre le défordre dans leurs atteliers. Quelquefois cependant la vengeance porte directement fur la perfonne qui l'a provoquée; & les empoifonnemens, qui ont été fi fréquens il y a quelques années dans la dépendance du Cap, dont on ne fe fouvient pas encore fans frémir, avoient pour caufe, felon le jugement de plufieurs habitans très-fenfés, le libertinage fans bornes & fans ménagement, des blancs avec les négreffes. L'on empoifonnoit alors indiftinctement les blancs & les negres; fouvent des negres innocens l'étoient, pour punir, par leur perte, des maîtres coupables. D'autres fois on pénétroit jufqu'à la fource, & l'on faifoit périr les maîtres eux-mêmes. Cette fureur de poifon étoit fi grande

pendant un tems, que les exécutions les plus fréquentes, les plus terribles, ſur les moindres preuves, ne pouvoient l'arrêter, & l'habitant le plus intrépide trembloit en ſecret au milieu de ſes eſclaves: à la fin pourtant elle s'éteignit.

Je conçois que dans un pays où les blanches ſont en bien moindre nombre que les blancs, ceux-ci ne peuvent ſe paſſer des femmes de couleur, attendu qu'ils ſont preſque tous iſolés dans des campagnes, que les circonſtances les éloignent du mariage, & que le climat, de concert avec la nature, les invite néanmoins à ſes plaiſirs.

Mais, ſans vouloir m'ériger en cenſeur, me feroit-il permis de remarquer que la grande facilité qu'ils ont de trouver des maîtreſſes ſans violence & ſans ſcandale dans le nombre de leurs domeſtiques, les rend d'autant plus coupables lorſqu'ils abuſent de leur pouvoir pour arracher à de malheureux negres de leurs habitations le plaiſir & la conſolation de leur vie? Pourquoi ne pas ménager ſur ce point la ſenſibilité de leurs eſclaves, qui endurent patiemment toute eſpece d'outrages, excepté ceux de cette nature? Pourquoi, dans la ſeule vue de ſatisfaire quelques caprices d'un moment, por-

ter ſans ceſſe le trouble, le déſordre & le déſeſpoir dans tout un attelier ? Ils raviſſent à leurs negres le ſeul bien qu'ils poſſedent, celui que la nature fait diſputer avec chaleur dans toutes les eſpeces vivantes, qui enhardit même les animaux les plus timides ; & ils ne craindroient rien de leurs ſemblables ! Ils n'ignorent pas cependant, que le negre, mieux qu'eux, ſait ſouvent mépriſer la mort, & que tout homme qui la mépriſe devient redoutable.

Je terminerai cette lettre par le récit d'un exemple de libertinage qui s'eſt préſenté ici depuis peu & qui eſt connu de toute la colonie.

Un blanc âgé de cinquante ans ou environ, non marié, pere de pluſieurs mulâtres ou mulâtreſſes, avoit dans le nombre une fille dont il étoit devenu amoureux. Il vivoit dans ſon habitation, au milieu de ſa famille déjà grande, & preſſoit chaque jour ſa fille de ſe rendre à ſes vœux ; chaque jour il étoit refuſé.

D'abord il mit en uſage les careſſes ; mais ne pouvant de cette maniere vaincre la répugnance de ſa fille, il eſſaya les menaces & finit par les cruautés.

Rien ne put ébranler la conſtance de cette malheureuſe, d'autant plus intéreſſante dans

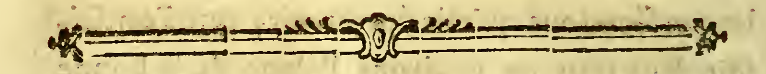
les perſécutions qu'elle éprouvoit, que l'on faiſoit dans tous les environs l'éloge de ſa bonne conduite & de ſon eſprit. Ses freres, témoins des horreurs dont elle étoit la victime, emportés à la fin par la pitié & par l'indignation, étranglerent le pere dans ſon lit. Ils ne ſongerent ſeulement pas enſuite à s'évader, & on les arrêta.

La juſtice n'eut pas de peine à approfondir le myſtere d'iniquité qui avoit donné lieu à cette cataſtrophe : elle ne put cependant s'empêcher de condamner les coupables à la mort. Tous furent exécutés, ainſi que la fille qui étoit du complot.

N'eſt-il pas odieux, permettez-moi de le dire, que les loix ſoient auſſi rigoureuſes à l'égard de la vertu & de la ſenſibilité impuiſſantes, outragées au dernier point par la cruauté armée du deſpotiſme & par la débauche la plus effrénée ?

Mais cet exemple, tout terrible qu'il eſt pour les foibles que l'on opprime, peut encore ſervir de frein à leurs oppreſſeurs.





LETTRE IX.

S. Domingue 1782.

En comparant dans une de mes lettres le gouvernement d'une habitation de S. Domingue à celui d'un état despotique, c'étoit, je l'avoue, adoucir prodigieusement l'image de l'administration domestique des colonies; attendu que l'esclavage des Orientaux pese légérement sur la classe la plus commune du peuple; au lieu qu'ici, non-seulement l'esclave ne possede aucun bien, mais il ne peut pas même disposer de sa personne, que son maître vend & brocante comme il lui plait; (1) que d'ailleurs il est bien différent d'être esclave individu d'un état immense, ou de l'être d'un particulier qui compte chaque tête comme une portion sensible de sa fortune & la pressure en conséquence de son mieux. Cependant, malgré

(1) Il y a quelques années qu'un jeune blanc, créole de S. Domingue, donna un de ses negres pour un chien de chasse. Le negre en fut si humilié, qu'il se pendit de désespoir.

toutes

toutes ces différences, qui ſont grandes ſans doute, il reſte encore tant de ſimilitudes aux yeux d'un républicain entre ces deux gouvernemens, que je m'en tiens à ma premiere comparaiſon, ſauf à ajouter ou retrancher ce que vous voudrez, pour établir les proportions convenables.

Chaque individu qui jouit ici de quelqu'autorité, en abuſe, parce qu'elle émane du maître, dont l'intérêt eſt de la ſoutenir. Facile à tromper, on lui montre ſouvent comme coupables, des eſclaves qui ont eu le malheur de déplaire pour des raiſons particulieres, & ſa ſanction ne ſert alors qu'à ſeconder des inimitiés perſonnelles.

C'eſt principalement par les negres commandeurs que ces ſortes d'abus ont lieu & ſe répetent journellement. Toujours à la tête des travaux, ayant la confiance du maître, il dépend d'eux de vexer ou de favoriſer qui bon leur ſemble.

De grands détails ſeroient ici ſuperflus, pour montrer en combien d'occaſions l'autorité abuſive des commandeurs doit peſer injuſtement ſur les negres & négreſſes de place. Mais rien n'eſt plus commun que des complots de marronnage

dans les meilleurs atteliers, auxquels les persécutions des commandeurs ont donné lieu.

Le propriétaire ne fauroit donc apporter trop d'attention dans le choix des negres qu'il met à la tête des travaux ; & puifque le libertinage des commandeurs eft fouvent la caufe de leurs injuftices, il faudroit les choifir dans un âge mûr, exiger même qu'ils fuffent mariés ; & le mieux feroit qu'ils euffent des enfans. La douceur & la probité font encore, pour leurs fonctions, des qualités auffi néceffaires que l'intelligence. Au lieu de tant de recherches, l'on femble ne s'attacher qu'à la beauté du corps, & l'on fait des commandeurs de vingt-cinq ans. (1)

Indépendamment des negres de place, dont je vous ai déjà parlé, qui font fans contredit les êtres les plus malheureux des colonies, on y voit encore des negres artifans, que l'on applique à différens métiers. Ceux-ci, beaucoup moins nombreux que les autres, jouiffent d'un

(1) Le choix des commandeurs eft une affaire d'autant plus importante qu'ils font les chevilles ouvrieres de l'habitation. C'eft une vérité dont les gérans font bien convaincus.

meilleur ſort ; leurs maîtres les ménagent davantage ; ils les louent au mois, à l'année, ou les laiſſent tirer parti d'eux-mêmes & en exigent une certaine rétribution.

Mais, de tous les eſclaves de la colonie, ceux dont l'exiſtence eſt la plus douce, ſont évidemment les domeſtiques, tant dans les villes que dans les campagnes. Bien nourris & bien vêtus aux dépens de leurs maîtres, ils ne paient cet entretien que par un ſervice léger ; car ils ſont en ſi grand nombre dans toutes les maiſons, que l'office d'un chacun ſe réduit à peu de choſe : auſſi leur extrême indolence ſurprend toujours l'Européen nouvellement débarqué ; & cette nonchalance remarquable n'eſt pas entiérement l'effet de leur organiſation, ni du climat où ils vivent. Elle tient peut-être plus particuliérement à leur indifférence pour les affaires dont on les charge, car ils ne manquent pas de vivacité dans leurs plaiſirs.

Cependant les negres faits au ſervice domeſtique, quoique bien moins utiles que les negres de place, ſe vendent beaucoup plus cher.

A voir la maniere iſolée dont les blancs de S. Domingue vivent dans leurs campagnes,

l'on feroit tenté de croire qu'ils fe livrent à une efpece de familiarité avec les efclaves qui les fervent. Mais cela n'arrive jamais, parce que l'opinion politique a tracé entre le blanc & le negre une ligne de démarcation trop frappante. Les negres mettent cependant tout en ufage pour captiver la confiance de leurs maîtres. Ils peuvent la mériter, ils peuvent même l'obtenir, fans qu'elle foit fuivie de ce commerce aifé qui adoucit ordinairement dans notre patrie l'humiliation du fervice.

C'eft ainfi qu'une fupériorité trop grande eft fouvent un fardeau. Le maître environné de fes efclaves, pour conferver fa dignité, eft obligé de fermer fon cœur.

L'orgueil fatisfait peut-il le dédommager d'une pareille contrainte ? Non, foyez-en fûr, il n'eft point heureux.





LETTRE X.

S. Domingue 1782.

SUR une multitude d'habitations éparſes tant dans les plaines que dans les mornes, compoſées d'un nombre plus ou moins conſidérable d'eſclaves de différentes nations, qui y ſont tous arrivés avec les préjugés de leur pays, où les propriétaires ſeuls dictent la loi & ſont ſouvent d'opinions très - oppoſées, où les eſclaves ne reſpirent que pour leurs maîtres, n'attendant rien de la ſociété & ne lui devant rien, puiſqu'elle n'exiſte point pour eux; quel caractere, quelles mœurs diſtinctives pourroient-ils avoir? Ce ſont les rapports conſtans qui nous lient entre nous & avec l'état dans les différens gouvernemens, qui compoſent ce que l'on appelle un caractere national. Mais il n'y a point de ces rapports conſtans pour les negres, excepté celui de l'eſclavage, qui entraîne la crainte univerſelle des blancs. Leur exiſtence eſt d'ailleurs ſujette à toutes ſortes de caprices. Jamais ils ne ſont que ce qu'on

veut qu'ils ſoient. Auſſi changeans que la volonté du deſpote, l'idée la plus juſte que l'on puiſſe prendre de leur façon de vivre, c'eſt que leur tems ſe trouve tellement employé par les travaux, qu'il en reſte peu pour leurs plaiſirs, comme pour leur communication réciproque.

L'amitié, ce ſentiment qui naît d'une ame cultivée, leur eſt preſqu'inconnue. Ils reſſentent vivement les feux de l'amour, parce que le phyſique ſeul les développe.

Le negre, il faut en convenir, le negre de place ſur-tout ſemble d'abord, aux yeux d'un Européen, n'être qu'un homme ébauché. Le moral chez lui eſt dans un engourdiſſement ſi profond, que l'on croiroit qu'il n'y exiſte pas, lorſque l'on ſe contente d'un examen ſuperficiel. C'eſt ce qui fait penſer à bien du monde que les facultés intellectuelles des Africans ſont naturellement bien inférieures aux nôtres, & que nous avons eu autant de droits à les aſſervir, qu'à domter les animaux que nous employons pour notre uſage.

Cette opinion ſeroit véritablement la ſeule excuſe de notre tyrannie; mais elle n'eſt pas prouvée. (1)

---

(1) Conſultez *Diodore de Sicile*; vous verrez que

Si les negres ſont ignorans & paroiſſent moins ſpirituels que nos laboureurs d'Europe, c'eſt parce qu'ils n'ont aucun rapport de propriété ou de ſociété, qui puiſſe leur donner des idées & former leur eſprit au raiſonnement; tandis que nos laboureurs, tant bornés ſoient-ils dans leur exiſtence, jouiſſent du moins de leur individu & d'une petite fortune. Ils ont un rang dans la patrie, ils connoiſſent des loix qui les protegent ou qui les puniſſent. De là dérivent néceſſairement pluſieurs notions qu'ils ſont forcés d'acquérir & qui étendent la ſphere de leur jugement.

Mais les détracteurs des Africains inſiſtent, & demandent pourquoi depuis l'établiſſement de nos colonies il n'y a pas d'exemple d'un ſeul negre qui ſe ſoit diſtingué par quelqu'ouvrage de ſcience ou d'eſprit.

Parce que l'on porte l'attention juſqu'à empècher que les eſclaves n'apprennent à lire. Parce que les negres libres, dont l'éducation eſt plus indépendante des blancs, n'exiſtent

---

pluſieurs peuples d'Afrique cultivoient les arts & les ſciences avec ſuccès, dans un tems où la plupart des peuples d'Europe étoient encore dans les ténebres.

ordinairement que par un petit commerce, ou par quelque métier, dans lesquels ils réussissent généralement, mais qui les éloignent de toute autre connoissance.

Si, à mon tour, je demandois aux blancs de cette colonie pourquoi elle n'a pas encore fourni un seul écrivain célebre depuis son établissement, quoiqu'ils sussent au moins lire & écrire en y arrivant, de même que la plupart de leurs prédécesseurs, qu'auroient-ils à répondre ?

Que leurs fonctions journalieres sont incompatibles avec l'étude & la méditation ; qu'il faut d'ailleurs du tems pour produire un grand homme.

Si cette réponse est une excuse suffisante pour eux, combien à plus forte raison pour les negres qui n'ont pas les mêmes moyens de s'instruire, & qui s'acquittent d'ailleurs fort bien des fonctions dont on les charge ! Non-seulement ils dirigent avec intelligence les cultures du sucre, du café, de l'indigo, & les manipulations qui ont rapport à la préparation de ces denrées, mais ils saisissent à merveille tout ce qu'on prend la peine de leur enseigner. Ils deviennent habiles musiciens, artisans, ar-

tiſtes dans tous les genres, & ne montrent d'autres limites dans leurs facultés intellectuelles, que celles établies par leur éducation, qui eſt un peu plus ou un peu moins cultivée, quoique généralement très-bornée ; & c'eſt un bien.

Quel danger n'y auroit-il pas en effet à éclairer des hommes vexés auſſi injuſtement qu'ils le ſont! Ce ſeroit les aigrir & les porter à la révolte.

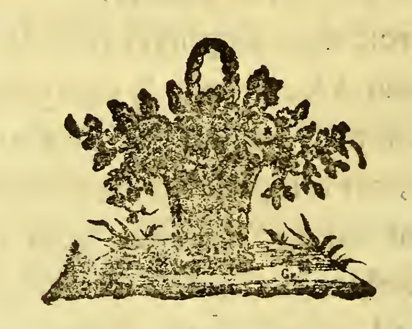
Ayant une fois ſecoué le joug de l'opinion qui les retient, ils n'auroient pas beaucoup de peine à ſe défaire d'une poignée de tyrans trop foibles pour leur réſiſter.

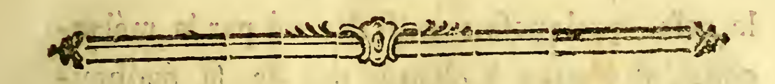
On ne ſauroit donc employer trop de moyens pour légitimer à leurs yeux le plus affreux deſpotiſme, & je n'en connois pas de plus ſûr que l'ignorance ; car la ſupériorité de lumieres qu'ils apperçoivent aujourd'hui chez leurs maîtres, qui leur ſemble prodigieuſe & leur imprime le plus grand reſpect, que deviendroit-elle, s'ils devenoient eux-mêmes plus éclairés ? Quand il n'y auroit rien enfin à redouter de leur inſtruction, l'humanité ſeule exigeroit qu'on les retint dans l'ignorance, parce que, de tous les malheurs qui accompagnent l'eſclavage, le plus grand eſt de penſer. Il met

le comble à tous les autres, en leur donnant la vie ou du moins un grand accroiſſement.

Je vous envoie la copie exacte d'un billet que l'on a ſurpris ces jours derniers entre les mains d'une jeune mulâtreſſe, eſclave & mécontente de ſon maître. Elle l'a écrit de ſon propre ſang, & je le conſerve encore.

" Je laiſſe toute vengeance à Dieu ; elle
„ n'appartient qu'à lui. Si ſa juſtice eſt lente,
„ elle deſcendra plus terrible. "





LETTRE XI.

S. Domingue 1782.

UNE ſanté ferme & robuſte dédommage l'homme d'un millier de privations ; par elle, l'être d'ailleurs le plus miſérable trouve encore des douceurs dans la vie. Les moindres choſes s'embelliſſent à ſes yeux, tandis que la poſſeſſion des richeſſes & la connoiſſance des plaiſirs qu'elles procurent ne font qu'ajouter aux peines de l'homme épuiſé, dont le corps ſouffrant & affoibli ſoutient à peine le poids du tems.

L'eſclave, avec de la ſanté, pourroit donc encore chérir ſon exiſtence au milieu même des entraves qui embarraſſent ſa carriere : il pourroit, en dépit de nos cruautés, remercier la nature de lui avoir donné le jour.

Mais, trop expoſé aux intempéries d'un climat deſtructeur, aux triſtes effets d'un travail exceſſif & d'une mauvaiſe nourriture, en proie à la jalouſie, homicide de ſes cruels compagnons, pourvu d'ailleurs d'une complexion moins forte encore que laſcive, s'épuiſant dans

le coït, quelquefois auſſi dévoré par la mélancolie, il trouve à chaque pas de ſa malheureuſe carriere la maladie, c'eſt-à-dire le comble à la meſure de ſes maux.

L'énumération entiere de celles auxquelles il eſt ſujet conviendroit plutôt dans un traité de médecine que dans une lettre particuliere; comme elle n'eſt pas d'ailleurs de ma compétence, je ne vous entretiendrai ici que des plus graves, qui ſont en même tems les plus fréquentes.

L'*épiau*, maladie peu connue dans les facultés d'Europe, ſemble être particuliere aux Africains. Elle attaque indifféremment dans cette eſpece, les hommes, les femmes & les enfans. Elle ſe manifeſte par des ulceres qui ſe forment principalement aux articulations. Le negre alors éprouve une langueur générale; il jaunit, maigrit & ſuccombe, à moins que des ſecours bien adminiſtrés ne réparent le déſordre ſurvenu dans la maſſe de ſon ſang. Les alkalis paroiſſent efficaces pour cette ſorte de maladie. Elle a cela de commun avec la vérole, dont elle differe d'ailleurs eſſentiellement, en ce qu'elle ne ſe communique point par le coït & qu'elle ſemble être particuliere aux negres. (1)

---

(1) On aſſure que les *anolis* ont fait depuis peu

Le *ſcorbut* eſt encore un fléau des eſclaves de cette colonie, parce que cette maladie qu'ils contractent ſouvent dans leurs traverſées d'Afrique, mal guérie, faute de ſoins, ſe réveille quelquefois dans les habitations, & devient d'autant plus difficile à extirper, qu'ils l'ont portée plus long-tems; parce que les ſalaiſons dont ils font leur principale nourriture, & le long ſommeil auquel ils ſe livrent dès qu'ils le peuvent, la perpétuent & la propagent. (2)

Les *maladies vénériennes* ſont ſi communes parmi les negres, qu'ils les apportent ſouvent en naiſſant. La chaleur du climat en ralentit beaucoup les progrès : cependant, étant négligées, elles parviennent avec du tems au plus

---

des cures merveilleuſes dans cette colonie, non-ſeulement parmi les vénériens, mais même parmi les épianiſtes & les dartreux. Ce remede apporté tout récemment de la Louiſiane, où il eſt uſité chez les ſauvages, mérite la plus grande attention.

(2) Le ſommeil des negres differe ſenſiblement du nôtre, en ce qu'il eſt beaucoup plus profond.

J'en ai vu pluſieurs que l'on appelloit en criant & que l'on ſecouoit très-rudement ſans pouvoir les éveiller. L'épaiſſiſſement de leur ſang eſt probablement la cauſe de cet engourdiſſement.

haut degré de malignité & deviennent auſſi difficiles à guérir qu'en Europe.

La *conſomption.* Les plus ſpirituels & les plus ſenſibles parmi les negres y ſont les plus ſujets : d'où l'on pourroit conjecturer que cette ſorte de maladie prend ſa ſource dans le moral. La gaieté & la diſſipation en ſeroient donc les remedes les plus certains ; mais on ne les emploie pas, quoique tous les autres ſemblent inutiles. Auſſi voit-on ſouvent ceux qui en ſont atteints, terminer leurs jours par une mort volontaire , & d'autres finir naturellement , après avoir langui pendant quelques années.

Les *tranſpirations arrêtées.* Elles ont ici les ſuites les plus dangereuſes ; probablement à cauſe de la fermentation qui s'y fait d'abord , des humeurs répercutées, plus prompte & plus active que dans les climats moins chauds.

Il faut convenir auſſi que c'eſt ſouvent la faute des propriétaires , ſi leurs negres ſont les victimes de cet accident. Combien de fois n'ai-je pas été témoin d'orages qu'il étoit facile de prévoir, avant leſquels on auroit dû interrompre le travail des champs, qu'on laiſſoit cependant eſſuyer aux negres pendant une heure entiere & plus, afin d'avancer la beſogne ! Les

malheureux, tranſis de froid, ne trouvoient pas enſuite dans leurs caſes de quoi changer. On croit gagner du tems par cette méthode ; mais les maladies & la perte d'eſclaves qu'elle occaſionne, puniſſent aſſez ſouvent le maître de ſa cruelle avarice.

On convient généralement dans cette colonie que la vie active & moyenne des negres de place eſt de quinze ou ſeize ans. Ceux dont la bonne conſtitution, victorieuſe des fatigues exceſſives qu'ils ont dû ſupporter, réſiſte à cette longue épreuve, & les mene à un âge avancé où ils ne peuvent plus fouiller la terre, ont une vieilleſſe onéreuſe pour leur maître, qui eſt obligé de les nourrir, & n'en retire d'autres ſervices que ceux qu'ils peuvent rendre comme gardiens de ſavanes, de places à vivres, &c.

C'eſt ſouvent à regret qu'on les voit exiſter encore dans un tems où ils ne ſont plus ſuſceptibles de travail ; je n'oſerois le répéter, ſi je ne l'avois entendu dire maintes & maintes fois. Mais d'après les principes de calcul qui gouvernent généralement les colonies, & le mépris que l'on a pour les negres, il faut peut-être s'étonner que l'uſage de détruire les vieux

esclaves, comme on fait les vieux chevaux, ne s'y soit pas encore établi.

Tous les propriétaires, heureusement, ne sont point des barbares. J'en connois même quelques-uns qui ont le plus grand soin de leurs vétérans.

On m'a fait voir les registres d'une habitation considérable, & j'y ai trouvé sur cent soixante négresses ou négrites, huit femmes depuis l'âge de quatre-vingt-dix ans jusqu'à cent & huit, plusieurs autres déjà octogénaires; & sur un nombre pareil de negres dans la même habitation, je n'en ai compté que trois de soixante & dix ans; tout le reste étoit au-dessous.

Cet exemple particulier s'accorde parfaitement avec l'expérience de tous les tems, qui prouve que la carriere des hommes est moins étendue que celle des femmes. Cependant on ne trouve pas d'aussi grandes différences à cet égard dans l'espece des blancs que dans celle des negres. (1)

(1) Cela paroît d'autant plus surprenant, que les négresses sont soumises aux mêmes travaux que les negres. Il est à présumer que le libertinage les épuise beaucoup moins.

Sur

Sur toutes les habitations un peu confidérables, on voit un hôpital pour les efclaves malades. Les fexes n'y font point confondus, & l'on porte quelquefois l'attention jufqu'à féparer les différens maux.

Lorfque cet établiffement eft bien monté, l'on y fait chaque jour du bouillon pour les malades & l'on a foin de donner un peu de vin & de viande fraîche aux convalefcens. Les propriétaires qui font dans cet ufage, fe trouvent amplement dédommagés de leurs dépenfes, par la guérifon facile de leurs efclaves, qui le plus fouvent n'ont befoin, pour fe rétablir, que d'une bonne nourriture.

Mais un grand nombre d'hôpitaux de la colonie fe trouvant, par l'arrangement vicieux des propriétaires qui réfident en France, à la charge de leurs prépofés, ceux-ci peu foucieux de la fanté des negres qui ne leur appartiennent point, économifent fur l'entretien des malades, au point de les laiffer manquer fouvent des chofes les plus effentielles.

Les hôpitaux les mieux foignés que j'aie pu voir, n'avoient que de fimples lits de camp, fans matelas ni couvertures. Peut-être au furplus que l'habitude de coucher fur la terre

dispose les negres à trouver ces sortes de lits fort bons, lors même qu'ils sont incommodés. Cet inconvénient me paroît donc peu considérable.

Il n'en est pas de même des médecins, & des remedes qu'ils appliquent.

Sous la dénomination générale de *docteurs*, ils se répandent & s'établissent dans les campagnes, où ils font des abonnemens à la ronde & à l'année, pour différentes habitations. Chacun d'eux en réunit plusieurs, & gagne jusqu'à six & sept mille livres.

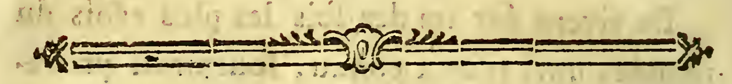
Mais depuis le tems que ces prétendus médecins foulent aux pieds, dans les plaines & dans les mornes, les plantes médicinales qui y croissent; depuis le tems qu'ils auroient dû analyser & constater les propriétés d'un grand nombre, n'est-il pas étonnant de les voir aussi peu avancés en ce genre, à peu de chose près, (1) qu'on l'étoit au commencement des établissemens, & beaucoup moins que les negres qu'on leur confie ?

---

(1) M. Desportes est le seul médecin de la colonie qui ait écrit sur l'usage de quelques-unes de ses plantes indigenes.

Ils vivent ſur un des ſols les plus actifs du monde, qui, mieux connu, fourniroit probablement des remedes à toute l'Europe ; & ils reçoivent d'elle, par une mépriſable habitude, le rebut deſtructeur de toutes ſes pharmacies.





LETTRE XII.

S. Domingue 1782.

Dans une colonie où le nombre des blancs est beaucoup plus considérable que celui des blanches ; où la plupart des Européens sont condamnés au célibat, par des circonstances inévitables ; où leurs desirs cependant, provoqués par le climat, sont agréés & satisfaits avec reconnoissance par les femmes de couleur ; il ne faut pas s'étonner que celles - ci triomphent en peu de tems de la foible répugnance qu'impriment au premier abord leurs traits étranges & la couleur de leur peau.

Si l'on remarque ensuite que l'organisation des négresses & mulâtresses, propre au climat de S. Domingue, y jouit de toute la perfection que la nature accorde à leur espece, tandis que celle des blanches s'y altere en très - peu de tems & ne fait qu'y languir, on ne sera plus étonné d'apprendre que le goût des Européens s'accorde souvent avec leur choix & dicte leur préférence pour les femmes

de couleur, autant pour le moins que la néceſſité.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons, l'uſage a prévalu ; & ces femmes, naturellement plus laſcives que les Européennes, flattées de leur aſcendant ſur les blancs, ont raſſemblé, pour le conſerver, toutes les voluptés dont elles ſont ſuſceptibles.

La jouiſſance eſt devenue pour elles l'objet d'une étude particuliere, d'un art très-recherché & néceſſaire en même tems avec des amans uſés ou dépravés, que la ſimple nature ne peut plus émouvoir, & qui ne veulent pas renoncer à ſes bienfaits.

Impudiques ſans honte, elles ont acquis ſans peine une ſupériorité décidée dans le libertinage ; & les blanches, ſouvent délaiſſées, ſe vengent ailleurs de leurs rivales victorieuſes, par la haine & le plus profond mépris.

Je n'entends point parler ici des négreſſes de place, ni même de la plupart de celles que l'on deſtine au ſervice domeſtique. L'empire de ces créatures ſubalternes ne s'étend guere au-delà des ſavanes. Faites pour les eſclaves qui les entourent, elles n'ont pas la folle prétention de captiver les blancs un peu délicats.

C'eſt dans la claſſe des négreſſes libres, & plus ſouvent encore dans celle des mulâtreſſes, que ceux-ci cherchent à ſe pourvoir. L'aiſance, jointe à une éducation plus recherchée, les rapproche davantage de la condition européenne.

Non-ſeulement les blancs domiciliés regardent comme néceſſaire à leurs plaiſirs & avantageux pour leurs intérêts d'avoir une femme de cette eſpece à la tête de leurs ménages, mais c'eſt encore une affaire d'uſage parmi eux, d'étiquette & de bon ton.

Indépendamment de toutes celles qui ſont ainſi logées ou entretenues en particulier, il en reſte encore un grand nombre dans les villes, qui ſe deſtinent aux plaiſirs du public. Ces dernieres ſont la reſſource des étrangers & des navigateurs qui ne ſont ici qu'en paſſant, ou des Européens à poſte fixe, dont les petits bénéfices ne peuvent fournir qu'à des jouiſſances paſſageres.

Il eſt une autre claſſe de gens de couleur libres, qui forme en quelque façon la bourgeoiſie des villes, & dont la conduite eſt très-réguliere.

Cette claſſe exerce différentes profeſſions. Elle eſt compoſée de familles qui remontent un peu

loin par de légitimes mariages, tandis que les femmes de couleur, qui vivent dans le désordre, sont pour l'ordinaire les fruits récens du libertinage européen.

Ici comme ailleurs, les filles de joie ne trouvent pas de maris ; & comme leurs agrémens passent assez vîte, elles se pressent d'amasser. Bien différentes en cela de leurs semblables en Europe, elles en different encore par un autre côté, car elles passent généralement pour être fidelles à celui qui les entretient. S'il est vrai, je les admire.

Que cette vertu soit réelle ou non, elles la font payer cher. Leur luxe est prodigieux, & fait bien voir jusqu'où peut aller l'aveuglement des hommes que l'amour & la vanité dominent.

Il n'est sortes de bijoux dont elles ne soient pourvues. Les toiles les plus fines, les mousselines & les dentelles les plus précieuses sont prodiguées à leur usage. Elles n'épargnent rien enfin de ce qui peut relever leurs appas rembrunis.

On se récrie souvent contre leurs dépenses exorbitantes ; mais en procurant le débit des manufactures de France, elles sont la cause

utile d'un impôt volontaire que la métropole applique ſur le libertinage des colons. Ce n'eſt donc pas de la métropole que ceux-ci doivent attendre une réforme à cet égard : qu'ils la faſſent eux-mêmes, s'ils veulent qu'elle ſoit faite. Seront-ils aſſez ſages ? Le gouvernement ne doit pas le craindre.

J'ai ſouvent entendu diſcuter ici cette queſtion ; ſavoir, *ſi le commerce des blancs avec les femmes de couleur eſt avantageux ou non à la colonie ?* Elle eſt véritablement difficile à décider. Chacun choiſit ſon point de vue, & perſonne ne les embraſſe tous. Mais il y en a de très-eſſentiels, dont je n'ai jamais entendu parler, & dont je vous ferai part.

Il n'eſt pas, ce me ſemble, dans l'ordre d'une conſtitution ſage, de laiſſer une lacune de pouvoirs entre celui qui fait la loi & ceux qui l'obſervent. C'eſt cependant ce que l'on verroit ici entre les blancs & les negres, ſi les eſpeces compoſées des uns & des autres ne venoient point remplir l'intervalle immenſe qui les ſépare.

Ces ordres intermédiaires, fiers à proportion de leur degré de blancheur, ſe rangent avec empreſſement du côté des Européens. Non-ſeulement ils ſervent à contenir les negres,

mais ils les dirigent dans leurs travaux & éclairent leurs plus ſecrettes démarches.

Que ce ſyſtême, en autoriſant le libertinage, attaque la pureté des mœurs, j'en ſuis d'accord. Il ne faut pas cependant les condamner, mais le genre de gouvernement qui l'exige. Aimeroit-on mieux changer le gouvernement ? Il n'y a pas d'apparence ; il faut donc conſerver ſoigneuſement tous les défauts ſans leſquels il ne peut exiſter.

Si le commerce des blancs avec les femmes de couleur eſt agréable aux premiers & favorable à la politique de leur adminiſtration, il n'eſt pas moins utile aux eſclaves. Voici pourquoi.

Je vois en effet dans ces liaiſons un motif de douceur dans la conduite des maîtres : parce qu'il n'eſt pas naturel de maltraiter celle qui nous procure & partage avec nous le plus grand de tous les plaiſirs ; parce qu'un penchant invincible nous porte au contraire à lui donner des ſoins ; parce que cette bienveillance pour l'individu qui nous charme, rejaillit encore ſur toute l'eſpece qui nous paroît dès lors plus rapprochée de nous, conſéquemment plus reſpectable.

Cette influence enfin me paroît ſi grande ; que je ne doute pas le moins du monde que les negres ne fuſſent abſolument traités aujourd'hui comme des animaux, ſi les Européens n'euſſent jamais fréquenté les négreſſes. Et pour mieux vous rendre ma penſée, permettez-moi une derniere réflexion.

Pourquoi les blanches ſont-elles généralement plus dures, plus hautaines que les blancs envers leurs eſclaves ? Ont-elles donc reçu de la nature moins d'humanité que nous ? Ce n'eſt pas ce que l'on remarque. Il y a donc quelqu'autre raiſon. Ne feroit-ce point l'infamie attachée par l'opinion aux liaiſons intimes qu'elles pourroient contracter avec les gens de couleur ? Infamie qui anéantit dans leur imagination toute idée de plaiſir avec cette eſpece ; & la rejette à une diſtance ſi prodigieuſe, qu'elles n'y voient plus des hommes, mais ſeulement des animaux doués de quelqu'intelligence.





LETTRE XIII.

S. Domingue 1782.

En jetant un coup-d'œil général ſur la traite des negres, nous verrons une multitude de nations africaines, avides des ſuperfluités dangereuſes que nous leur avons fait connoître, trop ignorantes pour les imiter, trop peu ſages pour ſavoir s'en paſſer, qui ſe font une guerre ſans relâche pour pouvoir les acquérir par le moyen des priſonniers que nous leur demandons en échange.

Eaux-de-vie, ſabres, fuſils, piſtolets, couteaux, poudre & plomb, voilà les objets auxquels les negres attachent le plus grand prix; & par une fatalité bien malheureuſe pour l'Afrique, ces choſes-là même qu'ils deſirent avec le plus d'ardeur, ſont préciſément celles qui leur donnent les moyens de continuer leurs guerres deſtructives, ſans s'appercevoir qu'ils ne ſont que nos vils athletes, combattant ſans gloire & ſans profit avec les armes que nous leur fourniſſons.

Mais, indépendamment de ces priſonniers

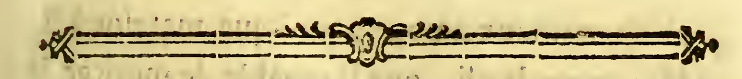
faits de nation à nation par ruſe ou les armes à la main, les habitans d'une même bourgade ſe volent ſouvent leurs propres enfans dans le plus bas âge & les vendent ſans pitié. Les capitaines de navires, qui ne cherchent qu'à compléter leurs cargaiſons, jouiſſent de ces barbaries, les excitent même & reçoivent avidement le produit de mille atrocités. Le pere vendra ſon fils, le fils vendra ſon pere; rien de plus commun, & il n'y a rien là qui doive ſurprendre.

Lorſqu'on eſt parvenu au point d'établir un prix courant, une valeur pécuniaire pour chaque tête humaine, pourquoi n'en trouveroit-on pas au marché auſſi bien que des comeſtibles?

Tant que nous acheterons des negres, les negres nous vendront leurs ſemblables; il faut y compter.

Il eſt cependant un terme auquel ce méchant commerce doit finir; mais les hommes n'auront pas la gloire de le fixer.





LETTRE XIV.

S. Domingue 1782.

Le langage créole de cette colonie n'eſt autre choſe que le françois remis en enfance. On y trouve preſque toujours l'infinitif du verbe, précédé & ſuivi de pronoms perſonnels ; peu d'adjectifs & beaucoup d'adverbes, ſur-tout de ces adverbes amplificateurs, comme *très*, *trop*, &c.

Ce langage a ici bien des partiſans. Cependant il faut convenir qu'il eſt foible, mauſſade & embrouillé ; & pour que vous puiſſiez en juger par vous-même, je vais vous tranſcrire ce que diſoit il y a quelques jours une négreſſe à ſon amant, pour s'excuſer de l'infidélité dont il l'accuſoit.

Créole.

“ Moi étois à la caſe à moi ; moi étois après
„ préparer caſſave à moi ; Zéphir venir trou-
„ ver moi, li dit que li aimer moi, & qu'il
„ vouloit que moi aimer li tout. Moi répondre
„ li que moi déjà aimer mon autre & que moi
„ pas capable d'aimer deux. Li dit moi, que li

„ mériter mieux amour à moi que matelot à li.
„ Moi répondre li, que li capable de mériter li
„ mieux, mais que li pas te gagner li encore.
„ Li dit moi que li va gagner li, & tout de ſuite
» li faire moi violence ..... Ah, toi connois
„ comment li fort! jugez ſi gagner faute à moi!
„ Le ciel témoin, cher dombo, de l'innocence
„ & de fidélité à moi!"

Verſion françoiſe.

" J'étois dans ma caſe, préparant ma caſſave.
„ Zéphir vint m'y trouver. Il me dit qu'il m'ai-
„ moit & qu'il vouloit que je l'aimaſſe. Je lui
„ répondis que j'en aimois déjà un autre, & que
„ je ne pouvois en aimer deux. Il me dit qu'il
„ méritoit mieux mon amour que ſon rival; je
„ lui répondis qu'il pouvoit le mériter mieux,
„ mais qu'il ne l'avoit pas encore. Il me dit
„ qu'il l'auroit, & à l'inſtant il me fit vio-
„ lence..... Tu ſais comme il eſt fort! Juge
„ s'il y a de ma faute! Le ciel m'eſt témoin,
„ cher amant, de mon innocence & de ma fidé-
„ lité!"

La tournure inſipide du langage créole vient peut-être de la ſtupidité que les premiers colons ſuppoſoient aux negres. Ainſi, lorſqu'ils

vouloient leur faire entendre d'aller quelque part, ils leur disoient, *moi vouloir que toi aller là.*

Cette maniere de s'exprimer est en effet plus facile à comprendre, jusqu'à un certain point, que la maniere ordinaire. C'est aussi celle de tous les commençans. Mais un discours étendu, composé de la sorte, devient diffus & plus difficile peut-être à entendre que s'il étoit arrangé suivant les principes généraux des langues cultivées. Il est d'ailleurs dépourvu de grace & d'énergie, à quelqu'espece de sujet qu'on l'applique.

Il étoit donc bien inutile de dénaturer entiérement & d'affoiblir la langue françoise, pour en tirer un mauvais jargon qui ne remplit pas même l'objet de simplification que l'on s'étoit proposé, d'autant mieux que les negres apprennent aussi facilement le françois que les autres étrangers. Je citerai pour preuve tous ceux que l'on voit en France, & même les domestiques des bonnes maisons de S. Domingue.

Quoi qu'il en soit, le langage créole a prévalu. Non-seulement il est celui des gens de couleur, mais même des blancs domiciliés dans la colonie, qui le parlent plus volontiers que le françois, soit par habitude, soit parce qu'il leur plait davantage.

La poéſie & la muſique des negres créoles ne valent pas mieux que leur jargon : ne portant l'une & l'autre ſur aucun principe, les compoſiteurs ſont fort à leur aiſe & chantent toujours en *impromptu.*

Une idée commune, mal exprimée, leur ſuffit pour appuyer une mélodie langoureuſe & monotone qui dure pendant des heures entieres. On répete quelquefois d'après eux. Voilà la récompenſe. Diſpenſez-moi de payer ce tribut à leur vanité.

Ce n'eſt pas qu'ils ſoient entiérement dépourvus de goût; mais ſi les bergers du *Grindelwald* s'aviſoient un jour de compoſer en impromptu des airs & des chanſons, croyez-vous qu'ils montraſſent plus d'habileté ?

Les chants africains ſont bien plus intéreſſans, ceux ſur-tout des negres de Congo. Leur muſique ſemble imitée du gazouillement des oiſeaux; on ne peut s'empêcher d'y admirer la préciſion du mouvement, la difficulté de l'exécution & l'harmonie, lorſque pluſieurs chantent enſemble. Ils ont des coups de goſier remarquables par les murmures variés, aigus & long-tems ſoutenus, qu'ils font entendre. Les *duo* dialogués paroiſſent être leur genre favori.

Une

Une baſſe continue très-correcte, quoique dictée par l'oreille ſeule, accompagne toujours celui qui chante le deſſus, qui abandonne enſuite ſa partie pour la laiſſer à l'autre, dont il devient alors l'accompagnateur, ainſi ſucceſſivement.

L'amour eſt le ſujet ordinaire des chants de ce peuple laſcif; mais il n'en parle pas avec autant de grace qu'il met d'ardeur à ſa pourſuite.

Les danſes africaines ſont très-variées & généralement moins animées que voluptueuſes. On remarque cependant dans quelques-unes, des pas précipités & compliqués, que les negres les plus lourds exécutent facilement.

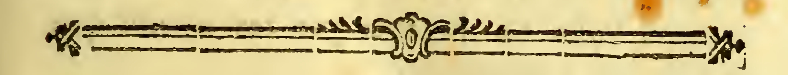
Les Congos ſe diſtinguent dans la danſe auſſi bien que dans le chant. Le plaiſir extrême qu'ils prennent à ces ſortes d'exercices, eſt peut-être la cauſe de leur ſupériorité. Voluptueux à l'excès & ſans pudeur, ils peignent ici comme ailleurs leur paſſion favorite : de là mille attitudes indécentes, mille geſtes & mouvemens analogues, cadencés au bruit d'un ſimple tambour, par leſquels le negre & la négreſſe qui figurent enſemble, ne laiſſent pas méconnoître aux ſpectateurs l'amour naiſſant, victorieux, puis ſatisfait.

P. S. Vous avez ſouvent entendu, comme moi, diſputer ſur la beauté & ſur les idées différentes qu'en avoient les différens peuples, relatives pour chacun d'eux à leurs traits primitifs, ou à des uſages bizarres de mutilation. Mais indépendamment de toute eſpece de préjugé & d'amour-propre, n'y auroit-il pas des indications naturelles pour juger de la beauté, priſe dans un ſens abſolu ?

Je vois, par exemple, chez les Européens que la blancheur de leur peau, le coloris plus ou moins conſidérable qui l'anime, joint à la délicateſſe de leurs fibres, exprime dans leurs phyſionomies juſqu'aux moindres nuances de peine ou de plaiſir, tandis que ce même jeu de phyſionomie eſt abſolument impoſſible chez les negres, dont les traits groſſiers, le ton de couleur obſcure & uniforme laiſſent à peine appercevoir quelque changement dans leurs figures, lorſqu'un chagrin mortel les accable, ou lorſqu'un accès de fureur les ſaiſit.

Voilà donc, indépendamment de toute eſpece de conventions ſur la beauté, une raiſon naturelle qui doit aſſurer la préférence aux Européens ſur les negres ; & en comparant tous les peuples d'après ce principe, l'on donneroit

peut-être à chacun d'eux le rang de beauté qui lui convient.



LETTRE XV.

S. Domingue 1782.

QUOIQUE la religion des esclaves n'ait jamais été considérée, à S. Domingue, comme un article bien important, vous ne serez cependant pas fâché d'apprendre plus particuliérement ce qui la concerne.

Deux préfets apostoliques sont à la tête du clergé de la colonie. Celui qui gouverne les Dominicains réside au Port-au-Prince, & le chef des Capucins réside au Cap. Ils ont tous deux les fonctions & les prérogatives d'évêque; ils en auroient sans doute la considération, si on leur permettoit de porter une croix d'or & de s'appeller *monseigneur;* mais ils se garderoient bien de donner un pareil essor à leur vanité. Ils sentent qu'avec de si beaux attributs, les places de préfets apostoliques passeroient bientôt à des prêtres séculiers.

D'ailleurs, le gouvernement métropolitain entend que la religion ici ſoit modeſte, peu répandue en quelque façon pour la forme, comme vous en jugerez par les détails que je vais vous apprendre.

La colonie eſt diviſée en une cinquantaine de paroiſſes, dont un peu plus de moitié ſe trouve de la dépendance du Port-au-Prince, deſſervie par les Dominicains ; & les autres, de la dépendance du Cap, confiées aux Capucins.

Un ſeul religieux eſt chargé de chaque paroiſſe, & ce petit nombre de paſteurs ſuffit néanmoins à toutes les meſſes qu'on leur demande.

Il meurt ici beaucoup de monde ; on n'y a cependant jamais vu, comme en France, des cadavres dont la ſépulture fût rétardée. (1) Quand on veut s'y marier, on s'y marie ; c'eſt-à-dire, qu'il s'y trouve aſſez de prêtres pour les fonctions que l'on réclame de leur miniſtere, quoiqu'ils ne ſoient que dans le rapport

---

(1) Il eſt vrai que les propriétaires d'habitations ſont dans l'uſage de faire enterrer la plupart de leurs negres de place dans les ſavanes des environs.

de 1 à 60 ou environ avec le clergé de France ; comparaiſon faite des populations reſpectives de la métropole de S. Domingue.

Leur entretien n'eſt pas non plus fort à charge ; on peut eſtimer qu'ils coûtent à la colonie de cinq à ſix mille livres chacun. Et pour faire un compte rond, ſuppoſez que les ſoixante prêtres que l'on emploie ici, tant curés de campagnes que curés de villes & leurs vicaires, enlevent annuellement une ſomme de 350,000 livres à la colonie. Cette dépenſe eſt très-ſupportable, ſur-tout lorſqu'on la compare, toutes proportions gardées, avec l'entretien ruineux du clergé de la métropole.

La répartition faite de ces prêtres laiſſe des intervalles de paroiſſes ſi étendus, que pluſieurs habitations, particuliérement dans les mornes, ſe trouvent à trois & quatre lieues de leurs curés.

Mais il eſt convenu que les negres ſe paſſent de meſſe en pareille ſituation, & même à des diſtances bien moindres. Il ne ſeroit pas raiſonnable en effet, d'exiger qu'ils employaſſent, à ſe pourvoir d'une meſſe, les jours de fêtes qu'on leur accorde pour leur ſubſiſtance.

Les blancs n'ont pas les mêmes raiſons de

s'en diſpenſer, mais ils reſtent chez eux pour maintenir l'ordre ; & loin d'être fâchés que leurs eſclaves ne ſoient point à portée de la célébration des myſteres divins, ils s'en félicitent beaucoup, & penſent unanimement que la crainte des punitions qu'ils ne leur épargnent point dans cette vie, les contient beaucoup mieux que celle des châtimes inconnus d'un autre monde. Peu ſoigneux d'ailleurs de les rendre heureux, même après leur mort, ils ne voient dans la religion catholique que des ſentimens d'égalité, dont il eſt dangereux d'entretenir des eſclaves.

Le pape fit-il ces réflexions lorſqu'il approuva la vente & l'achat des hommes ? Prévoyoit-il qu'un jour le domaine de l'égliſe, au lieu de s'accroître par les nouveaux établiſſemens d'Amérique, ne feroit que s'affoiblir de plus en plus ? Prévoyoit-il que cette déciſion auſſi abſurde qu'inhumaine formeroit des écoles par la ſuite des tems, où les hommes apprendroient à vivre ſans le ſecours de ſes orgueilleux ſatellites, où ils ſe dégoûteroient d'un culte diſpendieux, qui fait cependant toute la gloire de Rome, pour porter enſuite leurs ſentimens & les faire fructifier dans une mé-

tropole dont l'églife fuce dévotement la meilleure fubftance ? N'eft-il point alarmé d'un pareil réfultat ?

Dans le tems mémorable & funefte de l'exiftence des Jéfuites, la colonie qui les avoit reçus pour pafteurs, ne tarda pas à fe reffentir de leur caractere remuant.

Jaloux d'établir leur domination, ils s'étoient appliqués à gagner la confiance des negres, en les inftruifant très-particuliérement de leur religion, en leur faifant connoître le fublime de leur être, la majefté de l'homme & fes efpérances pour l'avenir.

Avec des entretiens auffi confolans, ils n'avoient pas de peine à les attirer : auffi les negres à cette époque étoient fort avides de meffes, de fermons, de catéchifmes & de toutes les cérémonies de l'églife.

On prévoit facilement ce qui en feroit réfulté ; mais les curés actuels, fans efprit de corps comme leurs prédéceffeurs, ne cherchent point à attirer les negres & fe contentent de les recevoir quand ils viennent d'eux-mêmes, ce qui n'arrive pas fouvent.

Qu'un negre de place mourant demande à fe confeffer, rien n'eft plus rare. Rien au

contraire de plus commun qu'un negre qui a paſſé toute ſa vie dans une habitation ſans meſſes, ſans confeſſions, & qui meurt ſans voir de prêtres.

D'après le peu d'uſage que l'on fait ici des ſacremens, la conduite de ceux qui les diſtribuent n'aura rien qui doive vous ſurprendre.

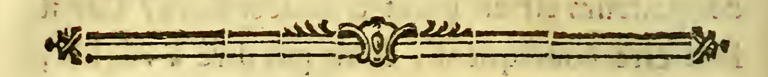
Perſuadés de l'indifférence des eſclaves pour leur ſaint miniſtere, la plupart ne penſent qu'à vivre agréablement, ou à faire proviſion d'or, afin d'obtenir leur ſécülariſation; & voilà peut-être le ſeul argent que la cour de Rome tire aujourd'hui de la colonie.

Imaginez des Capucins raſés, friſés, & vêtus comme des prélats, faiſant chere délicate, & huit à dix eſclaves pour leur ſervice. Croyez-vous que des religieux qui ont goûté d'un pareil genre de vie puiſſent le quitter tout-à-coup pour rentrer en qualité de ſimples ſoldats dans la vermine d'une capucinerie de France? Ils ne ſont aſſurément pas ſi dupes.

Mais que penſez-vous du fantôme de religion qui exiſte ici? Ne vous ſemble-t-il pas qu'avec la continuation du gouvernement tyrannique qui y regne, avec l'eſclavage odieux autoriſé par le ſouverain pontife, l'inſouciance

des paſteurs eſt un point très-néceſſaire? Car il faut être conſéquent, & ne pas dire à l'égliſe, aux maîtres & aux eſclaves réunis, qu'ils ſont tous *freres*; parce qu'un frere n'a pas le droit de vendre ni d'acheter ſon frere; parce que l'eſclavage des negres & le catholiciſme impliquent enſemble une infinité de contradictions qui n'ont ſûrement pas été prévues.





LETTRE XVI.

S. Domingue 1782.

S'IL eſt un deſir inné dans l'homme, qui réſiſte à tous les événemens, à toutes les circonſtances, ineffaçable enfin, c'eſt celui de la *liberté*.

On le retrouve encore chez des eſclaves ſexagénaires, qui ont vu leurs peres & meres eſclaves, & qui n'ont été entourés que d'eſclaves depuis qu'ils ont ouvert les yeux. Tant il eſt vrai que la liberté eſt un droit de nature, vers lequel l'homme remonte ſans ceſſe, malgré tous les efforts de la politique & de la puiſſance pour l'abattre & lui donner un pli contraire! Droit légitime & même ſacré, qui ne s'efface ſans doute qu'avec la vie.

Puiſque cette liberté eſt ſi précieuſe, l'accorder à ceux qui en ſont privés, eſt donc une grande récompenſe. D'où l'on voit que les propriétaires de la colonie, pour agir conſéquemment aux principes de leur adminiſtration, bien loin de prodiguer cette faveur, doivent éviter avec ſoin que le caprice ne la détermine, & ne

l'accorder au contraire qu'à des ſervices diſtingués. C'eſt le ſeul moyen d'en tirer quelque fruit, en excitant l'émulation parmi leurs eſclaves. C'eſt auſſi le ſeul moyen d'éloigner les mécontentemens qui réſultent d'un choix bizarre, nullement appuyé ſur un motif raiſonnable.

Un négrillon eſt élevé dans la maiſon de ſon maître : cet enfant lui plait, il s'y attache & l'affranchit, tandis qu'un eſclave fidele, pere de pluſieurs enfans, s'exténue pour ſon ſervice depuis nombre d'années, ſans pouvoir obtenir la même faveur. Quelle injuſtice choquante ! Voilà néanmoins ce qui arrive le plus ſouvent.

Pluſieurs habitans ſe plaignent du trop grand nombre d'affranchiſſemens, & voudroient que l'eſclavage fût abſolument ineffaçable. Ont-ils raiſon, même en conſultant leurs intérêts ? Je ne le crois point.

Quel parti ne tireroit-on pas de l'affranchiſſement, en l'accordant avec ſageſſe ? Et l'on ne doit pas craindre, en ſuivant ce principe, qu'il devienne jamais auſſi commun qu'il l'eſt aujourd'hui. Le caprice eſt indulgent, mais la juſtice eſt ſévere.

Quant aux mulâtres & mulâtreſſes, l'on pourroit ſans inconvénient les déclarer libres

de naiſſance. Il eſt même de la dignité du ſang blanc de les tirer par cet arrêt, de la foule obſcure des negres. Ils n'en ſeroient enſuite que plus attachés à nos intérêts, plus reſpectés des noirs, & rempliroient bien mieux les différentes fonctions de commandemens ſubalternes, auxquelles on pourroit les employer dans les habitations de la colonie.

Mais tel parti que l'on prenne à leur égard, il faut du moins renoncer à vendre tous les gens de couleur moins noirs que les mulâtres. Il eſt en vérité tems de les déclarer libres; car la nature ſe plait ſouvent à jeter du ridicule dans ces ſortes de marchés, en produiſant un eſclave beaucoup plus blanc que le Provençal qui l'achete, quoique la différence du blanc au noir ait été le titre primitif ſur lequel nos bonnes têtes d'Europe ont fondé l'eſclavage.





LETTRE XVII.

S. Domingue 1782.

En Europe, où la terre ne rend qu'à force de culture, où les impôts ſont conſidérables, l'hiver rigoureux & les familles nombreuſes, l'homme du peuple eſt contraint de travailler continuellement, ſous peine d'éprouver une miſere extrême. L'eſpoir d'augmenter ſon bien-être, l'aſſurance de le tranſmettre à ſes enfans, ſont encore des véhicules pour le travail, qu'il faut ajouter à ſes beſoins indiſpenſables.

Mais l'eſclave de S. Domingue, à qui ſon maître fournit la toile qui lui ſert de vêtemens & la terre qui lui donne ſa ſubſiſtance, ſans impôts à payer, ſans propriétés quelconques, accablé par la chaleur du climat, & plus encore par les travaux journaliers de l'habitation dont il ne tire aucun profit, naturellement doit prendre le travail en averſion & préférer le repos au mouvement.

Si les negres libres, qui n'ont pas les mêmes raiſons d'indolence, inclinent cependant vers

l'oiſiveté d'une maniere frappante, c'eſt parce qu'indépendamment des cauſes déduites du climat, qui leur ſont communes avec les eſclaves, ils ont encore un motif de vanité qui les ſollicite à ne rien faire.

Pour concevoir ce motif, faites attention, je vous prie, à l'eſpece d'opprobre dont la claſſe ouvriere de S. Domingue (qui comprend les eſclaves) eſt enveloppée. Opprobre qui s'eſt étendu ſur ſes fonctions principales; & qui fait que l'on y conſidere le travail comme aviliſſant.

C'eſt pourquoi les affranchis qui peuvent vivre ſans ſe donner de la peine, ne ſongent qu'à jouir en repos, & portent la molleſſe juſqu'au plus haut point lorſqu'ils ont de l'aiſance. (1)

Mais c'eſt à tort que les détracteurs des negres voudroient imputer leur indolence à un défaut de prévoyance & d'eſprit; puiſque la molleſſe qui les diſtingue des peuples d'Europe ſe déduit tout naturellement des circonſtances

(1) Un negre libre, encore jeune & ingambe, fit venir un de ſes eſclaves de très-loin, pour lui commander d'un ton impoſant, de ramaſſer à ſes pieds une canne qui lui étoit échappée des mains.

morales & phyfiques qui leur font particulieres.

Suppofons en effet que l'on voulût détruire, dans le moins de tems poffible, l'activité d'un peuple laborieux, comment faudroit-il s'y prendre ?

Le problême eft déjà réfolu par le gouvernement des negres dans les colonies d'Amérique. Je vais en extraire les branches principales qui ont du rapport avec notre queftion.

1°. Un travail exceffif pour des maîtres avares & cruels, fans que les negres en retirent aucun profit : ce qui imprime de bonne heure dans leur ame la haine du travail.

2°. Le mépris du travail, parce qu'il eft le lot de l'efpece la plus humiliée, des efclaves les plus malheureux.

3°. Peu d'idées de fortune, parce que leur couleur les condamne à une infinité de privations, quoique libres.

Quand on confidere enfin combien l'homme eft enclin au repos, combien il eft néceffaire que le befoin l'aiguillonne pour le tirer de fon oifiveté, l'on ceffe d'être furpris que des caufes auffi puiffantes que celles qui affaiffent les negres, impriment en eux un caractere d'indolence fi profond, qu'il femble inhérent à leur nature.



LETTRE XVIII.

S. Domingue 1782.

HIER après midi, un orage confidérable étant furvenu au moment où je me difpofois à faire ma promenade ordinaire dans la campagne, je m'arrêtai dans la galerie de la cafe, en attendant que la pluie ceffât.

A travers les facs d'eau qui tomboient fur la terre, les éclairs & la foudre, j'apperçus au milieu de la favane deux negres à pied, entiérement nus, qui s'avançoient lentement, efcortés par deux autres negres à cheval.

Je fuivis des yeux ce petit cortege, jufqu'au moment où il arriva près de moi.

Les deux negres à cheval étoient des commandeurs de l'habitation, & les deux efclaves qu'ils amenoient venoient d'être achetés à bord d'un bâtiment négrier.

On commença par faire laver les nouveaux venus dans une marre d'eau douce, depuis la tête jufqu'aux pieds. On les effuya, puis on les couvrit d'une chemife, d'un bonnet & d'une

culotte

culotte de groſſe toile. L'un paroiſſoit âgé de trente ans, & l'autre de quatorze ou environ.

Leur priſe d'habit faite, ſelon l'uſage ordinaire, ils s'aſſirent tous deux ſur le pavé, examinant triſtement ceux qui les entouroient, & dont ils étoient auſſi examinés.

De mon côté, comme de celui de ces malheureux eſclaves, cette curioſité tenoit beaucoup, à ce qu'il me ſemble, de celle qu'excite l'attente d'un ſupplice. Mais de la part de l'acheteur, elle n'eſt fondée pour l'ordinaire que ſur la qualité de ſon emplette. Il parcourt un negre des mêmes yeux que le maquignon obſerve un cheval. S'il voit un corps robuſte, une peau noire & luiſante, il s'applaudit de ſon marché. (1)

Après quelques minutes d'examen & de ſilence, on amena des negres anciens de même nation que les nouveaux venus, pour leur

(1) On a vu ici pluſieurs dames aſſez connoiſſeuſes pour aller faire elles-mêmes leurs emplettes à bord des bâtimens négriers. Elles inſpectoient & manioient avec attention certaines parties, prétendant y trouver des ſignes moins équivoques que dans toute autre, de la bonne ou mauvaiſe ſanté des negres.

parler & commencer à les accoutumer au pays. Mais on ne put jamais les y déterminer ; ils feignirent d'avoir oublié leur langue maternelle, quoiqu'ils ne ſoient ici que depuis cinq à ſix ans.

C'eſt une vanité à laquelle la plupart des Africains ſont ſujets : ils tiennent à honneur de ne ſavoir que le jargon de la colonie, afin de paſſer pour créoles.

Ainſi tout conſpire à rendre encore plus affreux le ſort des eſclaves qui arrivent. Leurs compatriotes, les ſeuls qui pourroient leur être de quelque ſecours dans les commencemens épineux de leur ſervitude, ſont les premiers à fuir. Faut-il donc être ſurpris des maladies lentes qui attaquent ces nouveaux venus & les conſument peu à peu ? Non, & je ne le ſuis pas davantage du parti violent que prennent pluſieurs d'entr'eux de ſe détruire. Les cruelles reſſources du déſeſpoir appartiennent de droit aux malheureux contre leſquels la nature entiere ſemble s'être réunie. On a cependant confié ceux-ci à d'anciens eſclaves, qui doivent les mettre au fait des travaux auxquels on les deſtine.

P. S. Le plus âgé des deux negres nouveaux dont je vous ai parlé, huit jours après fon arrivée ici, s'étant imaginé, à caufe de quelques careffes que des blancs lui avoient faites en lui paffant la main fous le menton, en lui donnant de petits coups de canne fur la tête & en lui crachant au vifage, (1) qu'on le trouvoit affez gras pour être mangé, s'effraya & fe fauva dans les mornes. On courut après lui, on le rattrapa, & on tâcha de lui faire comprendre que les blancs ne mangeoient pas de chair humaine. Cela n'empêcha point qu'il n'eût une maladie violente, occafionnée fans doute par la frayeur; & je viens d'apprendre dans le moment qu'il s'eft pendu dans la favane.

(1) Ce font les careffes ufitées des blancs à l'égard des negres.





LETTRE XIX.

S. Domingue 1782.

CROIRIEZ-VOUS, enſuite des mauvais traitemens que l'on fait eſſuyer aux negres & de la patience avec laquelle ils les ſupportent, que la plupart des propriétaires les conſiderent néanmoins comme des êtres exceſſivement méchans & vicieux par nature ?

Cette opinion preſqu'univerſelle dans la colonie me paroît ſi abſurde, que je ne conçois pas comment un homme ſenſé peut l'admettre ; & bien loin de croire le negre naturellement plus vicieux que l'Européen, il me ſemble au contraire plus doux & plus facile à manier. Jugez-en par les faits. (1)

Reçoit-il jamais de nous quelque leçon d'humanité ? Lui parle-t-on d'autre choſe que de

---

(1) Une jalouſie exceſſive eſt le ſeul défaut qu'on puiſſe leur reprocher ; mais ils ont cela de commun avec des peuples plus éclairés qu'eux, & qui n'ont peut-être pas les mêmes beſoins phyſiques.

punitions effrayantes? A-t-on jamais campati à ſes peines? Environné de ſupplices, nourri dans la cruauté, il devroit donc être féroce. Il l'eſt peu cependant, voilà ce qui m'étonne.

On l'appelle *ingrat.* Eh, de quel bienfait? De ce qu'on lui laiſſe à peine la permiſſion de vivre? Mais l'intérêt du maître s'oppoſe à ſa mort.

Chaque propriétaire ſemble s'attacher à raſſembler dans ſa mémoire les plus méchantes actions commiſes par les negres depuis un tems conſidérable, les répete avec indignation, & en conclut qu'ils ne ſont capables que de noirceurs.

Eſt-il donc bien étonnant que, ſur la quantité d'eſclaves que les Européens martyriſent depuis l'établiſſement de la colonie, il s'en ſoit trouvé de tems à autre, qui aient cherché à ſe venger? Seroit-il même bien ſurprenant qu'il s'en trouvât par fois d'aſſez mauvais caractere pour faire piece à des maîtres dont ils n'auroient reçu que de bons traitemens? L'Europe malheureuſement ne nous fournit que trop d'exemples ſemblables, non-ſeulement dans la claſſe des valets, mais dans un ordre d'hommes plus diſtingué & qui devroit

être plus délicat en matiere de reconnoiſ-ſance.

Faut-il en conclure que l'Européen n'eſt capable que de noirceurs ? Cette maniere de raiſonner, toute étrange qu'elle vous paroiſſe, n'eſt cependant pas nouvelle à S. Domingue, lorſqu'il eſt queſtion des negres.

Si je raſſemblois à mon tour toutes les anecdotes qui font l'éloge de leur bonté, la meſure en feroit ſûrement plus conſidérable que celle de leurs détracteurs.

Ce détail nous meneroit trop loin ; mais en ſomme, combien n'en a-t-on pas vu expoſer leur vie ſans regret, pour ſauver celle de leurs maîtres ! Combien d'autres mourir de chagrin après la mort de leurs maîtres ! Combien de negres enfin devenus libres & riches, ſont venus avec empreſſement au ſecours de ceux qui les avoient affranchis, & dont la fortune s'étoit dérangée !

Tâchons de porter encore un trait de lumiere dans l'ame des propriétaires prévenus.

Qu'ils ſe tranſportent pour un moment avec nous dans le quinzieme ſiecle, quelque tems avant la découverte de l'Amérique ; qu'ils liſent à cette époque le projet d'un homme quel-

conque, pour mettre en valeur des terres fertiles & désertes, par des hommes étrangers, les blancs étant les maîtres, & les negres esclaves, comme ils le sont en effet.

Supposons même qu'on eût passé sur toutes les difficultés de l'achat & du transport des negres, & qu'on ne se fût arrêté qu'à la police de cette multitude d'esclaves.

On eût demandé d'abord à l'auteur du projet, comment il entendoit qu'un seul blanc pût contenir une centaine de negres dans des campagnes isolées? A quoi il eût répondu : *Par les châtimens les plus terribles.*

Demande. Qui voudroit les infliger, obéir à ses ordres?

Réponse. *Les negres même de son habitation.*

D. Ainsi les travaux excessifs auxquels tant d'esclaves seroient condamnés, les châtimen[s], les injustices & la misere qu'ils éprouveroient, ne les souleveroient pas contre leurs maîtres? N'auroient-ils donc point le sentiment de leurs forces réunies, pour seconder leur juste vengeance? Un seul être feroit-il trembler une centaine de mécontens?

R. *Oui, la crainte seule empêcheroit les révoltes.*

D. Ce maître si respectable, qui le serviroit?

R. *Des negres.*

D. Qui apprêteroit ses alimens dans un pays où l'on foule aux pieds les plantes vénéneuses?

R. *Des negres.*

D. Et combien cet homme auroit-il de verroux pour mettre sa personne en sûreté pendant les nuits? Combien auroit-il d'armes chez lui pour sa défense?

R. *Il n'auroit ni armes ni verroux, & coucheroit tranquillement, portes ouvertes, au milieu des esclaves qu'il auroit le plus outragés.* (1)

Sans doute que l'on eût pris alors le répondant pour un fou. Voilà cependant son rêve entiérement accompli. Je demande à présent ce qu'il faut penser de la méchanceté des negres. (2)

---

(1) On sent bien que quelques exceptions infiniment rares ne doivent rien changer à cette réponse générale.

(2) Pour être convaincu que ce n'est point à un fond de poltronnerie, mais au respect qu'ils ont pour les blancs, que ceux-ci sont redevables de la facilité avec laquelle ils les conduisent, il suffit de faire attention à la fermeté & à la présence d'esprit que les negres ont souvent montrées dans les derniers sup-



LETTRE XX.

S. Domingue 1782.

La meilleure portion du globe, ſelon moi, eſt celle que vous habitez. La nature, ſans ceſſe expirante dans les régions du nord, n'y enfante qu'avec douleur, & faute d'énergie laiſſe ſes productions imparfaites. Dans la zone torride au contraire, elle crée, perfectionne & détruit dans un inſtant.

Ce n'eſt que dans les climats tempérés qu'elle obſerve un juſte milieu. Elle y regne avec majeſté, ſans être foible ni pétulante. Non-ſeulement elle accorde aux peuples qu'elle y a vu naître, la carriere humaine la plus étendue, mais elle accueille encore les hommes de tous les pays, qui s'habituent aiſément à la douceur de ſon empire.

On voit en effet l'Américain de la zone tor-

---

plices, au caractere belliqueux qu'ils doivent contracter en Afrique dès leur enfance, puiſqu'ils s'y font continuellement la guerre.

ride vivre en Europe ſans orage auſſi long-tems que dans ſa propre patrie, tandis que l'Européen ne reſpire dans les colonies d'Amérique, qu'en précipitant ſes jours.

Si le climat de ces contrées ardentes ne conſumoit que des êtres d'un ordre inférieur, tranquilles au milieu de ſes mouvemens, nous en jouirions comme philoſophes; mais il n'épargne guere plus notre propre exiſtence que celle des créatures les plus viles.

L'art heureuſement vient à notre ſecours, & nous fait éluder ſa voracité : mais il faut des précautions.

L'Européen qui voyage ici pendant la chaleur du jour, éprouve bientôt une ſoif ardente : s'il trouve une fontaine & qu'il y boive, cela ſuffit pour lui donner une maladie mortelle.

Le feu que le ſoleil répand continuellement dans l'athmoſphere, le pourſuit encore à l'ombre & juſques dans les appartemens les plus reculés. C'eſt là qu'il l'aſſiege par des deſirs laſcifs; c'eſt là qu'il ébranle la vertu du ſexe le plus aimable; c'eſt là enfin que ſon activité enivrante, victorieuſe du préjugé, unit les corps & les ames dans les tranſports les plus doux.

Si les jouiſſances étoient la meſure de nos forces, ſi le beſoin préſidoit toujours au plaiſir, que de graces n'aurions-nous pas à rendre ici à la nature libérale ! Mais il n'eſt pas de contrées dans le monde où l'Européen reſſente plus de deſirs, avec auſſi peu de moyens pour les ſatisfaire. Et ces velléités fréquentes qui l'épuiſent, cauſées par le climat, ſont bien moins le ſigne d'un heureux ſuperflu, que le triſte effet d'une organiſation affoiblie.

Le ſoir, après le couché du ſoleil, au moment où la fraîcheur invite l'Européen à reſpirer l'air du dehors, le ſerein le menace.

La pluie ne lui eſt pas moins funeſte. Ainſi dans tous les tems il doit être ſur ſes gardes & marcher en quelque façon ſur les épines.

Quel eſt, en peu de mots, le grand changement qu'éprouve la ſanté des Européens à S. Domingue ?

“ Une chaleur continuelle, accompagnée „ d'humidité, relâche & affoiblit néceſſaire- „ ment des fibres préparées & nourries par la „ nature dans un climat ſec & tempéré. ”

Ainſi l'équilibre ſe rompt. Les fluides l'emportent & l'Européen languit.

Je ne parle point des vieillards, dont la fibre

deſſéchée par l'âge n'oppoſe que trop de roideur aux fluides. Le climat de S. Domingue, en diminuant cette tenſion mortelle, leur eſt plus favorable à cet égard que celui d'Europe. Mais les hommes encore jeunes, ayant des diſpoſitions contraires, éprouvent auſſi des effets tout différens.

En outre de cette cauſe générale d'affoibliſſement, de laquelle aucun individu n'eſt exempt, il en eſt encore de plus graves, de plus promptes & qui menent ſouvent à la mort les nouveaux débarqués.

Un jeune homme arrive avec la même quantité de ſang qu'il avoit en Europe; mais la chaleur plus grande ici le raréfie & lui fait occuper un plus grand eſpace. Les vaiſſeaux alors ſe trouvent trop petits pour le contenir, & il en réſulte une maladie inflammatoire, accompagnée d'hémorragie. (1)

---

(1) C'eſt probablement cette indication réitérée nombre de fois par l'expérience, qui a introduit dans cette colonie la pratique générale de ſaigner les nouveaux venus lorſqu'ils tombent malades.

Le plus ſouvent à la vérité ſaigner eſt bon, parce que les ſujets d'Europe ont ordinairement trop de ſang pour ce pays-ci. Cependant cette regle n'eſt point

On objecteroit peut-être à ce raiſonnement, que l'on ne doit pas comparer le corps humain à ces machines hydrauliques faites de main d'homme, qui n'ont qu'une ſorte de mouvement. On diroit, par exemple, que la nature ſe prête aux modifications des climats, & que l'Européen vivant en Amérique n'y poſſede que la quantité de ſang convenable.

Il eſt vrai que nos corps ne ſe comportent pas préciſément à la maniere des machines hydrauliques faites de main d'homme, attendu que la nature, par les combinaiſons variées du jeu de nos fibres, s'y eſt ménagé une infinité de reſſources & de faux-fuyans qui tous menent à la vie, plus ou moins forts toutefois, ſuivant la marche qu'elle a dû ſuivre, ſuivant qu'elle a été plus ou moins contrariée.

Ainſi, le végétal tranſplanté d'Europe en Amérique n'y réuſſit pas auſſi bien que le chien & le cheval, parce qu'étant moins compliqué dans ſes principes vitaux & ſoumis plus immédiatement qu'eux à l'influence de l'air &

---

infaillible : il ſeroit à ſouhaiter que les médecins s'appliquaſſent à connoître les tempéramens de leurs malades, afin d'éviter des erreurs mortelles.

de la terre, il dépérit auſſi-tôt que la combinaiſon de ces élémens néceſſaire à ſa vie vient à changer. Et l'homme, qui de tous les animaux paroît le plus perfectionné dans ſon organiſation, dont le corps renferme le plus de combinaiſons pour conſerver l'exiſtence, eſt auſſi celui qui réſiſte le mieux aux changemens de climat. Il n'eſt pas rare en effet de voir des Européens vivre ſucceſſivement en Laponie & aux Grandes-Indes.

Tout cela eſt vrai, mais n'empêche pas qu'une conſtitution faite pour le nord ne diminue de force dans le ſud, & que cette conſtitution, combattue tout-à-coup par un climat trop chaud pour elle, ne pouvant plier quelquefois auſſi promptement qu'il l'exige, n'éprouve des engorgemens cauſés par la raréfaction des fluides, d'où naît l'inflammation, lorſqu'on n'y porte pas remede à tems.

On a vu ici pluſieurs Européens nouvellement débarqués & malades, qui ſe ſentoient ſoulagés tout-à-coup au plus fort de leurs criſes, & périſſoient peu de tems après.

Une curioſité bien entendue en a fait ouvrir quelques-uns; la grande quantité de ſang extravaſé qu'on leur a trouvé dans le bas-ventre,

donne lieu de conjecturer avec vraiſemblance ; que l'hémorragie qui cauſoit leur mort, avoit fait ceſſer les douleurs, en évacuant le trop plein des vaiſſeaux.

Mais les conſtitutions n'étant pas les mêmes, toutes n'ont pas les mêmes ravages à craindre ; quoique les tempéramens trop ſanguins pour l'Amérique ſoient à la vérité les plus communs.

L'Européen robuſte n'eſt pas d'ailleurs celui qui réuſſit le mieux ici. En outre des paſſions fortes auxquelles il eſt ſujet & qui le conduiſent à des excès, ſa propre vigueur eſt ſouvent la cauſe de ſa perte.

Le climat impérieux de S. Domingue, ſemblable au vent de tempête, renverſe le chêne orgueilleux & ménage le foible roſeau qui plie devant lui.

Auſſi les anciens habitans de l'isle & tous ceux que l'on appelle *acclimatés*, les créoles même, hommes & femmes, ſont rarement colorés & ont très-peu d'embonpoint. Leur mine, généralement chétive, annonce aſſez le deſpotiſme du climat. N'y auroit-il point quelques précautions à prendre pour n'être pas tout-à-fait ſa victime ?

1°. *Ni veilles, ni jeux de haſard*.... Ici la

maſſe du ſang a déjà une ſi forte tendance à l'inflammation, à cauſe des tranſpirations abondantes auxquelles elle fournit, qu'il faut ſe garder plus que par-tout ailleurs, d'ajouter encore à ces diſpoſitions, par les veilles & le jeu.

2°. *Ni pluie, ni ſerein*. . Des pores très-ouverts par une grande chaleur, s'ils viennent à ſe fermer, ſuſpendent la tranſpiration. Tel ſeroit l'effet de la pluie, mais ſur-tout du ſerein, qui eſt auſſi pénétrant qu'abondant dans la zone torride.

3°. *Point d'excès de table*.... Ils ſont d'autant plus pernicieux ici, que l'eſtomac eſt celui de tous nos viſceres qui s'y affoiblit le premier.

4°. *Peu de vin, mais il en faut*. . . Les liqueurs priſes avec excès, portent le feu dans le ſang; mais une quantité modérée, en donnant du ton aux fibres affoiblies, répare le déſordre cauſé par une tranſpiration trop abondante. L'homme d'un tempérament médiocre, qui ne boiroit que de l'eau à S. Domingue, y perdroit toutes ſes forces.

5°. *Un uſage modéré du café paroît auſſi convenir au climat*.. Il fouette le ſang épaiſſi par les tranſpirations, & l'activité qu'il répand dans

les

les vaiſſeaux, diminue l'affaiſſement produit par la grande chaleur.

6°. *De l'exercice, ſans craindre la ſueur...* Il faut tranſpirer continuellement ici, pour s'y bien porter ; une ſécrétion arrêtée eſt d'autant plus dangereuſe, que le climat eſt plus chaud, parce qu'elle fermente rapidement & cauſe les plus grands ravages.

7°. *L'excès de ſageſſe avec les femmes ſeroit peut-être auſſi nuiſible ici que l'excès contraire...* Car plus la maſſe du ſang eſt échauffée, plus il ſeroit dangereux d'y laiſſer refouler en trop grande abondance les eſprits ardens du ſperme.

8°. *Point de chagrins, peu de travail & beaucoup de diſſipation.* Ce régime convient dans tous les pays ; mais il eſt indiſpenſable ici, quand on veut s'y bien porter.

Il y a après cela pluſieurs remarques particulieres que chacun doit faire ſur ſon tempérament pour ſe conduire en conſéquence.



LETTRE XXI.

S. Domingue 1782.

Le produit des terres de S. Domingue, réalisé en Europe ou dans les ports de la colonie, est la base unique de toutes les fortunes que l'on y fait.

Ce ne sont pas les propriétaires qui en ont la meilleure part ; mais les *gérans*, *économes*, *raffineurs* & *écrivains* employés sur les habitations ; les navigateurs, les commissionnaires, leurs commis ; les artistes, les artisans, & les marchands domiciliés dans les villes ; les curés & les médecins répandus dans les campagnes. La justice avec sa suite dévorante, bien plus nombreuse ici à proportion qu'en France, se joint encore à tout le reste, pour diminuer la part du cultivateur. (1)

(1) Les procureurs des deux conseils supérieurs de S. Domingue font encore des profits très-considérables, malgré la nouvelle taxe qui les limite.

L'on en connoît au Cap, dont l'étude rapporte

Mais, ſans parler des propriétaires établis ſur leurs biens, ſuppoſons qu'il y ait ſix mille blancs dans la colonie pourvus d'emplois quelconques, ou exerçant quelque talent. Ce nombre eſt certainement exagéré, & je le fais à deſſein, pour rendre la chance des Européens qui s'expatrient dans la vue de s'enrichir, plus avantageuſe encore qu'elle ne l'eſt réellement.

Sur ce nombre ſuppoſé de ſix mille, les mutations par mort, ou par retour en France, s'élevent tout au plus à trois cents places par année.

Voilà donc la perſpective la plus étendue, que S. Domingue offre annuellement aux beſoins ou à la cupidité de la jeuneſſe françoiſe.

Si l'on en ſouſtrait les gens de juſtice, dont les fonctions doivent être avouées par le roi;

---

annuellement dix mille écus.

On voit auſſi à S. Domingue quantité d'inſectes mal-faiſans qu'il ſeroit avantageux de détruire.

Le moyen? qui le donnera?

Les ravets dépoſent des chryſalides qui rongent le linge & les vêtemens auxquels elles s'attachent.

Une eſpece de mite très - multipliée dévore les livres que l'on ne remue pas ſouvent, &c. &c.

les négocians, les commiſſionnaires, qui ont dû établir la confiance par des fonds conſidérables; les artiſans & artiſtes quelconques, qui ne peuvent être remplacés que par des gens de même profeſſion, que reſtera-t-il enſuite pour cette foule de jeunes Européens qui arrivent à S. Domingue ſans fonds, ſans crédit, ſans aucune eſpece de talent, ſeulement avec la perſuaſion de faire fortune, poruvu qu'ils montrent une figure blanche ?

Tout au plus deux cents places vacantes annuellement parmi les gérans & autres employés d'habitations, & parmi les commis de négocians tenant les regiſtres.

Mais les places d'écrivains d'habitations & de commis de négocians, par leſquelles il faut commencer, ne donnent que de très-minces appointemens, à peu près l'entretien, quoiqu'elles exigent beaucoup d'aſſiduité.

Celles de raffineurs & d'économes rendent davantage & mettent un jeune homme qui a de la conduite, dans le cas d'amaſſer une trentaine de mille livres au bout de quinze ans, en perdant ſa ſanté.

Les gérans ou procureurs ont juſqu'à douze mille livres d'appointemens & la table; mais

le plus grand nombre n'eſt pas à beaucoup près auſſi bien traité. Tous ceux d'ailleurs qui ſe mettent ſur les rangs, ne ſont pas ſûrs d'arriver à ces ſortes de places; & les élus eux-mêmes n'y parviennent ordinairement qu'à un âge déjà avancé.

Réſumons à préſent.

Nous avons compté pour la colonie de S. Domingue deux cents places vacantes annuellement, à portée de la jeuneſſe qui n'a d'autte talent qu'un peu d'arithmétique : ainſi deux cents cinquante ſujets ſuffiroient & au-delà, pour remplir les vuides de l'agriculture & ceux des comptoirs, puiſque les riſques de la mer, joints à ceux du climat pendant la premiere année, conſommeroient tout au plus la cinquieme partie du total. Mais les vaiſſeaux en amenent année commune plus de cinq cents. Que deviennent donc tous les autres ? Après avoir erré inutilement d'habitation en habitation pour demander de l'emploi, après avoir frappé en vain à la porte de tous les négocians rebutés de toute part, ſans argent, ſans aucune eſpece de reſſources, d'autant plus humiliés de leur miſere qu'elle n'eſt nulle part plus mépriſée qu'ici, même des negres, le déſeſpoir ſe

joint bientôt au climat pour mettre un terme à leur malheur.

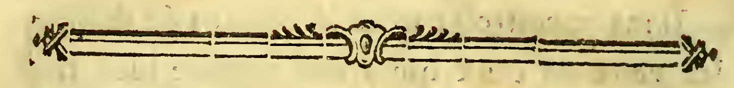
Ainſi périt la moitié de cette jeuneſſe imprudente qui vient dans les colonies ſans les connoître, & qui auroit pu vivre agréablement en France en donnant des ſujets à l'état.

Que tous ceux qui ſeroient tentés d'accroître le nombre de ces malheureuſes victimes, entre les mains deſquels cette lettre pourroit tomber, la liſent & reliſent avec la plus grande attention. Elle eſt dictée par un cœur qui a compati plus d'une fois aux maux que je voudrois leur éviter. Qu'ils ſoient bien perſuadés qu'à moins d'un bonheur très-peu vraiſemblable, aujourd'hui ſur-tout, ils trouveroient ici moins de reſſources qu'en France, & que ſi on leur préſentoit la liſte exacte de ceux qui ſuccombent à la miſere, à côté du petit nombre qui réuſſit, aucun d'eux ne voudroit tenter une pareille chance.

Lorſque les colonies étoient encore au berceau, les étrangers peu nombreux y faiſoient la loi; mais leurs viſites fréquentes & multipliées, leurs nombreux établiſſemens ont tout changé; & cette grande concurrence établie par les individus de la métropole, met aujourd'hui tout l'avantage du côté des colons.

Il me paroîtroit moins important de dessiller les yeux de ceux qui n'ont qu'une idée trop imparfaite des colonies, si elles n'étoient, comme autrefois, que le réceptacle des plus mauvais sujets de l'Europe; mais depuis qu'elles sont fréquentées & peuplées par de très-honnêtes gens, dont l'existence est précieuse en général & particuliérement à leur patrie, cet avertissement ne pourroit être que très-utile.





LETTRE XXII.

S. Domingue 1782.

Le luxe qui regne généralement dans cette colonie, feroit croire d'abord que l'on y eſt pour jouir plutôt que pour amaſſer. Mais en examinant le peu de ſoin que les habitans apportent à l'entretien des terres, à l'ornement de leurs domiciles & à la culture des arbres, on croiroit que chacun d'eux eſt ſur le point de retourner en France.

Comment expliquer cette contradiction ?

Tous les Européens qui vivent à S. Domingue, ont en effet le deſir ſincere de retourner en France, leur fortune faite : mais un propriétaire ou fondé de procuration, vivant dans ſa campagne, environné d'eſclaves qui le déteſtent & pour leſquels il n'a que du mépris, paſſant continuellement des ſoins les plus pénibles à de ſombres réflexions, iroit-il joindre encore une économie ſévere à ſa triſte exiſtence ? Il a véritablement beſoin d'un bien-être pour adoucir la rigueur de ſa retraite ; & voilà, ſelon toute apparence, l'origine de ſon luxe.

Une bonne table, un nombreux domeſtique, une ou deux voitures, c'eſt à peu près en quoi il conſiſte. Et ces dépenſes réunies compoſent chaque année un total conſidérable, qui diminue non-ſeulement les épargnes de celui qui les fait, mais qui l'accoutume encore à des beſoins très-vaſtes, à des idées de fortune ſi étendues, qu'il ne croit jamais avoir aſſez pour vivre en France commodément. Ainſi, en jouiſſant à meſure qu'il amaſſe, & en étendant ſes beſoins à meſure qu'il jouit, le terme de ſon retour en France s'éloigne de plus en plus. C'eſt ce qui arrive à pluſieurs habitans, dont les dettes s'accumulent, mais qui voient leur dérangement d'un œil aſſez tranquille pour ne rien diminuer de leurs dépenſes ordinaires.

Les armateurs de la métropole les tiennent alors fixés ſur leurs terres, par des avances de différentes eſpeces; ils ne les regardent plus que comme des agens qui travaillent ſans relâche à compléter les riches cargaiſons, du bénéfice deſquelles ces mêmes armateurs jouiſſent plus heureuſement dans la mere-patrie.

Quoique le luxe des villes de la colonie ſoit auſſi conſidérable que celui des campagnes, il y a cependant cette différence à conſidérer, que

la plupart des blancs citadins étant ou commiſſionnaires ou négocians, leurs bénéfices ſont plus aſſurés que ceux des propriétaires de biens fonds, parce qu'ils n'ont aucun riſque à courir, ſoit dans les ſécherеſſes, ſoit dans les mortalités des negres & du bétail.

Parmi les différens moyens de fortune qui ſe préſentent dans cette colonie, l'un des plus certains pour quiconque auroit des fonds, ſeroit ſans contredit de s'établir commiſſionnaire dans une ville, ſi les cultivateurs étoient exacts dans leurs paiemens.

Le commiſſionnaire eſt une eſpece d'agioteur qui fait à la fois les affaires de l'habitant & celles de l'armateur d'Europe.

Tandis que l'habitant veille à la culture des terres, à l'exploitation & au tranſport de ſes denrées, le commiſſionnaire les reçoit dans ſon magaſin & ſe charge de les vendre ou de les embarquer à fret. Son droit de commiſſion, ſans être fort onéreux pour ceux qui le paient, fait cependant un objet très-conſidérable pour lui, à cauſe du grand nombre d'habitations dont il réunit ordinairement les affaires.

Tous les objets de conſommation de l'habitant, tirés d'Europe, lui ſont encore fournis

par le commiſſionnaire, qui traite directement avec les navigateurs. Ainſi le cultivateur de S. Domingue, ſans perdre ſes travaux de vue un inſtant, eſt aſſuré de vendre ſes denrées & de recevoir chez lui tout ce dont il peut avoir beſoin.

Il eſt facile de juger par là, que les commiſſionnaires ont leur part d'utilité dans l'adminiſtration des affaires de la colonie, & qu'ils ne ſont pas uniquement des ſang-ſues, comme les appellent certains colons injuſtes, mais des milieux néceſſaires entre le cultivateur de S. Domingue & l'armateur d'Europe.

Il faut donc les traiter avec égards, & ne pas faire toujours pencher la balance du côté des habitans, dans les différens rapports qu'ils peuvent avoir enſemble.

Le commiſſionnaire court ordinairement moins de riſques que le cultivateur pour arriver à la fortune, cela eſt vrai. Si cependant le cultivateur laiſſe par trop accumuler ſes avances, ce qui arrive ſouvent; s'il ne paie point ſon commiſſionnaire, ce qui arrive quelquefois; ne faut-il pas que celui-ci ait quelque moyen de recouvrer ſes fonds?

En général, le cultivateur de S. Domingue

trouve beaucoup trop de facilité pour s'endetter, ſoit auprès de ſon commiſſionnaire, ſoit auprès des capitaines marchands. Il en profite, & la protection du gouvernement le met à l'abri du repentir.

Je ſais bien que les loix autoriſent le créancier, non-ſeulement à la ſaiſie réelle du mobilier, mais même à celle des biens fonds & des denrées tant en magaſin que ſur place ; rien de plus vrai, rien en même tems de plus impraticable.

Parce qu'il faut des formalités infinies, très-diſpendieuſes, & un ſi grand nombre de procès préliminaires à ſoutenir, avant de parvenir à une ſaiſie réelle, que le créancier le plus opiniâtre n'oſe faire le premier pas dans ce labyrinthe judiciaire.

On n'imaginera pas en effet, que dans un pays où la ſoif de l'or eſt générale, puiſqu'on n'y vient que pour s'enrichir, les créanciers ſoient moins inexorables qu'ailleurs. Si cependant ils aiment mieux attendre leurs débiteurs pendant dix & vingt ans que d'employer à leur égard les voies juridiques, j'en conclus qu'elles ſont inſuffiſantes.

Sans doute il faut favoriſer le cultivateur de

S. Domingue, mais éviter en même tems de lui donner trop de facilité pour déranger ſes affaires. Avide comme il l'eſt de jouiſſances, je le compare aux jeunes gens de famille qui, bien ou mal dirigés, conſervent leur fortune ou la ruinent de fond en comble.

Si le cultivateur dérangé ſouffroit de ſes dettes & de ſa mauvaiſe conduite, s'il eſſuyoit alors quelques privations, la crainte d'un pareil ſort pourroit ſervir d'exemple aux autres. Mais s'il ne diminue rien de ſes dépenſes de luxe, comme il arrive ſouvent chez ceux qui déſeſperent de ſe liquider jamais, il faut convenir qu'indépendamment de l'odieux de la choſe & de ſon injuſtice, la ſaine politique du gouvernement eſt ici en défaut.

Pour vous en convaincre mieux, voyez un inſtant ce qui ſe paſſe chez les cultivateurs dérangés.

Les préliminaires du dérangement dans une habitation s'annoncent par une diminution d'attelier & de bétail, car la réforme du luxe eſt toujours la derniere.

Le remplacement des negres qui viennent à manquer par mort ou par déſertion, ne pouvant plus s'y faire faute d'eſpeces & de crédit,

on eſt obligé de ſoutenir les travaux avec ceux qui reſtent, dont le nombre diminue de plus en plus.

Mais à meſure que les bras diminuent, celui qui les dirige voudroit augmenter leurs efforts pour arriver au même produit; la choſe eſt impoſſible.

Le propriétaire prend de l'humeur, & ſon attelier devient mécontent. Les maladies & la déſertion ſont les ſuites de ſa tyrannie; bientôt ſa terre reſte inculte.

Ce tableau n'eſt point exagéré, il n'eſt même que trop commun dans la colonie; je vais vous en citer un exemple qui eſt bien connu aux environs du Cap.

Un homme actif & entreprenant venoit d'acheter une ſucrerie. Prodigieuſement endetté par cette acquiſition, il vouloit faire un gros revenu pour ſe liquider; mais ſon attelier étoit foible, il le rebuta par un ſurcroît de travail, pluſieurs de ſes negres moururent excédés de fatigue, & vingt autres prirent la fuite. Il lui en reſtoit à peine une trentaine pour un terrein conſidérable. Cependant on rattrapa les fuyards & on les ramena à l'habitation; mêmes travaux, nouvelle déſertion.

Ces leçons répétées ne purent ouvrir les yeux du maître ; il mit de l'obſtination dans cette aventure & voulut réduire ſes eſclaves par l'autorité. Mais ils ne ſortirent plus que pendant les nuits, pour piller leur ſubſiſtance.

Ce déſordre devenant très - diſpendieux pour le propriétaire, il fit tant qu'il parvint à découvrir leur retraite ; & déſeſpérant de pouvoir les réduire, il prit le parti de les exterminer.

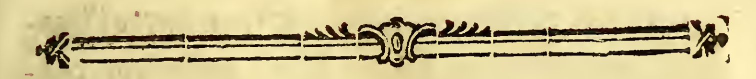
Il y en eut huit de fuſillés, cinq de brûlés ; le reſte expira ſous le fouet, à l'exception d'un ſeul à qui on coupa une jambe, pour lui ôter le pouvoir de fuir : le malheureux alors s'ouvrit le ventre de déſeſpoir. Mais jetons un voile ſur ces horreurs abominables ! Laiſſons - en du moins le ſpectacle au pays qui les a produites & qui ſeul peut les voir de ſang - froid !

O vous, mes chers compatriotes, que rien n'appelle dans ces contrées barbares, gardez-vous d'une vaine curioſité ! Avant d'y être venu moi-même, connoiſſant peu la meſure des vices qui affligent l'humanité, je ne conſidérois pas ſuffiſamment vos vertus. Aujourd'hui je me proſterne devant ma patrie, & je brûle d'y retourner. Ce nouveau trait de lumiere ſera ſans doute le meilleur fruit que je recueillerai

de mes voyages ; mais puiſſé-je bientôt le ſavourer tranquillement ! Et quoique l'on diſe ici que chacun s'y corrompt par l'exemple, je puis aſſurer avec vérité, que loin de voir des objets de ſéduction dans l'opulence vicieuſe & tyrannique qui m'environne, je n'y apperçois au contraire qu'une image dégoûtante de l'avarice & menſongere du bonheur.



LETTRE



LETTRE XXIII.

S. Domingue 1782.

Les femmes me le pardonneront-elles ? je vais parler d'elles avec la franchiſe d'un obſervateur qui, en rendant juſtice à leurs vertus, en admirant leurs agrémens, n'a pu s'empêcher de voir auſſi leurs défauts.

Les dames créoles de S. Domingue ſont en général bien faites : la vivacité n'eſt pas au nombre de leurs attributs ; mais leur phyſionomie a quelque choſe de tendre qui eſt tout auſſi ſéduiſant. Pourquoi défigurent-elles ces graces naturelles par des minauderies qui ſont inſupportables à un certain âge ? Leur langage favori eſt le *créole*, jargon imbécille, imaginé en faveur d'une eſpece d'hommes que l'on a cru mal-à-propos trop peu intelligente pour en apprendre un autre. Cette préférence de leur part eſt aſſurément bien étonnante. Pourquoi mettent-elles volontairement des bornes à l'expreſſion de leurs idées, ou ce jargon ſuffiroit-il pour les rendre ? Je ne déciderai point cette queſtion. Quoiqu'on les tienne dans une

ignorance profonde, elles ont ſans doute l'imagination naturelle à leur ſexe : mais leur converſation m'a paru trop libre. Faut-il donc qu'on les en avertiſſe ? ... Elles plairoient bien davantage avec un ton plus décent. Environnées de rivales dangereuſes par une lubricité à laquelle elles ne peuvent ni ne doivent prétendre, leur intérêt eſt de les combattre avec d'autres armes qui mettront bientôt la victoire de leur côté. Au lieu de copier l'indécence des filles de joie, qu'elles prennent pour modeles nos aimables Européennes, & je leur réponds de tous les ſuffrages.

Tout ceci n'eſt que ridicules & mauvais ton : paſſons à un objet plus eſſentiel. Je ne leur connois qu'un défaut ; mais il eſt ſi grave, qu'il mérite un autre nom. (1) Je veux parler de cette extrème dureté envers les eſclaves, qui diſtingue ici particuliérement le ſexe le plus fait pour la compaſſion. Croiroit-on que la tyrannie la plus cruelle eſt ſouvent exercée par une femme ? Quel être cependant a plus beſoin

---

(1) Pluſieurs dames de cette colonie, très-reſpectables à tous égards, prouvent bien qu'il n'y a point de regle ſans exception.

d'indulgence & de protection? Que seroient enfin les femmes dans la société, si la mesure des forces de chaque individu étoit celle de son pouvoir? Leur intérêt seroit donc de ne point admettre l'empire de la force, mais celui de la douceur, que les hommes ne sauroient leur disputer.

Si elles s'en écartent prodigieusement à l'égard de leurs esclaves, c'est peut-être autant l'effet de leur jalousie de la préférence que les blancs leur accordent, qu'une suite générale de la mauvaise éducation des colonies.

Nées au milieu du despotisme & de la méfiance, habituées dès leur bas âge à voir couler le sang de negres, comment leur cœur ne s'endurciroit-il pas?

En Europe, tout concourt de bonne heure à développer en nous le sentiment de la pitié. Des parens, des instituteurs honnêtes saisissent toutes les occasions qui se présentent d'accroître, par des exemples & par des leçons, la compassion qui est due aux malheureux.

Mais depuis que les colonies existent, il n'est peut-être pas arrivé une seule fois qu'un pere ait dit à ses enfans: " Ayez pitié de vos „ esclaves, ayez-en soin en tout tems, sur-

„ tout dans leurs maladies & pendant leur
„ vieilleſſe. Ce n'eſt qu'un foible dédommage-
„ ment de l'état humiliant auquel vous les
„ condamnez, & des peines exceſſives qu'ils
„ prennent pour augmenter vos richeſſes."

Voici plutôt quel eſt le langage des peres :

" Les negres ſont méchans par nature ;
„ ſoyez à leur égard méfians, ſéveres & même
„ cruels, & votre patrimoine s'augmentera."





LETTRE XXIV.

S. Domingue 1782.

IMMÉDIATEMENT après la défaite de M. de Graſſe, on comptoit ici vingt mille hommes de troupes Françoiſes ou Eſpagnoles, diſtribuées au Cap & dans les environs. Mais ce coloſſe menaçant, formé en Europe par deux grandes puiſſances, tranſporté à grands frais dans le Nouveau-Monde, en proie dans ſon inaction à ſes propres débauches & à l'intempérie du climat, ſuccombe par parties, tombe en ruines chaque jour. Lui qui devoit conquérir & occuper un pays conſidérable, à peine a-t-il aujourd'hui un champ pour ſa ſépulture ! (1)

C'eſt un ſpectacle bien affligeant & bien

(1) Le lieu deſtiné au Cap pour la ſépulture des morts eſt ſi étroit, qu'on eſt obligé d'ouvrir les foſſes anciennes, long-tems avant que les corps qu'elles renferment ſoient conſommés.

Ce cimetiere public eſt cependant ſitué à une entrée principale de la ville, très-près d'une promenade fréquentée.

propre en-même tems à servir de leçon pour l'avenir, lorsqu'une armée aussi brillante se trouve réduite aux deux tiers dans un espace de trois mois. Il est vrai qu'avec la quantité de malades qu'elle fournit, l'hôpital militaire est si encombré, que l'on ne s'y reconnoît plus, & qu'il en sort peu de convalescens. Les officiers de terre & de mer y sont cependant bien soignés.

Ne pourroit-on pas parvenir à traiter de même, proportions gardées, la classe la plus nombreuse, dénuée par elle-même de toute espece de secours, ces infortunés soldats ou matelots, qui n'ont pas craint une mort glorieuse, & dont la vie doit être comptée pour quelque chose? La mienne vient d'être en danger, & c'est ce qui m'a empêché de vous écrire depuis bien du tems. Une fievre aiguë m'a ôté toutes mes forces & ne me laisse que la peau sur les os. J'ai pris tant de remedes coup sur coup, que j'en suis plus épuisé que du mal même. C'étoit à la vérité un parti nécessaire, car le traitement des maladies d'Europe ne convient pas du tout à S. Domingue pour les mêmes maladies. La sagesse de nos médecins seroit ici une lenteur meurtriere. Les progrès du mal y sont si rapides, que l'on ne sauroit

évacuer trop brusquement les humeurs qui le causent.

Dans une température modérée, les fermentations s'exécutent lentement; mais dans une athmosphere chaude & humide, pour peu que l'on perde de vue les matieres en fermentation, elles passent d'abord de la spiritueuse à l'acide, & de l'acide à la putride. J'imagine par analogie, & l'expérience l'indique assez clairement, qu'il en arrive de même aux principes morbifiques dont nos corps sont affectés.

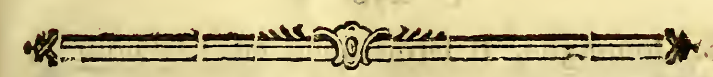
C'est pourquoi les meilleurs médecins de cette colonie ont pour regle, de brusquer les humeurs & d'employer dès les commencemens, sur les premiers symptomes de danger, l'émétique, les vésicatoires, & ils s'en trouvent fort bien; au contraire de plusieurs médecins de France, nouvellement débarqués, qui ont voulu suivre d'abord leur pratique lente de la métropole, & qui ont laissé périr beaucoup de monde.

Un jour que j'étois dans le fort d'un accès & que mon sang me paroissoit bouillir, je pris un thermometre dans mes mains, pour connoître la chaleur de mon corps; le mercure ne s'éleva qu'à $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ma chaleur

naturelle ; & cette augmentation me parut bien légere, en raiſon du feu qui me dévoroit.

Si nos ſenſations pouvoient toujours être meſurées de la ſorte par quelqu'inſtrument analogue & comparatif, nous aurions, je crois, belle matiere à rectifier nos jugemens.





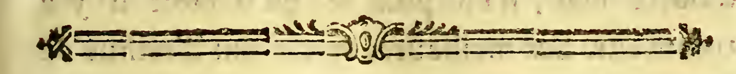
LETTRE XXV.

S. Domingue 1781.

S'IL eſt un pays dans le monde, où les jeux de haſard doivent s'établir facilement, c'eſt celui où les ſociétés, rarement compoſées des deux ſexes, ne ſont fréquentées que par des hommes qu'un choc inévitable d'intérets contraires rend ſouvent ennemis, & que la politique & la bienſéance ſeules raſſemblent; où non-ſeulement le jeu éloigne la gène & l'ennui d'une converſation languiſſante, mais où il fixe agréablement les regards de tous ſur un métal qu'ils adorent & pour lequel ils n'ont pas craint de paſſer les mers. Ne ſoyons donc pas ſurpris de le voir régner à S. Domingue juſques dans les campagnes les plus reculées.

Mais s'il eſt un pays dans le monde, où les jeux de haſard ſoient généralement préjudiciables, c'eſt celui où chaque individu eſt pourvu d'un emploi qui exige du travail, de l'exactitude, & ſouvent de la comptabilité; où tous les employés doivent établir la confiance par une bonne conduite. Or ce pays-là eſt encore

S. Domingue. Il feroit donc effentiel pour la profpérité de la colonie, d'y févir contre le jeu avec d'autant plus de févérité, que la pente qui y mene eft plus confidérable. Mais tout ce que l'on a fait jufqu'à préfent pour arrêter ce fléau, n'a pas même retardé fon cours. Il n'y a qu'un exemple frappant qui puiffe le détruire.



LETTRE XXVI.

S. Domingue 1782.

Un grand nombre de gens, dans cette colonie, imaginent mériter le nom de *cultivateurs* parce qu'ils font des récoltes. Mais ouvrir la terre, semer ou planter (en quoi consiste le talent de la plupart) ne furent que les premiers pas des hommes en agriculture, lorsqu'ils commencerent à entrevoir la possibilité de diriger les mouvemens de la végétation.

Si l'extrême fécondité du sol d'Amérique supplée à l'industrie de nos agronomes d'Europe, comme elle n'est cependant pas inépuisable, le tems arrive enfin où les récoltes diminuent; & le colon voit ce changement sans s'occuper des moyens de rappeller une fertilité qui n'est plus au sein de son héritage.

Déjà la Martinique est épuisée & ne se soutient que par le commerce des isles voisines, dont elle est l'entrepôt. Ces isles elles-mêmes ont aussi dégéneré.

S. Domingue enfin, la plus riche & la plus étendue de toutes les possessions françoises

d'outre mer, n'eſt plus ce qu'il étoit il y a trente ans. Ses meilleures terres ont diminué de bonté, & les médiocres ſeront bientôt épuiſées, à moins que l'induſtrie ne les régenere.

Combien de ſucreries dans cette isle abandonnées depuis vingt ans ! Combien plus de caféteries, d'indigoteries, qui ont fini d'elles-mêmes ! L'homme qui jette un coup-d'œil ſur ces épuiſemens progreſſifs, que les travaux les plus communs pourroient arrêter, ſurpris de l'indolence des propriétaires, l'eſt encore davantage, quand il penſe que l'uſage des denrées dont on néglige la culture, s'étend de plus en plus dans le monde entier.

Mais ſous quel point de vue la plupart des propriétaires de S. Domingue conſiderent-ils leurs poſſeſſions d'Amérique ? Quelle ſorte de gens y voit-on communément à la tête des travaux ? Quel eſt le but du plus grand nombre ? Les réponſes à ces queſtions vont éclaircir ce qui précede. Diſtinguons trois claſſes de propriétaires.

Riches, aiſés, & dérangés.

Les riches demeurent en France, où ils jouiſſent avec agrément de leurs revenus, ſans connoître même les terres qui les produiſent.

Ce n'eſt donc pas d'eux qu'il faut attendre de nouvelles lumieres ſur l'agriculture.

On n'en aura guere plus de ceux parmi les deux autres claſſes qui réſident ſur leurs héritages, parce que, toujours occupés de l'idée de retourner en France & conduits par un exemple ancien & vicieux, ils ne cherchent qu'à tirer à la hâte de leurs terres tout ce qu'elles peuvent produire au moindre prix poſſible de culture, ſans s'embarraſſer de la génération ſuivante.

Quant aux fondés de procuration qui réſident ſur les biens & les gouvernemens, ils ſont à appointemens fixes, ou au dixieme du revenu.

Ceux qui jouiſſent d'appointemens fixes, n'ont aucun intérêt à faire des améliorations aux biens qu'on leur confie, puiſque leur bénéfice eſt invariable.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont au dixieme; mais les habitations qui le donnent ſont ordinairement les plus pauvres: enſorte que le manque de bras obligeroit toujours le procureur de reſtreindre la culture aux choſes indiſpenſables, quand même il ſeroit capable de mieux faire.

Enfin, les plus anciens habitans de Saint-Domingue ſemblent être encore en agriculture à leur premiere année, où nouvellement débarqués, ſans aucune connoiſſance générale ni locale, chargés néanmoins de diriger des travaux, ils n'avoient d'autre reſſource que d'imiter leurs voiſins, ou de laiſſer faire les negres déjà ſtylés à ces ſortes d'ouvrages.

De là une routine invariable, qui ſe tranſmet des uns aux autres depuis l'établiſſement de la culture, & qui s'applique, ſans modification quelconque, à toute eſpece de terre, forte ou légere, ſeche ou humide, n'importe.

Je connois un quartier peu fertile dans la colonie, qu'on appelle *plaine du Nord*, où la couche végétale eſt d'une nature argilleuſe, compacte, & ſi difficile à diviſer, qu'il y auroit bien de l'avantage à y mêler quelque ſubſtance légere. (1)

Le ſable convenable pour cet effet ſe trouve dans la baie de l'*Accul*, à trois lieues de diſtance moyenne.

On l'ameneroit ſur des bateaux plats, par la riviere ſalée qui, quoique petite, ſuffiroit à

---

(1) En baſſe Normandie, où les terres ſont fortes, on emploie la *tangue* pour les diviſer.

C'eſt un ſable très-fin, de couleur griſe, que l'on trouve ſur les côtes voiſines.

ces tranſports, & le diſtribueroit dans toute la plaine, au moyen de quelques dépôts ſur ſes rives.

Ce que je propoſe pour la plaine du Nord, ſeroit applicable à bien d'autres quartiers. L'habitant, au ſurplus, doit connoître la nature du ſol dont il dirige la culture, afin d'y appliquer les moyens convenables.

Les labours, (1) les arroſemens, les cendres de varech, le fumier ordinaire, la chaux, les coquillages offrent encore un beau champ à ſon induſtrie.

Depuis le pied des mornes juſqu'à la mer, tout eſt cultivé, ou l'étoit autrefois; & l'on trouve ſur cette vaſte étendue de pays autant de variétés dans la qualité des terres que dans la configuration extérieure du ſol, depuis celle qui eſt ferrugineuſe, rougeâtre, aride, juſqu'au ſable gras & humide de la meilleure qualité.

Ici, comme par-tout ailleurs, les terres graſſes & légeres en même tems ſont les plus productives. L'atténuation habituelle où elles ſe trouvent, qui fait que les ſucs nourriciers y circulent aiſément, eſt particuliérement avan-

(1) Ils ne ſont preſque pas en uſage dans cette colonie.

tageuse aux cannes à sucre, dont les racines chevelues & en assez petit nombre s'étendent à peine à sept ou huit pouces de la plante.

Aussi le produit de ces sortes de terres est au moins double, quelquefois triple, de celui des terres fortes, quoique la culture de ces dernieres soit beaucoup plus pénible; car une fois desséchées par le soleil, il faut des efforts incroyables pour parvenir à y creuser les fosses nécessaires à une plantation nouvelle. C'est de quoi j'ai été si souvent témoin, que je ne reviens pas de l'obstination des cultivateurs à ne point employer la charrue en pareille circonstance. Indépendamment de la grande facilité que l'on trouveroit ensuite à ouvrir les fosses, on atténueroit bien mieux cette sorte de terre, c'est-à-dire, qu'on l'ameroit à un point plus avantageux en général pour la végétation, & particuliérement pour celle des cannes à sucre.

Ce n'est pas la dépense qui doit les arrêter, car il est bien évident que la méthode usitée est la plus dispendieuse. Seroit-ce donc la crainte de rendre l'assiette des cannes trop peu solide, & de les exposer ainsi à être renversées par le moindre coup de vent?

Voilà l'objection que j'ai entendu faire par d'anciens

d'anciens habitans, & à laquelle on répondit que la canne ne tient à la terre que par l'adhérence de ses racines; que ses racines, comme l'expérience le prouve, ne s'étendent point au-delà de chaque fosse particuliere, & ne peuvent trouver d'appui au-delà; qu'il est par conséquent indifférent à la solidité de la canne qu'on laboure ou non, puisqu'il faut dans tous les cas remuer pour le moins les terres des fosses que l'on creuse dans chaque plantation nouvelle; que l'on aura beau d'ailleurs labourer les terres compactes & même y mêler une forte quantité de sable, encore ne parviendroit-on pas à les rendre aussi meubles que certains cantons de la colonie le sont naturellement; comme le bas Limbé, par exemple, où l'on ne voit pas cependant que les cannes soient plus sujettes à être renversées qu'ailleurs. Cette objection est donc très-frivole.

Les labours & autres moyens de fertilisation inusités à S. Domingue, qui me paroissent d'une application très-avantageuse à la majeure partie des terres de cette colonie, seroient inutiles, peut-être même nuisibles à certains petits cantons privilégiés, dont le sol très-bas, voisin de la mer, tout récent, léger, gras & humide,

eſt ſi fort aſſaiſonné des principes de la végétation, qu'au lieu de chercher à les développer, il faudroit plutôt s'appliquer à en envelopper une partie, pour que la canne y proſpérât davantage; car pendant les premieres années d'exploitation de ces ſortes de terres, la canne y prend une croiſſance ſi rapide, que le ſirop qu'elle renferme n'a pas le tems de mûrir & de s'y perfectionner. On la trouve alors remplie d'une eau très-peu ſucrée, preſqu'inſipide; & l'on auroit beau la laiſſer ſur pied plus long-tems; loin d'acquérir, elle acheveroit de ſe perdre.

Il faut apparemment une certaine proportion de viteſſe pour la perfection de la plante, entre le développement gradué des fibres qui en ſont comme la charpente, & l'élaboration des ſucs qu'elle renferme.

Si les premiers ſe forment trop promptement, les ſeconds ſont encore dans l'enfance, que le corps de la plante a déjà atteint la caducité & même la mort.

Mais cette vigueur par excès n'eſt que paſſagere, & les propriétaires des terreins où elle ſe rencontre ſe conſolent facilement des pertes momentanées qu'elle leur occaſionne, par la

fertilité prochaine & durable dont elle eſt le préſage.

Tel étoit le bas Limbé il y a vingt-cinq ou trente ans. Il renferme aujourd'hui ſept ſucreries très-riches, dont le terrein n'eſt conquis ſur la mer que depuis une quarantaine d'années. C'eſt un des plus beaux monumens de la colonie & de l'induſtrie de ſes habitans. Le ſol en eſt de la meilleure qualité ; & quoique de huit à dix pouces ſeulement au-deſſus de l'eau, la canne y réuſſit parfaitement.

Les années de ſéchereſſe qui appauvriſſent les terres hautes, ſont très-avantageuſes aux quartiers bas, tels que le bas Limbé, qui en a fourni la preuve en 1776 & 1777.

Un ſec général dévoroit ailleurs les végétaux, tandis que les récoltes de ce petit canton n'avoient jamais été ſi belles ; & quoique le réciproque ſoit vrai juſqu'à un certain point, cependant les quartiers bas conſervent encore une grande ſupériorité de produit ſur les terres hautes, même dans les années les plus humides.

De tous les terreins de la colonie cultivés en cannes, les plus mauvais ſont ceux qui, indépendamment de leur qualité viſqueuſe & tenace, ont encore au-deſſous de leur couche

végétale un banc argilleux qui retient les eaux de pluie. Ces eaux fermentent, aidées de la chaleur ; alors les racines pourriſſent & les cannes ſe deſſechent.

Il faudroit dans ces ſortes de terres, outre les labours dont j'ai parlé précédemment, ouvrir des foſſés de diſtance à autre à travers l'épaiſſeur du banc d'argille, afin d'écouler les eaux.

Les arroſages ſont pratiqués dans quelques endroits de la colonie, mais pas aſſez généralement, puiſqu'ils ſont avantageux dans la plupart des terres, ou pourroient le devenir, quoi qu'en diſent pluſieurs habitans qui les jugent nuiſibles, ſans l'avoir éprouvé par-tout ailleurs que dans les terres légeres.

Que les terres légeres, qui ont une certaine pente, ſoient celles où ils conviennent le mieux, perſonne ne peut en diſconvenir ; mais ils ont auſſi un degré d'utilité dans les terreins même les plus compactes, pourvu que les eaux n'y ſéjournent pas trop long-tems. (1)

(1) Les provinces méridionales de la France en fourniſſent quelques exemples.

Or nous venons de voir comment on peut les faire écouler en pareil cas.

Aux lieux bas & humides, tels que le bas Limbé, l'arrofage ne doit être pratiqué que dans les plus grandes fécherefles. Mais cette reffource eft en général fi avantageufe pour la culture, que les riverains de l'*Artibonite* (1) ne devroient pas différer plus long-tems de rédiger & d'effectuer le projet de prife d'eau qu'on leur a propofé, & au moyen de laquelle ils verroient leurs revenus s'accroître confidérablement.

Entre le fable gras & humide, & cette terre compacte fur banc argilleux, dont je vous ai parlé, qui font les extrêmes des terres cultivées en cannes, il en eft une infinité d'autres qui font bonnes ou mauvaifes, à proportion qu'elles participent plus ou moins de l'un ou l'autre.

On compte ici que les terres vierges, dans les plaines de la plus médiocre qualité, cultivées en cannes, peuvent produire fans labours & fans engrais pendant plus de trente ans avant d'être épuifées. De meilleures à proportion.

---

(1) Riviere de S. Domingue.

Mais celles à portée de recevoir les limons que les pluies enlevent aux montagnes, ont une fertilité presqu'inépuisable. Telles sont, dans la dépendance du Cap, la plaine de Limonnade, le quartier Morin & le bas Limbé. Le plus grand nombre à la vérité n'a pas cette ressource.

Il est très-probable qu'en labourant & en engraissant les terres de S. Domingue abandonnées pour cause d'épuisement, l'on en tireroit un bon parti ; mais le sol cultivable est encore trop étendu relativement au mobilier de la colonie, pour que les habitans reviennent sur leurs pas. Ce n'est qu'après que le feu de la culture la plus dévorante aura passé sur la majeure partie des héritages, que l'on verra pratiquer un pareil genre d'industrie ; pourvu toutefois que, d'ici à ce tems-là, l'on n'établisse point de nouvelles sucreries dans quelques parties actuellement incultes de la zone torride.

Si l'isle de Cuba, par exemple, celle de Porto-Ricco, & même la partie Espagnole de l'isle S. Domingue, ou quelques cantons du continent de l'Amérique, venoient à être cultivés en cannes, les François ainsi que les An-

glois, ne pouvant plus ſoutenir la concurrence de ces ſols nouveaux, ſeroient bientôt forcés d'abandonner leurs établiſſemens actuels.

Quoi qu'il en ſoit de l'avenir, venons à la méthode généralement uſitée à S. Domingue pour la culture & l'exploitation des cannes à ſucre.

Les terres que l'on y emploie ſont communément diviſées en parallélogrammes de quatre carreaux (1) chacun. On les entoure d'un large foſſé, qui forme les ſéparations, & qui favoriſe en même tems la circulation de l'air; article ſi évidemment important, que les cannes de liſieres ſont toujours incomparablement plus belles que celles de l'intérieur.

Lorſqu'on veut planter une piece ainſi préparée, on commence par brûler toutes les mauvaiſes herbes qui s'y trouvent. L'on y diſpoſe enſuite les negres de maniere qu'ils puiſſent, ſans ſe gêner réciproquement, ouvrir des foſſes alignées, de quinze à dix-huit pouces en quarré ſur huit pouces de profondeur, & diſtantes de trois pieds les unes des autres.

---

(1) Le carreau, qui eſt une meſure du pays, a 3402. 4. de ſurface.

Dans chacune de ces foſſes on couche horizontalement trois tronçons de têtes de cannes encore frais, dont les nœuds doivent fournir de nouvelles plantes. On remet après cela la terre dans les foſſes, on l'éleve en forme de monticule, & pluſieurs cultivateurs ſont dans l'uſage de planter du maïs dans les intervalles. Ce n'eſt pas qu'il en réſulte un bien pour les cannes, qui y perdent au contraire d'une maniere ſenſible; mais le grain eſt fort utile dans les habitations.

On plante ici les cannes en toute ſaiſon, parce que la végétation s'y opere ſans relâche; le tems de l'hivernage, depuis novembre juſqu'en mars, eſt cependant le plus favorable à cette opération, ſur-tout dans les terres hautes & naturellement ſeches.

Les cannes une fois plantées, les ſoins que l'on apporte à leur accroiſſement conſiſtent à les bien ſarcler, autant pour entretenir la circulation de l'air autour d'elles, que pour ne pas laiſſer enlever les ſucs de la terre par de mauvaiſes herbes.

Dans les bons terreins, les ſarclaiſons deviennent inutiles après trois ou quatre mois de plantation. Les cannes ont acquis à cette

époque une force ſuffiſante pour étouffer les plantes qui voudroient croître à leurs pieds.

Entre quatorze & dix-huit mois de plantation, ſuivant la ſaiſon & ſuivant les terreins, les cannes ont atteint leur maturité. (1) Pour lors on en fait la récolte.

Les negres les coupent le plus près de terre qu'il leur eſt poſſible, avec des coutelas qu'ils appellent *manchettes*. Ils les dépouillent enſuite ſur les lieux même de toutes leurs feuilles & auſſi de leurs têtes, qui ne renferment point de liqueur ſucrée, mais qui ſervent à de nouvelles plantations, à la nourriture du bétail, & à couvrir des bâtimens.

Les cannes ainſi déshabillées ſont chargées ſur des voitures qui les conduiſent au moulin, où on les paſſe ſans perdre de tems, dans la crainte qu'elles ne s'aigriſſent par la fermentation.

Auſſi-tôt après la récolte d'une piece de cannes, les habitans qui ont beaucoup de negres font brûler ſur place les feuilles & les ſou-

---

(1) Les cannes de rejets mûriſſent un ou deux mois plus tôt: mais elles ne ſont preſque jamais auſſi belles que les premieres.

ches qui y ſont reſtées, puis font creuſer de nouvelles foſſes dans les intervalles des premieres, pour y replanter, comme il a été dit ci-deſſus. Mais ceux qui manquent de forces, & c'eſt le plus grand nombre, (1) ſe contentent, après une premiere récolte, de faire étendre ſur le terrein les feuilles ſurabondantes à la nourriture du bétail, pour y ſervir d'engrais, & les anciennes ſouches pouſſent des rejets qui donnent à la vérité des cannes bien inférieures aux premieres, mais qui ont coûté bien moins de peine, & qui mûriſſent beaucoup plus tôt.

La diſette de bras, ou la négligence, fait quelquefois différer une plantation nouvelle juſqu'à la troiſieme récolte de rejets. Alors c'eſt trop attendre, & les meilleures terres le prouvent bien par leur mince produit en pareil cas.

Les rejets dégénerent de plus en plus d'une récolte à l'autre; & quoique l'on n'ait pas eſſayé (que je ſache du moins) d'épuiſer la fécondité des ſouches, on peut préſumer, d'a-

---

(1) Parce qu'ils font toutes leurs cultures à bras, au lieu de les abréger par le moyen de la charrue.

près leur troiſieme produit, que le dernier ne ſeroit pas éloigné.

Mais, ſoit en rejets, ſoit en plantations neuves, les terres donnent ici ſans relâche ; car à peine une récolte eſt-elle faite, que les ſouches pouſſent de nouvelles tiges, ou qu'on les brûle pour procéder à une plantation nouvelle. Il arrive de-là que dans une ſucrerie conſidérable, l'on plante & l'on coupe dans tous les mois de l'année.

A préſent que nous avons vu la canne plantée, produite, coupée & reproduite, voyons comment on en exprime le ſuc.

On emploie ici trois eſpeces d'agens pour faire aller les moulins, ſavoir, l'*air*, l'*eau* & les *mulets*. Le premier eſt très-peu uſité, quoique très-praticable dans pluſieurs quartiers de la colonie : dans tous ceux, par exemple, où la briſe de mer ſe fait bien ſentir, parce qu'elle ſe leve à neuf heures du matin, & ne ceſſe de ſouffler juſqu'au couché du ſoleil.

Voilà donc neuf à dix heures de mouvement, ſur leſquelles on peut compter en pareille ſituation, & qui ſuffiroient dans les ſucreries les plus conſidérables, pour entretenir les équipages de chaudieres le jour & la nuit.

Mais au lieu d'un ſeul moulin par équipage, il en faudroit alors deux, avec un réſervoir pour le vin de cannes exprimé d'avance. On placeroit ce réſervoir dans un endroit frais; (1) le vin que l'on y feroit paſſer feroit cuit pendant la nuit & n'auroit pas le tems de fermenter.

L'eau courante, appliquée au moulin, eſt ſans contredit un agent bien préférable à l'air; elle a ſur ce dernier l'avantage d'un mouvement uniforme & non interrompu.

Mais le plus mauvais de tous ceux que l'on emploie dans cette colonie, celui cependant qui y eſt le plus en uſage, c'eſt un attelage de ſix mulets relevés toutes les heures; & il n'en faut pas moins de ſoixante, pour ſoutenir la fatigue d'un moulin.

Leur nourriture, leurs remplacemens, leurs harnois, les negres qui les ſoignent, ceux qui les conduiſent, tous ces objets réunis, qui ſurchargent le propriétaire, deviennent abſolument nuls pour ceux qui emploient l'air ou l'eau.

---

(1) Comme une eſpece de cave; & on y adapteroit une pompe, pour éviter une main-d'œuvre pénible.

Croiroit-on néanmoins, tant l'habitude a de force, que plusieurs qui pourroient avoir des moulins à eau ne cherchent point à s'en procurer, & qu'aucun ne songe à se servir de l'air !

Le moulin proprement dit, quel que soit l'agent qui le meuve, est toujours le même. Il est composé de cinq cylindres verticaux, roulans sur des axes qui les enfilent. Trois d'entr'eux sont placés sur la même ligne & au-devant du moulin. Ils sont faits du bois le plus dur & revêtus d'une robe de fonte. Ils ont de trois à quatre pieds de hauteur sur quinze à seize pouces de diametre; & quoique leurs surfaces se touchent dans l'état de repos, on est toujours surpris, lorsqu'*ils* sont en mouvement, de la quantité de cannes qui passent entre ces surfaces dans un instant, entraînées d'un bout à l'autre avec tant de vîtesse, qu'un negre peut à peine suffire à alimenter le moulin, & comprimées avec tant de force, que le mucilage même de la plante est entiérement exprimé, lequel est très-nuisible à la fabrication du sucre.

Les deux autres cylindres, non revêtus en fonte, & beaucoup plus petits que les trois

premiers, ne fervent qu'à diriger & rejeter au dehors la canne une fois exprimée, que l'on appelle en cet état *bagaſſe* : (1) ils font pofés verticalement, derriere & joignant les trois autres.

Le vin de cannes defcend par les furfaces des grands cylindres fur la table inférieure qui les appuie, garnie d'un rebord élevé dans tout fon pourtour. Un petit canal y eft adapté & porte la liqueur dans un grand réfervoir.

Ce réfervoir eft une efpece de cuve en maçonnerie, pratiquée dans un bâtiment couvert où l'on fait le fucre, & voici en gros de quelle maniere on s'y prend.

Quatre chaudieres de fonte, établies fur un maffif de maçonnerie, fe joignant immédiatement, difpofées fur la même ligne, & la premiere tenant au réfervoir, compofent ce que l'on appelle un équipage, & fuffifent à la fabrication du fucre.

Lorfque tout eft difpofé pour cuire le vin de cannes, on ouvre la communication du ré-

---

(1) Les bagaffes font portées dans des efpeces de hangars, où elles fechent ; l'on s'en fert enfuite pour chauffer les fourneaux de fucreries.

ſervoir à la premiere chaudiere pour la remplir ; on allume en même tems le fourneau, dont l'embouchure eſt en-dehors du bâtiment. Le foyer répond immédiatement au-deſſous de la quatrieme chaudiere, & la chaleur ſe diſtribue aux trois autres, à proportion de leur éloignement, par le moyen d'un canal en maçonnerie qui regne le long & au-deſſous des chaudieres.

La plus voiſine du réſervoir eſt donc la moins échauffée, la ſuivante l'eſt davantage, la troiſieme encore plus, & la quatrieme, au-deſſous de laquelle on entretient le feu, reçoit la chaleur la plus violente.

Si le vin de cannes ne renfermoit que deux ſubſtances, l'eau & le ſucre, il ſuffiroit de le faire évaporer jusqu'à conſiſtance d'extrait, pour obtenir tout le ſucre qu'il contient : alors une ſeule chaudiere, avec un feu gradué, le meneroit à ſa perfection. Mais il renferme un troiſieme principe, beaucoup plus tenace que l'eau, dont il eſt difficile de le dépouiller entiérement, c'eſt le mucilage de la plante.

L'eau, le mucilage & le ſucre ſont donc les trois ſubſtances qui le compoſent. Vous concevez que les doſes de chacune & même leurs qualités varient à l'infini, ſuivant l'eſpece de

terrein qui a produit les cannes, ſuivant la ſaiſon qui les a vu croître, ſeche ou humide, brûlante ou tempérée.

L'art du raffineur conſiſteroit à bien démêler toutes ces choſes, afin d'employer les procédés convenables; mais il n'y a point d'ouvrages ſur cette matiere, qui puiſſe éclairer les fabricans. Chacun d'eux ſuit à peu près la même routine, & fait du ſucre, tantôt beau, tantôt médiocre, quelquefois mauvais. Voici quels ſont les procédés généraux.

Pendant que l'évaporation de l'eau ſurabondante au vin de cannes ſe fait dans la premiere chaudiere, on y jette quelques pincées de chaux vive pulvériſée. Cette chaux, en s'uniſſant à la partie mucilagineuſe, produit une eſpece de ſavon qui ſurnage en forme d'écume & que l'on enleve continuellement avec des cuillers à longs manches, deſtinées à cet uſage.

On tranſvaſe enſuite la liqueur de la premiere chaudiere dans la ſeconde, où le degré de chaleur plus conſidérable accroît l'évaporation & concentre le ſirop de plus en plus.

Alors le raffineur attentif cherche à reconnoître par des ſignes que l'expérience a découverts,

couverts, si la liqueur est suffisamment lessivée ; après quoi, le sirop est versé de la seconde chaudiere dans la troisieme, où il se perfectionne par l'évaporation seule & sans le secours des lessives.

De la troisieme on le verse dans la quatrieme, où le feu le plus vif acheve de le cuire.

Pour lors on en remplit des formes coniques de terre cuite, où on le laisse refroidir. Il s'y crystallise en peu de tems, prend une couleur jaunâtre, & c'est ce que l'on appelle du sucre brut.

Les procédés en usage pour le blanchir sont trop connus en Europe pour que je vous en donne le détail ; je vous dirai seulement qu'il est bien avantageux d'avoir assez de bâtimens & de negres pour lui donner cette perfection ; car le sucre brut ne se vend dans la colonie que moitié du prix de l'autre, & il s'en faut bien que ce dernier, par les manipulations qu'il exige & autres dépenses, occasionne une différence aussi considérable.

Ce calcul est certain & si connu de tous les habitans, que chacun d'eux augmente aujourd'hui ses bâtimens pour faire du sucre terré.

La bande du nord a donné l'exemple il y a bien des années ; celle de l'oueſt le ſuit depuis quelque tems : mais celle du ſud reſte encore en arriere, faute de moyens pour les premieres avances.

Avant de terminer cette lettre, quoiqu'elle ſoit déjà bien longue, il faut que je vous faſſe part d'une choſe qui me paroît remarquable. Les cannes des terres du bas Limbé, cultivées le plus récemment, donnent un ſucre brut, ſalé à un point conſidérable ; & le mèlange naturel de deux ſaveurs ſi oppoſées en produit une troiſieme qui eſt inſupportable. Heureuſement que le terrage dépouille entiérement cette ſorte de ſucre de tout le ſel qui lui eſt uni & qui ſe précipite avec le ſirop dans les vaſes que l'on place au-deſſous des formes.

Les pluies & les arroſemens artificiels deſſalent, d'année à autre, les terreins nouvellement conquis ſur la mer, qui fourniſſent cette ſingularité. Mais il faut peut-être trente ans de culture pour les dépouiller entiérement de ce principe incommode.

Au ſurplus, la canne à ſucre n'eſt pas la ſeule plante qui ſe reſſente de la ſalure des fonds ſur leſquels elle ſe développe. Pluſieurs autres participent à cet inconvénient.

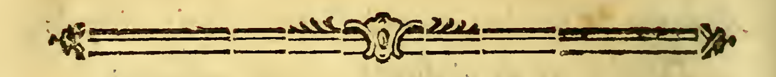
Apperçu du produit annuel d'une ſucrerie, d'après l'expérience de pluſieurs anciens habitans.

Un attelier de cent cinquante negres de tout ſexe & de tout âge, employé ſur le meilleur terrein, conduit avec intelligence, ne fournit guere au-delà de trois cents milliers de ſucre terré par an. Il n'en fourniroit que moitié dans les terres médiocres. Les frais de mobilier, d'entretien & d'exploitation s'élevent dans le premier cas au tiers du produit, & à la moitié dans le ſecond.

Concluſion.

Tous les frais d'établiſſement comptés, ſavoir, achat de la terre, des negres, du bétail, des outils, conſtruction de bâtimens, &c. qui forment un très-gros capital, la meilleure ſucrerie ne ſauroit rendre, année courante, plus de quinze pour cent, & la médiocre plus de dix.





LETTRE XXVII.

S. Domingue 1782.

Les somptueux établissemens des plaines n'ont plus rien qui doive vous surprendre ; c'est pour ceux des montagnes qu'il faut réserver votre admiration. Mais prenez d'abord une idée de ce qu'elles étoient avant que les Européens eussent l'audace d'y pénétrer.

Les terres basses de la colonie, cultivées depuis long-tems, payoient généralement avec usure les frais d'exploitation, & personne n'avoit encore songé à tirer parti des montagnes. Leurs sommets élancés dans les nues, tantôt dans les brouillards les plus épais, tantôt dans les orages ; leurs croupes couvertes de forêts impénétrables, toujours humides, remplies d'insectes ; des multitudes de ravins escarpés, des pitons entassés, menaçans ; rien n'annonçoit une demeure faite pour les hommes, qui ne songeoient guere alors à la disputer aux animaux.

On apporta le caſier des isles du Vent, (1) & il fut l'époque d'une grande révolution.

Nombre de particuliers demanderent des conceſſions dans ces mornes réputés juſqu'alors inacceſſibles, & l'on vit bientôt des forets entiérement abattues, brûlées ſur les lieux; du manioc, des bananiers & des caſiers à leur place, des caſes & des habitans. O pouvoir de l'intérêt, où ſont les obſtacles qui peuvent t'arrêter!

Ces premieres tentatives furent couronnées par des ſuccès, & les ſuccès firent naître de nouvelles tentatives.

Enfin l'émulation fut ſi conſidérable dans cette nouvelle branche de culture, qu'en moins de vingt ans l'on vit le quart de la ſuperficie des montagnes en valeur; & aujourd'hui que tout eſt partagé, l'on y trouve des habitations en grand nombre, juſques dans les lieux les plus reculés; les unes aſſiſes ſur des ſommets, d'autres ſur des croupes, d'autres à l'entrée des ravins; toutes dans des ſituations pittoreſques, formant les unes pour les autres, dans

---

(1) Il n'y a guere plus de quarante ans qu'on le cultive à S. Domingue.

chaque petit canton, des points de vue très-agréables.

Plusieurs ſont aſſez voiſines pour que ceux qui les occupent puiſſent ſe parler & s'entendre ſans ſortir de chez eux; un ſeul ravin les ſépare, mais le plus ſouvent il faut le développer en entier pour ſe rendre de l'une à l'autre, à cauſe du grand eſcarpement de ſes pentes.

On trouve d'ailleurs dans toutes ces montagnes autant de chemins qu'il eſt néceſſaire pour le débouché des denrées & pour la communication réciproque des habitans. Ils ſont en général d'une pente très-douce, mais trop étroits pour le paſſage des voitures: auſſi tous les tranſports s'y font à dos de mulets.

Dans le quartier de la Marmelade, qui n'eſt pas cultivé depuis plus de vingt-cinq ans, les montagnes ſont encore boiſées ou plantées en caſiers juſqu'à leurs ſommets, & recouvertes par-tout d'une couche de terre aſſez conſidérable. Il n'en eſt pas de même dans les montagnes plus anciennement cultivées, dont les croupes & les cimes abandonnées, épuiſées, devenues infertiles, ſont entiérement découvertes & hériſſées de rochers en forme d'aiguilles.

C'eſt ainſi que la nature nous montre d'une maniere trop ſenſible, que notre induſtrie, qui devroit toujours l'enrichir, l'anéantit dans quelques circonſtances.

Comment l'homme, qui paroît ſi peu de choſe ſur le vaſte théatre de ſes productions, peut-il opérer d'auſſi grands changemens dans un laps de tems auſſi court?

Il faut, pour le concevoir, connoître la culture du cafier telle qu'elle ſe pratique ici.

Le propriétaire, après avoir fait abattre le canton de forêt qu'il y deſtine, met le feu aux arbres renverſés, dont les cendres ajoutent à la fertilité de la terre. Alors il la fait applanir en gros, pour tracer les alignemens de ſa plantation.

Les negres ouvrent des foſſes ſur ces alignemens, ils y plantent les jeunes cafiers & rempliſſent les trous.

Les ſoins de la culture conſiſtent enſuite à ſarcler les mauvaiſes herbes & à tailler les cafiers d'année à autre. Ils produiſent dès la ſeconde.

On les eſpace plus ou moins, ſuivant la vigueur du ſol. Les meilleures terres ſont celles où on les plante à de plus grandes diſtances,

& l'on peut compter en général qu'il en entre de trois à cinq mille pieds par carreau, (1) jamais plus, jamais moins.

Là où ils ſont en plus petit nombre, ils acquierent plus de hauteur, plus de branches, & rendent auſſi bien davantage.

La plupart des habitans ne ſont point dans l'uſage des pépinieres. Ils préferent mal-à-propos la méthode longue & pénible de faire enlever par leurs negres les jeunes cafiers épars dans les anciennes plantations, que des graines tombées accidentellement ont produits ; & ce ſont ceux-là qu'ils replantent.

On diſtingue aujourd'hui dans les montagnes de S. Domingue, des cantons froids, d'autres tempérés, & d'autres fort chauds.

Les cafiers ne réuſſiſſent bien dans les premiers, qu'autant qu'ils ſe trouvent éloignés des forêts (2) & élevés au-deſſus du lit des torrens, qui exhalent toujours beaucoup de

(1) Même meſure que pour la plaine. Voyez la lettre précédente.

(2) Un pied de cafier dans de pareils cantons, qui ſe trouve à l'ombre d'un arbre, perd ſes feuilles en hiver & devient bientôt ſtérile.

vapeurs. Encore faut-il que les années ne ſoient ni pluvieuſes, ni brumeuſes ; & avec toutes ces conditions réunies, le café qu'ils produiſent eſt d'une qualité inférieure & ne mûrit que très-tard.

Dans les cantons tempérés, les récoltes ſont plus certaines, plus abondantes, & d'une meilleure qualité. Il n'y a que des accidens rares qui puiſſent les affecter. Cette heureuſe température ſe rencontre pour l'ordinaire ſur les terreins qui ne ſont ni très-anciennement ni très-récemment en valeur.

La grande chaleur, accompagnée de ſécheresse, que l'on éprouve dans le troiſieme climat, provient d'un ſol trop découvert, comme il arrive dans les montagnes anciennement cultivées, où non-ſeulement il ne reſte plus de forêts, mais à peine une couche très-mince de terre aride.

Il faut ſur de pareils terreins des pluies preſque continuelles, ſans quoi peu ou point de récoltes ; & dans toute eſpece de température, les fonds calcaires ſont en général bien plus durables & plus fertiles que les autres.

Le cafier a pluſieurs floraiſons qui ſe ſuccedent, voilà pourquoi ſes fruits ne mûriſſent

pas dans le même tems. Auſſi n'eſt-il pas rare dans certains mois de l'année, de voir ſur la même branche, des fruits mûrs près de la tige, d'autres moins avancés à quelque diſtance, d'autres au-deſſus qui commencent à ſe nouer, puis des fleurs nouvellement épanouies au ſommet de la branche.

Dans les terreins les plus précoces, la récolte commence en août, & en ſeptembre dans les plus tardifs.

Lorſque la ceriſe qui renferme le café eſt très-rouge, il eſt tems de la cueillir.

Les negres alors ſe mettent tous à la beſogne. Ils commencent enſemble à une extrêmité des plantations & cueillent toujours devant eux juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à la fin.

Mais ils n'ont pas plus tôt fait cette premiere recherche, qu'ils reviennent à l'endroit où ils ont commencé, afin d'en enlever ce qui a mûri pendant qu'ils étoient ailleurs.

Ils parcourent donc le terrein de nouveau, en cueillant comme la premiere fois, & toujours reviennent ſur leurs pas, juſqu'à ce que tout ſoit enlevé; ce qui n'arrive qu'au bout de quatre mois.

A meſure que les ceriſes ſont cueillies, on

les met dans des baſſins pleins d'eau & on les y laiſſe tremper pendant quelques jours.

L'eau diſſout le ſuc gommeux qui eſt renfermé dans leurs chairs, & les diſpoſe ainſi à une deſſication plus prompte.

Cette préparation faite, on les étend ſur des plates-formes en maçonnerie, que l'on appelle *glacis*, deſtinées uniquement à les faire ſécher à l'ardeur du ſoleil.

Après quoi on les met dans une auge circulaire pour y être expoſées à la preſſion de deux meules en bois, (1) dont l'effort ſuffit pour briſer les enveloppes, mais ſans pouvoir endommager la feve.

On ſe ſert enſuite de moulins à bras pour ſéparer les graines de leurs enveloppes, & l'on finit par le triage, qui conſiſte à éplucher les mauvaiſes. C'eſt le travail des enfans & des vieillards.

Après bien des informations priſes ſur les lieux, & quelques obſervations particulieres

---

(1) Ces meules ſont placées de champ & circulent dans l'auge, par un mouvement adapté au centre du moulin. On emploie pour moteurs, l'eau, les mulets ou les negres.

que j'ai eu l'occafion de faire moi-même, voici la meilleure notion générale que je puiffe vous offrir fur le produit moyen d'une caféterie.

Les meilleures terres que l'on plante ici en cafiers ne donnent pas plus de trente récoltes avant d'être épuifées. Les plus mauvaifes de toutes en rendent quatre. La fertilité moyenne peut donc être portée à dix-fept récoltes. (1)

Suppofons à préfent qu'un particulier poffede deux cents carreaux de terre d'une fertilité moyenne, & que fon attelier foit compofé de quatre-vingt efclaves de tout fexe & de tout âge.

Il pourra, d'après l'expérience commune, entreprendre l'exploitation de quarante carreaux à la fois.

---

(1) Un jeune cafier reprend rarement dans une terre défrichée depuis quelques années, parce que la premiere couche végétale n'y eft déjà plus. L'ancien y fubfifte cependant & donne plufieurs récoltes avant de périr.

Cette différence fait voir que la jeune plante a befoin d'une bonne terre pour former fon premier établiffement, tandis que l'autre déjà établie, accoutumée au fol & plus robufte, y trouve encore de quoi vivre.

Son terrein, au bout de quatre-vingt-cinq ans, auroit donc entiérement ſubi la fatigue de la culture & ſeroit épuiſé.

Chaque carreau renferme quatre mille pieds de cafier, nombre moyen; & chaque pied, produit moyen de tous les ſites, peut rendre, année commune, une demi-livre de café.

Ainſi le revenu moyen du propriétaire ſeroit alors de quatre-vingt milliers de café & ſe répéteroit pendant quatre-vingt-cinq ans.

Il faudroit à préſent pouvoir déterminer la valeur pécuniaire de la denrée. Mais ſur quelles données s'appuyer? Les variations qu'elle éprouve dans le commerce ſont trop fortes, trop inégales & trop ſubites, pour qu'on en puiſſe déduire quelque choſe d'exact.

Le plus bas prix auquel on ait vu le café à S. Domingue, étoit de cinq ſols la livre argent de France; ſur quoi le propriétaire payoit encore les frais de tranſport, qui s'élevoient au moins à cent ſols par quintal.

Aujourd'hui il s'y vend juſqu'à 16 & 17 ſols; & cet éclair de faveur eſt en vérité bien néceſſaire pour diminuer les dettes qui obèrent l'habitant des mornes ſans qu'il y ait de ſa faute, mais uniquement à cauſe du vil prix

auquel ſa denrée s'eſt ſoutenue pendant bien des années.

Si l'on ſuppoſoit un prix moyen de huit ſols la livre, frais de tranſport payés, on trouveroit qu'une caféterie peut rendre de net le huit pour cent, pourvu toutefois qu'il n'arrive aucune maladie extraordinaire, ni ſur les negres, ni ſur le bétail.

Si les propriétaires de caféteries, malgré leurs travaux continuels & leurs ſoins infatigables, n'operent que des accroiſſemens lents dans leurs fortunes, en revanche ils ont déjà épuiſé & bouleverſé la moitié des montagnes qu'ils cultivent & changé totalement le climat de la colonie.

Quelques habitans de la Marmelade m'ont aſſuré qu'au commencement de leurs établiſſemens il ne ſe paſſoit guere de jours ſans qu'ils euſſent des orages pendant l'été, & des pluies pendant l'hiver. A préſent, huit & dix jours s'écoulent, dans l'une & l'autre ſaiſon, ſans qu'ils aient une ſeule goutte de pluie.

L'empreſſement des propriétaires de caféteries à défricher les forêts qui leur reſtent, fait craindre avec raiſon de voir toutes les montagnes de la colonie à nu & ſtériles dans une

cinquantaine d'années, & la plaine privée par là de quantité de ſources & d'eaux courantes, comme de toutes les pluies dont elle eſt redevable à l'attraction des forêts, & qui ſont indiſpenſables au ſuccès de ſa culture.

N'y auroit-il donc pas quelque moyen de remédier à la dévaſtation actuelle, ſans diminuer les récoltes? Voici quelques remarques à ce ſujet.

On trouve ici tel pied de cafier, iſolé & cultivé avec ſoin, qui rend, année commune, juſqu'à huit & neuf livres de café, ſans aucune diminution pendant un tems conſidérable.

Ces exemples particuliers de fécondité, qui ſont muets pour les propriétaires, aux yeux deſquels ils ſe préſentent chaque jour, ne l'ont pas été pour moi, qui n'avois point l'habitude de les voir.

Comment le même arbriſſeau peut-il rendre, dans quelques circonſtances, ſeize & dixhuit fois plus que dans d'autres? Avec un peu de réflexion ſur ce qui ſe paſſe, nous n'aurons pas de peine à le comprendre.

Les cafiers, dans les plantations en grand, très-voiſins les uns des autres, ne ſauroient prendre tout l'accroiſſement dont ils ſont ſuſ-

ceptibles. En ſecond lieu, les ſarclaiſons multipliées, qui y deviennent indiſpenſables pour la deſtruction des mauvaiſes herbes, déſuniſſent les molécules terreuſes.

Elles ſont pour lors entraînées par les eaux de pluie juſques dans le fond des ravins, & d'autant plus promptement, que les croupes ſur leſquelles les plantations ſont établies, ont pour l'ordinaire une pente très-eſcarpée.

Ainſi la premiere couche de terre, la plus productive, ne tarde pas à être enlevée, & jamais d'engrais qui la remplace.

Il n'en eſt pas de même des caſiers iſolés, dont le produit eſt conſidérable. Ceux-là s'étendent en toute liberté & prennent un grand accroiſſement. Si leur pied ſe déchauſſe, on y remet de la terre; l'engrais ne leur eſt point épargné, & ils ne ſont jamais en ſouffrance.

Cependant on eſt encore bien éloigné de leur donner tous les ſoins qui pourroient accroître leur vigueur & les faire fructifier davantage. L'art de tailler le caſier eſt ici dans l'enfance. Cette pratique ſi avantageuſe lorſqu'on l'emploie avec intelligence, n'eſt pas moins nuiſible lorſque l'ignorance en fait uſage. Or il n'eſt pas poſſible de tailler plus à contre-

ſens

ſens que le font généralement les negres chargés de cette beſogne ; & leurs maîtres le ſouffrent, ne pouvant leur apprendre ce qu'ils ignorent eux-mêmes.

Il y auroit ſans doute bien des recherches à faire pour arriver à une bonne culture du caſier. L'on en eſt ſi loin encore, que je puis me permettre de vous expliquer en peu de mots celle que je voudrois que l'on eſſayât.

L'objet principal du propriétaire doit être à la vérité, de faire le plus grand revenu poſſible ; mais s'il peut en même tems le rendre durable, il remplit le vœu de l'état.

Suppoſons toujours ſon attelier compoſé de quatre-vingt eſclaves. Au lieu d'entreprendre quarante carreaux à la fois, qui donnent un total de cent ſoixante mille pieds de caſiers & quatre-vingt milliers de produit, je voudrois qu'il n'en cultivât que quarante mille pieds ſur une étendue de vingt carreaux.

Il faudroit alors que les croupes de montagnes ſur leſquelles il établiroit ſes plantations, fuſſent partagées en différens amphithéatres paralleles les uns aux autres, depuis les crêtes juſqu'au fond des ravins.

Chacun de ces amphithéatres auroit neuf

pieds de largeur ou environ, & feroit terminé par un petit mur vertical en pierre feche, qui s'appuieroit fur l'étage inférieur.

Ainfi chaque mur ferviroit à empêcher les éboulemens & à foutenir une communication facile pour les travaux journaliers & pour les récoltes.

Alors les cafiers feroient efpacés fuffifamment pour pouvoir s'étendre, & leur petit nombre permettroit auffi de donner plus de foin à leur culture.

En ramaffant avec foin tous les engrais que l'habitation pourroit fournir, foit la dépouille même du café, foit le fumier des animaux, on en trouveroit affez pour donner de la vigueur aux arbres les plus foibles.

Si chaque pied de la nouvelle culture rendoit annuellement trois livres de café, produit moyen, (1) il y auroit une augmentation de moitié en fus dans fa récolte entiere, & avec moins de travail peut-être qu'il n'en faut dans fon fyftême actuel d'exploitation, lequel d'ailleurs détruit tout en peu de tems,

---

(1) On peut raifonnablement l'efpérer, d'après l'expérience dont j'ai fait mention.

tandis que celui que je propose offre un plan de culture permanente & une source bien plus féconde.

Les cultivateurs de cafiers trouveroient aussi de l'avantage à prendre de la graine chez leurs voisins pour former leurs pépinieres, au lieu de se servir continuellement de celle de leur crû, ou plus souvent encore de jeunes cafiers qui se trouvent hors de rang dans leurs terreins; car le croisement des especes est une condition reconnue nécessaire pour s'opposer à leur abâtardissement.

On pourroit aussi faire quelques tentatives pour planter de boutures. (1) Cette méthode, si elle réussissoit, éviteroit les frais d'une pépiniere, sans être d'ailleurs onéreuse pour les cafiers en valeur, dont la taille annuelle fourniroit & au-delà, d'un canton à l'autre, tous les remplacemens nécessaires.

Un propriétaire de caféterie est allé plus loin en ce genre. Ayant observé que le goyavier (2) prospéroit dans les terreins les plus

(1) Plusieurs habitans m'ont assuré l'avoir fait avec succès.

(2) Arbre fruitier si commun dans la colonie & si

arides, il essaya d'y greffer des branches de cafier; mais il n'eut pas de succès complet. Peut-être cependant qu'en perfectionnant le procédé & en choisissant mieux la saison qu'il n'a fait, (1) on soumettroit le goyavier à la greffe.

Ce résultat seroit d'une si grande importance pour toutes les colonies, que chacune d'elles devroit multiplier les essais.

Alors les plus mauvais terreins que l'on est forcé d'abandonner aujourd'hui, ceux même qui sont entiérement pelés & épuisés depuis long-tems, rentreroient dans le domaine de la culture. Mais que cette tentative réussisse ou non, toujours me paroît-il indispensable, pour l'avantage de la colonie présente & à venir, de remettre en bois les montagnes abandonnées.

Les orangers, les citronniers, les goyaviers & beaucoup d'autres especes qui croissent aisément dans les plus mauvais terreins, seroient

---

vivace, que l'on ne peut parvenir à le détruire dans les lieux cultivés.

(1) La plus favorable seroit l'hiver.

très-propres à former ces plantations nouvelles. Non-ſeulement ils fixeroient le peu de terre qui reſte encore dans ces lieux infertiles, mais ils le bonifieroient & l'augmenteroient par leurs dépouilles annuelles, & le diſpoſeroient ainſi à de nouvelles productions.

Le gouvernement pourroit exiger en conſéquence, que tout propriétaire de caféterie qui exploite trente carreaux de terre en cafiers, en replantât un demi tous les ans de cette maniere dans les lieux déjà épuiſés, & chacun à proportion.

La charge ne ſeroit pas trop forte pour le cultivateur, puiſque trois à quatre cents pieds d'arbres ſuffiroient par carreau.

Et tel parti que l'on embraſſe, il eſt abſolument néceſſaire d'apporter un grand changement à la culture préſente, ſi l'on veut que S. Domingue rende encore du café dans cinquante ans d'ici.

La proſpérité momentanée de cette colonie a trouvé juſqu'à préſent plus d'admirateurs que de critiques. Mais ceux qui percent dans l'avenir, ne peuvent s'empêcher de la regarder comme très-précaire & digne, ſous ce point de vue, de toute l'attention du gouvernement.

A voir l'empreſſement avec lequel tous les propriétaires, dans les mornes ſur-tout, épuiſent la portion de terre dont ils jouiſſent; on croiroit qu'un ennemi les menace de s'emparer inceſſamment de leurs héritages.

Mais, pour conſerver les mêmes revenus avec de moindres dépenſes, ſans rien dévaſter, ils auroient beſoin de lumieres, & le gouvernement peut leur en fournir, en formant à ſes frais des établiſſemens pour la culture des cannes à ſucre; d'autres pour celle de l'indigo; d'autres enfin pour celle du cafier; tous diſtribués convenablement dans les différens quartiers de la colonie. Je ſuppoſe qu'ils ſeroient dirigés par des hommes de mérite, auxquels on donneroit des appointemens & toutes les facilités néceſſaires pour faire de nouvelles expériences, tendantes à la perfection des cultures dont ils ſeroient chargés.

Celui d'entr'eux qui feroit quelque découverte importante, ſeroit récompenſé par quelque marque d'honneur.

La chambre d'agriculture auroit l'inſpection de ces établiſſemens, préſidée par le gouverneur & l'intendant; & les habitans, outre les lumieres qu'ils y puiſeroient eux-mêmes, pour-

roient y envoyer en apprentiſſage les negres les plus intelligens, dont ils voudroient faire des commandeurs.

Ou je ſuis bien trompé, ou la colonie en retireroit le plus grand fruit ; & le roi n'y mettroit pas du ſien, pour peu que l'adminiſtration fût bonne.

Revenons particuliérement aux montagnes.

Ce ne ſont pas les riches qui y ont fixé leur domicile. Ces demeures, trop éloignées des jouiſſances multipliées de la vie, ne pouvoient tenter l'opulence. Elles ont été la reſſource des hommes actifs & induſtrieux, qui ne déſeſperent point d'arriver à la fortune, en commençant avec de foibles moyens.

Les blancs y ſont en grand nombre & y poſſedent les plus belles habitations. Mais on y trouve auſſi quantité de familles de ſang mêlé, des mulâtres & negres libres qui ſemblent s'être cachés dans ces ſolitudes pour éviter le mépris que les Européens prodiguent à leurs ſemblables dans des lieux plus habités.

Tous cultivent quelques petites portions de terre, du produit deſquelles ils ſubſiſtent. Ils ont, ſuivant leurs facultés, plus ou moins d'eſclaves ; mais en général ils ſont mal-aiſés.

On a remarqué depuis long-tems, qu'il y avoit dans les montagnes de tous les pays plus de bonhommie, des mœurs plus ſimples & plus pures, que dans les plaines.

S. Domingue ne fait point exception à cette remarque. Le luxe, l'ambition, l'oiſiveté & la molleſſe, corrupteurs adorés de ſes villes & de leurs alentours, n'exiſtent point ou très-peu pour l'habitant des montagnes.

Eloigné de la demeure des vices, l'exemple ne ſauroit l'entraîner. Il vit tranquillement ſur ſa terre & ne s'occupe que de ſes récoltes. Aucun objet de tentation, étranger à ce qu'il poſſede, ne vient s'offrir à lui & réveiller ſa cupidité. Ne voyant d'hommes que ſes eſclaves, il ne peut faire que des comparaiſons avantageuſes au ſort dont il jouit.

Un air plus pur & plus tempéré que dans les plaines, entretient ſa ſanté. Tout concourt enfin à ſa ſatisfaction, lorſque ſa petite fortune augmente annuellement & lui donne l'eſpoir de revoir bientôt ſa patrie.

Les établiſſemens des mornes ſont proportionnés à la foibleſſe des biens. La plupart des maiſons de propriétaires y ſont petites & conſtruites en bois, aſſez ſolides cependant

pour le tems qu'elles doivent être habitées. Les propriétaires y vivent avec beaunoup d'économie, & le peu de largeur des chemins les oblige heureusement de renoncer à un luxe de voitures très-dispendieux.

Les negres paroissent y jouir d'un meilleur sort que dans la plaine. Peut-être au surplus que l'espece de dépendance où sont les maîtres de leur bonne volonté à cause de la foiblesse des atteliers, la crainte de perdre par la désertion une partie trop sensible de leur fortune, de compromettre leur vie même dans ces lieux isolés, sans autre appui que l'opinion ; peut-être, dis-je, que toutes ces raisons réunies contribuent à y faire traiter les esclaves avec plus d'humanité. Quoi qu'il en soit du motif, le fait existe, & voilà l'essentiel.

Ils ne sont pas sujets, comme dans la plaine, à manquer de vivres ; parce qu'ici le terrein étant moins précieux, on leur en abandonne davantage. Moins débauchés que ceux qui vivent au voisinage des villes & bourgades, ils font aussi plus d'enfans ; on connoît même plusieurs caféteries, où les naissances remplacent les morts.

Un ancien préjugé fait croire encore que

la température des montagnes eſt nuiſible aux negres. Ils paroît au contraire, qu'ils y vivent mieux portans & plus long-tems que dans la plaine. La fraîcheur qui y regne quelquefois, que l'on croit ſi redoutable pour eux, ne les empèche pas de s'expoſer à l'air libre pendant la plus grande partie de l'année, avec une ſimple chemiſe & une culotte de groſſe toile, ſans en être incommodés. Ils ont à la vérité beſoin de vètemens un peu plus chauds pendant les mois de novembre, décembre, janvier & février.

L'humidité exceſſive des mornes, qui faiſoit périr beaucoup de negres lors des premiers établiſſemens, n'exiſte plus depuis bien des années. La deſtruction ou l'éclairciſſement des forèts ont même tellement changé le climat de ces montagnes, que l'athmoſphere, au lieu d'y être trop humide en général, ſera bientôt trop ſeche pour la végétation. Il reſte cependant quelques petits cantons parmi les plus nouvellement défrichés, où l'humidité de l'air eſt très-conſidérable; les negres, dans ceux-là, ſont ſujets à quelques attaques de ſcorbut. Le remede alors eſt de les envoyer en plaine.

La plupart des montagnes de S. Domingue

ſont ſi eſcarpées, que leurs croupes reſſemblent à des précipices : auſſi ne faut-il pas bien des années de culture pour les dépouiller de la terre végétale qui les recouvre.

Celles dont le ſol eſt calcaire, fourniſſent les bois les plus durs & les plus précieux, tels que l'acajou franc, le bois roſe, l'amandier, le bois de fer, &c.

Les autres produiſent beaucoup d'arbres d'une qualité inférieure, tels que le bois trompette, le figuier maudit, le ſucrier, différentes ſortes de palmiſtes, & d'autres eſpeces de bois blancs, mous & peu propres aux conſtructions.

Quoiqu'il tombe encore dans le quartier de la Marmelade une énorme quantité d'eau, (1) les ravins y ſont ſi multipliés & les pentes ſi bruſques, que les pluies n'ont pas le tems de pénétrer la terre : il arrive de là que les ſources n'y ſont pas à beaucoup près auſſi communes que dans nos montagnes d'Europe.

---

(1) Quelques expériences que j'ai commencées ſur les lieux & qu'un habitant a eu la complaiſance de ſuivre pendant pluſieurs mois, me font eſtimer à plus de cent quatre-vingt pouces la quantité d'eau qui tombe annuellement ſur ces montagnes.

Parmi les plantes indigenes des montagnes de S. Domingue que j'ai parcourues, on trouve très-communément :

Le jalap, dont les propriétés ſont bien connues.

Le baume du chaſſeur, plante rampante, qui croît ſur les rochers humides. Ses feuilles reſſemblent à des lentilles encore vertes; elles renferment un ſuc réſineux, très-odorant & très-efficace pour les plaies. (1)

Une ſorte de fougere, dont les tiges ſervent de calumets aux negres & à différens peuples ſauvages du Nouveau-Monde.

Pluſieurs eſpeces d'herbes à raſoir, qui coupent les chairs à travers les vêtemens.

Le ſucrier de montagne, arbre de moyenne grandeur, qui fournit un baume réſineux très-ſuave, & qui n'eſt peut-être pas inférieur à celui du Pérou pour la guériſon des plaies.

Le bois de gayac. Il eſt ſi connu, qu'il ſuffit de le nommer.

---

(1) Il eſt trop peu connu en Europe, où l'on pourroit s'en procurer, en le faiſant diſſoudre par le tafia juſqu'au point de ſaturation. Alors il deviendroit tranſportable ſans rien perdre de ſes propriétés ſalutaires.

Un herborifte s'étendroit davantage fur ces détails ; mais j'aime mieux m'arrêter que de vous donner des defcriptions imparfaites.

Les pâturages du quartier de la Marmelade & des cantons voifins font encore affez fournis, quoiqu'établis dans des lieux épuifés par la culture.

Les pluies fréquentes & la grande humidité de l'air y fuppléent fans doute à l'aridité du fol, en favorifant la germination des graines.

Cette humidité eft telle, que l'évaporation moyenne de l'eau commune n'a été que de trois quarts de ligne par vingt-quatre heures, pendant plufieurs jours de fuite que je l'ai obfervée, avec une chaleur moyenne de 20 degrés. (1)

Ainfi l'athmofphere de ce petit canton eft

---

(1) Avec un degré de chaleur prefqu'égal, j'ai trouvé deux lignes d'évaporation en Europe. Cette différence prouve évidemment que ces fortes d'expériences ne font point propres à déterminer la quantité abfolue de l'évaporation pendant un tems donné & avec un degré de chaleur déterminé ; il me femble qu'on les emploieroit plus avantageufement à la comparaifon des degrés plus ou moins confidérable d'humidité dans les différentes athmofpheres.

habituellement ſi fort chargée de vapeurs aqueuſes, qu'elle a de la peine à en recevoir davantage. Sa tranſparence n'en paroît cependant point altérée ; & quoique les hommes qui y vivent ne jouiſſent pas généralement d'une auſſi bonne ſanté que ceux qui habitent d'autres montagnes de la colonie plus découvertes, ils ſont cependant encore plus vigoureux que les habitans de la plaine. D'où l'on peut conjecturer que l'air qu'ils reſpirent n'a d'autre inconvénient qu'une humidité par excès, moins nuiſible apparemment que les différens *gas* qui ſe mêlent avec celui de la plaine, fournis abondamment par les terres baſſes & aquatiques & par une multitude de végétaux en putréfaction.

Les plus grands froids de l'hiver ne ſont jamais aſſez conſidérables dans ces montagnes, pour altérer ſenſiblement les productions qui exigent un climat chaud. (1)

(1) Douze degrés au-deſſus de la glace eſt le point le plus bas auquel on y ait obſervé le thermometre de Reaumur pendant tout un hiver. Encore étoit-ce au point du jour, car à midi le thermometre monta à 17 d. Les obſervations du barometre & du thermometre, que j'ai faites ſur ces montagnes & calculées

On y cultive avec ſuccès pluſieurs plantes potageres d'Europe, mais elles n'y donnent point de graines. On parvient auſſi, à force de ſoins, à y élever des pommiers, poiriers, pruniers, ceriſiers, pêchers, abricotiers. Mais ces ſortes de cultures ne ſont tentées que par un très-petit nombre d'habitans.

Il y a peu d'oiſeaux dans les montagnes que j'ai parcourues, malgré l'abondance de fruits & d'inſectes qu'ils trouvent dans les forêts, & le repos où on les laiſſe. Peut-être que les Indiens chaſſés par les Eſpagnols à l'époque de la découverte de l'isle, obligés enſuite de ſe retirer dans les forêts & d'y vivre de leur chaſſe, en ont détruit pluſieurs eſpèces.

Le cochon marron commence auſſi à y devenir fort rare. Quelques habitans prétendent que l'on y trouve des ſinges; mais cela n'eſt point prouvé.

Les couleuvres, de même que les lézards,

ſuivant la méthode de M. Duluc, m'ont donné au réſultat, une hauteur moyenne de trois cents cinquante toiſes au-deſſus du niveau de la mer. D'autres s'élevent encore par-deſſus celle-ci : je ne les ai point méſurées, mais elles m'ont paru preſque doubles en hauteur.

y ſont très-multipliées & n'ont rien de dangereux ; mais c'eſt principalement dans le grand nombre & la variété des inſectes que la nature étale ici toute ſa magnificence. Quoique les jours ne ſoient que de quelques minutes pour la plupart d'entr'eux & la vie de quelques jours, il y en a ſans ceſſe ſur pied des quantités ſi prodigieuſes, que l'on en voit ſur toutes les plantes, ſur toutes les fleurs, ſur tous les fruits ; tandis qu'un nombre peut-être plus grand voltige encore dans les airs.

Ceux qui veillent pendant le jour, ne ſont pas plus tôt couchés avec le ſoleil, que d'autres ſe réveillent, ſortent de leurs gîtes & ſe mettent en campagne. Chaque eſpece alors fait entendre ſes cris, & cet aſſemblage confus d'une multitude de voix clapiſſantes produit un charivari épouvantable qui dure toute la nuit.

Ces fêtes nocturnes ſont toujours éclairées par des réverberes ambulans, dont les lumieres réunies égalent ſouvent celle de la lune.

L'inſecte (*cucuju*) qui la répand, eſt un ſcarabée de couleur brune, long d'un pouce & gros comme le doigt. Il a deux phoſphores dans la partie antérieure de la tête, que l'on prendroit

prendroit pour des yeux enflammés. Il en porte un troisieme au - dessous de son corcelet, qui est beaucoup plus considérable que les deux autres ensemble, mais caché par une écaille lorsque l'insecte est sans mouvement. L'écaille se dégage & laisse paroître le phosphore aussi-tôt que l'insecte marche ou qu'il prend son essor dans les airs ; d'où l'on pourroit conjecturer qu'il lui sert de flambeau.

Quand je dirois que chacun d'eux porte trente fois plus de matiere lumineuse qu'un ver-luisant d'Europe, je ne croirois pas exagérer.

Je l'ai enlevée à plusieurs ; & après l'avoir étendue sur du papier, elle y brilloit pendant deux ou trois minutes, puis se dissipoit entiérement.

La clarté que répandent les *cucujus* est si vive qu'on la distingue au plus grand jour. Mais pour l'appercevoir alors, il faut les agiter violemment ; car ils ne veillent que la nuit, & pendant leur sommeil leurs feux sont éteints.

Les negres & négresses savent bien mettre la lumiere de ces insectes à profit. Ils s'en servent pour éclairer leurs cases, & l'on en fait le même usage dans les maisons les plus riches de la colonie, où il y a des enfans au berceau :

on renferme ces mouches dans des bocaux de verre blanc, au nombre de trois ou quatre, qui suffisent pour éclairer une chambre. On évite par-là l'accident du feu pendant le sommeil des nourrices.

Un insecte particulier aux montagnes de S. Domingue, qui y est connu sous le nom de *rakado*, mérite assurément d'être remarqué, malgré sa petitesse extrême; il égale à peine la grosseur d'un ciron, & il fait cependant plusieurs morsures dans un instant. A ces morsures succedent des ampoules accompagnées de douleurs & de démangeaisons qui ne se dissipent qu'au bout de plusieurs jours.

Sans doute que le venin (1) de ce petit animal est bien actif, puisqu'une quantité imperceptible à la vue simple produit de pareils ravages.

La vipere d'Europe, les serpens à sonnettes de la Virginie n'ont rien de comparable. Si le rakado, sans changer de nature, parvenoit jamais à la grosseur d'une mouche ordinaire,

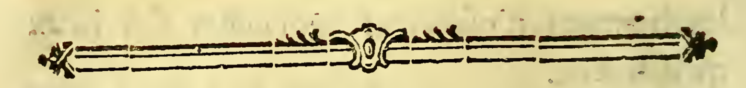
(1) Les acides en sont le remede. Il est donc d'une nature opposée à celui de la plupart des animaux venimeux.

les hommes n'oſeroient approcher des lieux qu'il habite.

Le cheval, le taureau, l'âne, le mouton, le chien & le chat ſont les animaux d'Europe qui ont bien réuſſi dans les montagnes de S. Domingue. On y voit auſſi des pigeons, des poules & des canards.

Les mulets du pays ne ſont pas générale-ment de belle eſpece; & c'eſt bien la faute des habitans, qui ſe contentent d'ânes de la plus petite taille, pour en faire des étalons. Ce mauvais choix eſt d'autant moins excuſable de leur part, que le mulet eſt le ſeul animal qu'ils emploient au moulin & au tranſport des den-rées.





LETTRE XXVIII.

S. Domingue 1782.

La plupart des défrichemens ſont faits, le climat de S. Domingue eſt uniforme, & la quantité des denrées coloniales varie fort peu d'une année à l'autre. Il n'en eſt pas de même de leur valeur dans le commerce, qui dépend d'une infinité de cauſes non permanentes, dont l'énumération feroit plus longue à faire que difficile à comprendre.

Cependant on peut évaluer ſans erreur notable, une récolte moyenne de S. Domingue convertie en argent, à 80,000,000 liv. argent de France ; comprenant dans cette ſomme juſqu'au prix des denrées de la colonie, qui font l'objet du commerce interlope, & dont les Américains de la Nouvelle-Angleterre ont eu juſqu'à préſent la meilleure part.

Les impoſitions du roi s'élevent de 7 à 8 millions.

Les frais de régie, aux deux tiers de cette ſomme pendant la paix, ſouvent au double

pendant la guerre ; & l'excès du produit total de la colonie ſur la conſommation, à 12,000,000 l. qui ſont le partage de l'induſtrie.

Ce tableau en grand ne m'a pas été donné pour être d'une exactitude parfaite, mais ſuffiſante. Le ſuivant n'eſt pas moins digne de votre confiance, étant puiſé dans la même ſource.

Il concerne la population qui eſt de trente-cinq mille blancs, de ſeize à dix-ſept mille affranchis & de trois cents trente mille eſclaves. Il eſt vrai que le dénombrement de ces derniers, fait à l'intendance, s'éleve à peine à trois cents mille. Mais chacun ſait bien ici que pluſieurs propriétaires, afin de diminuer leurs corvées & leurs impoſitions, n'accuſent pas tous les negres qu'ils poſſedent.

C'eſt même d'après l'expérience très-ancienne de l'un d'eux, que j'augmente d'un dixieme le nombre des eſclaves impoſé réellement.

Quant à l'adminiſtration de la colonie, rien pour moi n'eſt plus difficile à examiner. Il faudra donc vous contenter d'un mot ſur cet objet.

Un gouverneur & un intendant la dirigent.

Ils ſont à la tête de deux conſeils ſupérieurs, l'un établi au Cap, & l'autre au Port-au-Prince. (1) La prépondérance du gouverneur, dont l'autorité ſuprême s'étend ſur toutes les parties, eſt très-conſidérable.

Et quand même l'intendant parviendroit à balancer ſon pouvoir, l'adminiſtration n'en ſeroit pas moins telle que la cour peut le ſouhaiter, puiſque l'un & l'autre chef tenant d'elle immédiatement ſes fonctions, ne peut que concourir à ſes vues.

Si l'autorité du gouverneur eſt très-étendue, les lumieres dont il a beſoin devroient l'être également. Il faut qu'il embraſſe à la fois l'agriculture, le commerce, la juriſprudence, la défenſive de l'isle, ſa police intérieure & tout ce qui a rapport à la marine. Il n'y a point de miniſtere en Europe qui exige autant de connoiſſances. On ne ſauroit donc apporter trop d'attention au choix des hommes qu'on deſtine à ces ſortes de places.

Du moins faudroit-il prolonger la durée (2)

---

(1) Chef-lieu de la colonie, quoique le gouverneur & l'intendant réſident au Cap pendant la guerre.

(2) Elle n'eſt que de trois ans.

de leur commandement, parce que si quelque chose peut suppléer au défaut de connoissances acquises, c'est l'expérience.

Mais à peine un gouverneur est-il au fait de sa mission, qu'il doit retourner en France. Quel intérêt prendroit-il aux affaires & de quoi le rendra-t-on responsable?

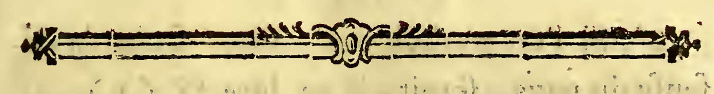
Des mutations fréquentes pouvoient être nécessaires autrefois; mais elles sont très-désavantageuses aujourd'hui que l'on n'a pas de rebellion à craindre.

La coutume de Paris & le code noir sont les loix écrites de la colonie. Il est surprenant qu'elle n'ait point encore d'ordonnance concernant les eaux & forêts. Elle pouvoit s'en passer dans le principe de son établissement; mais aujourd'hui, que la plupart des défrichemens sont faits & que l'industrie emploie les eaux courantes à différens usages, souvent il s'éleve des contestations à ce sujet; & l'on voit tel particulier, parce qu'il s'est emparé le premier d'un ruisseau dont le quart suffiroit à ses besoins, ne pas permettre cependant que d'autres en détournent le moindre filet.

On conçoit aisément combien cette anarchie produit de querelles, d'inimitiés & de dom-

images à l'agriculture. Les plaintes en pareil cas vont au gouverneur; mais pour qu'il pût décider avec connoiſſance de cauſe, il faudroit ſouvent qu'il ſe transportât ſur les lieux, & il n'en a guere le loiſir. L'arbitraire d'ailleurs ne vaudra jamais des loix fixes, déjà éprouvées dans un grand royaume.





LETTRE XXIX.

S. Domingue 1782.

Les opinions ont été partagées de tout tems au ſujet des moyens à employer pour la défenſe de cette colonie ; & les choſes ſont encore au point que l'on ne peut connoître le ſyſtème qui a prévalu.

Peut-être que cette incertitude de fait eſt une ſuite des difficultés de la queſtion. Quelque vraiſemblable que ſoit cette idée, elle ne m'empêchera pas de vous faire part des miennes.

Il me ſemble d'abord que tous les ſyſtèmes de défenſe propoſables ſe réduiſent à trois ; ſavoir, la *marine*, les *milices du pays*, & les *forts avec garniſon à poſte fixe*.

1°. La *marine* ſeroit ſans doute ſuffiſante, ſi l'on pouvoit ſe promettre dans tous les tems une prépondérance qui en impoſât aux ennemis. Mais quelles énormes dépenſes ! On eſt ſurpris, en y réfléchiſſant, que ce moyen ait été propoſé ſérieuſement. Je me ſerois même abſtenu de vous en parler, ſi je n'entendois pas dire tous les jours, qu'il ne faut que de la marine pour défendre les colonies.

2°. Si l'on confioit aux milices ſeules la défenſe du pays, feroit-il en ſûreté? (1)

Compoſées de François, c'eſt aſſez faire l'éloge de leur courage. Mais en corps d'armée, le courage ne ſuffit point ; il faut de l'enſemble & de la diſcipline.

Or ces milices ne s'aſſemblent qu'une fois le mois, pour paſſer les revues des commandans de quartiers. Jamais elles ne manœuvrent; quelle figure feroient-elles en préſence de vieilles troupes aguerries? Le parallele n'eſt pas ſoutenable.

La Suiſſe n'a que des milices pour ſa défenſe, il eſt vrai ; mais elles ſont exercées. Le pays d'ailleurs, peu fait pour exciter la cupidité, preſqu'impénétrable, eſt encore couvert par l'amour de la liberté.

S'il falloit d'ailleurs ici faire entendre la générale à ſoixante & quatre-vingt lieues de diſtance, en plaine & juſques dans les mornes les plus reculés, l'ennemi n'auroit-il pas le loiſir de former en paix ſes premiers établiſſemens?

---

(1) Tous les habitans généralement quelconques, blancs, mulâtres ou negres libres, y ſont enrôlés.

Or les premiers établissemens sur une côte dénuée de fortifications sont presque toujours décisifs. Ne seroit-ce pas aussi abandonner la colonie au brigandage des negres, si on les laissoit sans maîtres pour les réprimer, & avec la connoissance d'un ennemi à proximité, qui favoriseroit leurs désordres? Voilà bien des objections contre ce second systême de défense, & je ne vois guere ce que l'on peut y répondre.

Ceux qui ne rêvent que gibernes & fusils, & qui voudroient qu'on mît l'univers en troupes réglées, trouvent tout simple d'exercer les milices de S. Domingue, à peu près comme l'on exerce les troupes ordinaires. Ils ont alors en tout tems, dans la colonie, une armée de douze mille hommes, qui ne coûte rien au roi.

Ce résultat sans doute est imposant: mais le soldat, dans l'habitant de S. Domingue, ne doit-il pas être habituellement subordonné au négociant ou au cultivateur, qui ne sont jamais moins utiles à l'état que lorsqu'ils se livrent à des fonctions militaires?

Disons même que les minuties de la discipline que l'on commence à introduire parmi eux, ont dans ce cas particulier une application des plus fausses & d'une dangereuse conséquence.

N'eſt-il pas abſurde, par exemple, d'envoyer en priſon (& cela ſe fait aujourd'hui) un habitant dont la préſence ſur ſes biens eſt très-néceſſaire, parce qu'il aura paru une fois à la revue ſans baïonnette, ou bien avec des cartouches ſans balles ?

C'eſt aſſurément bien mal interpréter l'inſtitution des milices de S. Domingue, que de les conſidérer ſous ce point de vue ſévere, qui ne convient qu'à des troupes réglées, dont les ſeules fonctions utiles à l'état, juſqu'à préſent du moins, ont été de ſe préparer ſans ceſſe à la guerre. Il faut plutôt les voir comme un établiſſement politique, duquel réſulte principalement la police intérieure de la colonie.

Cette police eſt partagée entre les commandans de quartiers, qui correſpondent avec le gouverneur, & qui par cette raiſon, autant que par celle de l'autorité immédiate dont ils jouiſſent, devroient être choiſis parmi les hommes les plus notables & du plus grand mérite.

Mais l'on ſe plaint avec raiſon, que ceux qui obtiennent ces ſortes de places (1) ſont

---

(1) Elles ſont ſans appointemens & ſans émolumens quelconques.

quelquefois peu capables & même peu dignes de les remplir.

Les uns, dont les affaires ſont dérangées, s'en ſervent comme de ſauve-garde pour ſe mettre à l'abri de toute eſpece de pourſuites juridiques; d'autres abuſent de leur autorité & de la confiance du gouverneur, pour vexer impunément des propriétaires reſpectables. Il faudroit donc remédier à ces inconvéniens par un meilleur choix. On le peut aujourd'hui, on ne l'auroit pas pu il y a quelques années: je vous en dirai la raiſon.

En 1763, les habitans de S. Domingue conſentirent à payer une ſomme annuelle, qu'ils paient encore à préſent, pour être affranchis de la milice; & la milice fut ſupprimée.

Peu d'années après, la cour de France jugea à propos de la rétablir ſans effacer l'impôt; & le mécontentement fut ſi général, qu'il fallut uſer de violence pour la remettre ſur pied.

Les principaux habitans refuſerent à cette époque les premieres places, aimant mieux être ſimples ſoldats: l'on fut donc obligé de les proſtituer.

Cette compoſition bizarre fut néceſſaire alors; mais aujourd'hui, que tout eſt calme, on peut choiſir, & il eſt tems de le faire.

Je ne m'arrêterai point à difcuter fi la cour de France étoit fondée ou non à rétablir les milices de S. Domingue fans annuller l'impôt; ces fortes de matieres font fort délicates, & fujettes à des difcuffions de raifonnemens interminables ; il n'y a que le fait qui puiffe les bien décider. Mais l'enrôlement des habitans de S. Domingue en corps de milices me femble politiquement avantageux pour la tranquillité de la cour comme pour la police intérieure de l'isle, & ce n'eft pas peu de chofe. Sans doute que, dans un cas d'invafion, l'on pourroit encore tirer parti de ces troupes, tant indifciplinées foient-elles ; cependant il faut bien fe garder de leur confier exclufivement la défenfe de la colonie.

Quelques pofitions bien choifies & fortifiées, où l'on tiendroit garnifon en tout tems, que l'on doubleroit en tems de guerre, compofent le troifieme fyftême de défenfe qui me paroît le plus avantageux de tous, le plus folide & le plus praticable.

Je n'appellerois pas un fort le chétif établiffement de *Picolet*, (1) quoiqu'il en porte le

(1) Il eft au pied d'un morne, à l'entrée de la rade du Cap.

nom ; bien moins encore toutes ces batteries de côte , qui peuvent à peine arrêter un corſaire. Mais un fort, comme je l'entends ici, n'exiſte point à S. Domingue. Ce ſeroit une enceinte baſtionnée, avec de bons revêtemens, des foſſés & ſur-tout un chemin-couvert. On y pratiqueroit des ſouterreins à l'épreuve de la bombe, capables de recevoir les hommes & les munitions. Alors il faudroit un ſiege en regle; & les ſieges ne ſont pas faciles à faire en Amérique, tant à cauſe de la chaleur & de l'intempérie du climat, que par la difficulté d'y raſſembler des armées nombreuſes.

Quels ſeroient à S. Domingue les emplacemens les plus convenables pour les forts que je propoſe ?

Un ancien gouverneur de la colonie, plus zélé qu'éclairé pour le ſervice du roi, ne vouloit qu'une place forte dans l'intérieur de l'isle, pour s'y retirer en cas d'invaſion & faire de là des incurſions ſur les établiſſemens ennemis.

Mais celui qui, dans une isle, eſt le maître de la mer, tient à coup ſûr la clef de toute eſpece de munitions & des richeſſes de la colonie. L'abondance eſt de ſon côté, la diſette de l'autre.

C'eſt donc ſur les ports les plus fréquentés qu'il convient d'aſſeoir la défenſe ; & pour ſe renfermer dans de juſtes limites, on peut réduire à quatre le nombre de ceux qu'il eſt à propos de fortifier à S. Domingue.

Le Cap eſt ſans contredit le plus important de tous, tant à cauſe de ſa ſituation, que par la grande étendue de ſes affaires. Vient enſuite le Port-au-Prince ; après quoi le môle Saint-Nicolas, plus encore pour empêcher l'ennemi d'en jouir avantageuſement, comme il fit dans la derniere guerre, que pour toute autre raiſon. Le quatrieme enfin, dans la partie du ſud, c'eſt-à-dire, aux Cayes S. Louis.

Un fort pour quinze cents hommes de garniſon me ſembleroit ſuffiſant au Cap. Un ſecond, pour douze cents au Port-au-Prince, & les deux autres conſtruits pour huit cents hommes chacun, ſeroient proportionnés à leur importance.

Total des garniſons. . . . . . . 4300 hommes.

Les régimens du Cap & du Port-au-Prince auroient habituellement la garde de ces forteresses ; on les doubleroit en tems de guerre, & les garniſons ſeroient completes.

L'état

L'état, en adoptant ce ſyſtême de défenſe pour toutes ſes colonies, ne ſeroit plus obligé de s'épuiſer durant la guerre pour les remplir de troupes nationales, qui ſuccombent par milliers à la maligne influence du climat. Tranquille de la ſorte, avec peu de monde & de dépenſes, ſur le ſort de ſes poſſeſſions les plus éloignées, il dirigeroit en quelque façon la guerre comme il voudroit, & ſeroit d'autant plus redoutable en attaquant, que le ſoin de ſa propre défenſe ne détourneroit aucune partie de ſes forces.

Mais pour nous aſſurer encore mieux de la bonté de ce ſyſtême, rappellons-nous ce qui s'eſt paſſé depuis peu ſous nos yeux.

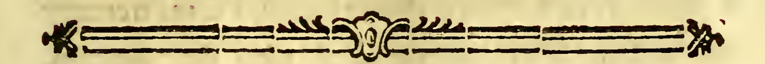
Si S. Criſtophe, qui vient d'être pris avec beaucoup de peine, avoit eu un fort de médiocre réſiſtance, au lieu d'une mauvaiſe enceinte ſans chemin-couvert, l'armée Françoiſe qui l'aſſiégeoit auroit été obligée à coup ſûr d'en lever le ſiege, puiſque, malgré le pitoyable état de cette bicoque & les ſecours que la mer fourniſſoit à l'aſſiégeant, celui-ci commençoit ſi fort à déſeſpérer de la réuſſite, que le mauvais ſuccès tenoit à quelques jours de réſiſtance.

Conclusion.

C'est en Amérique principalement, que les places fortes doivent jouer le plus grand rôle, parce que les armées ne peuvent y être que très-foibles, encore coûtent-elles prodigieusement à transporter & à nourrir; parce que les travaux des sieges y sont bien plus fatigans qu'en Europe, & les remplacemens des morts impossibles. De sorte que, pour peu qu'un siege y traîne en longueur, on doit le regarder comme manqué & en pure perte pour celui qui l'a entrepris.

Mais si le siege d'un seul fort est une opération majeure en Amérique, croit-on qu'un ennemi osât jamais en entreprendre plusieurs, comme il faudroit qu'il fît pour s'emparer de la colonie de S. Domingue?





LETTRE XXX.

S. Domingue 1782.

EN parcourant quelques minutes de mes lettres précédentes, un ſcrupule s'éleve en moi ; non que j'aie voulu altérer la vérité dans aucune, mais à cauſe des interprétations injurieuſes au caractere des habitans de S. Domingue, que mes différentes remarques pourroient faire naître, & d'autant plus facilement qu'un ancien préjugé les peint déjà en Europe, ſurtout dans l'intérieur des terres, ſous des traits auſſi déſagréables qu'infideles. Permettez-moi donc de retoucher ce tableau, & de ne laiſſer, s'il eſt poſſible, dans votre eſprit aucune incertitude ſur l'opinion raiſonnable que l'on doit avoir en général des Européens établis dans les colonies d'Amérique. (1)

Il eſt premiérement très-faux qu'elles ſoient peuplées du rebut des métropoles, comme on

---

(1) Ils ſe reſſemblent dans toutes, à peu de choſe près.

le croit affez communément dans l'éloignement des côtes. Il eft même affez rare d'y rencontrer des hommes flétris dans leur patrie, parce qu'ils y feroient bientôt démafqués & ne trouveroient d'emploi nulle part.

Autrefois on pouvoit regarder l'Amérique comme l'égout de l'Europe ; mais la culture & l'établiffement fixe du commerce ont tout changé, & l'on peut dire aujourd'hui avec raifon, que la population des isles ne s'eft pas moins épurée que l'air qu'on y refpire.

Pourquoi donc, me direz-vous, toutes ces cruautés exercées envers les efclaves ? Des humains peuvent-ils fe dénaturer à un tel point? Oui, lorfqu'un méchant gouvernement l'exige. C'eft lui feul, c'eft l'efclavage qu'il faut accufer. Il eft odieux en foi & contre nature ; il faut donc, par une jufte conféquence, des moyens odieux & contre nature pour le maintenir.

La douceur envers des efclaves dont on veut trop exiger, implique contradiction avec l'objet qu'on fe propofe. Celui qui effaieroit ce mobile en pareil cas, feroit bientôt ramené à une févérité exceffive.

Mais la plupart des propriétaires d'Amérique ne font feulement pas ces réflexions. Conduits

par l'habitude, ils penſent qu'un negre eſt bien à eux quand ils l'ont payé & qu'ils peuvent en diſpoſer comme d'un mulet ou de tout autre animal. Ils ſont donc bien moins coupables qu'on ne l'imagine communément.

La preuve en eſt, que leur humanité ſe manifeſte vis-à-vis des blancs, & qu'ils fourniſſent à cet égard de très-beaux modeles à ſuivre. Je citerai pour exemple l'hoſpitalité qu'ils exercent dans toutes les colonies; c'eſt aſſurément un uſage établi par la bienfaiſance.

Il faut convenir auſſi que la dureté continuelle qu'exige la diſcipline des eſclaves, & la ſoif de l'or, infiniment plus ardente en Amérique qu'en Europe, ſont à la fois des ennemis trop puiſſans pour que la foible humanité leur réſiſte.

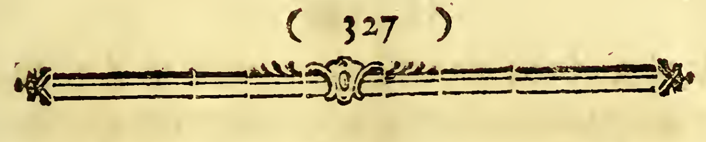
Ayant à les combattre chaque jour, chaque jour elle perd quelque portion de vertu; & lorſqu'elle eſt dégradée à un certain point, il ne faut pas s'étonner de ce qu'elle tombe dans de furieux écarts d'actions comme d'opinions.

On trouve cependant encore dans les colonies des individus de bonne trempe, ſur la vertu deſquels ces cauſes deſtructives n'ont eu que le moins de priſe poſſible; ceux-là ſont

d'autant plus eſtimables, qu'ils ont ſubi de fortes épreuves.

J'en connois quelques-uns de cette claſſe, dont la réputation eſt au-deſſus de mes éloges.





LETTRE XXXI.

Sur l'origine des montagnes.

S. Domingue 1782.

Il faut bien que les ſenſations qui naiſſent d'une ſimple lecture ſoient fort différentes de celles occaſionnées par la vue immédiate des objets. Dans ce dernier cas, la conviction eſt apparemment plus parfaite, ou l'objet plus intéreſſant, puiſqu'il fournit ſouvent des idées qui ne ſe ſont jamais préſentées dans l'éloignement. Telles ſont celles que la contemplation des mornes de l'isle S. Domingue m'a ſuggérées, & je vous prie d'en être juge.

L'origine des montagnes a déjà occupé nombre de phyſiciens, ſans qu'aucun d'eux nous en ait donné une explication ſatisfaiſante. La preuve géométrique ſeroit à la vérité une demande trop rigoureuſe pour un ſujet de cette nature; mais on eſt en droit du moins d'exiger un degré conſidérable de probabilité.

J'examinerai d'abord ſuccinctement les principaux ſyſtêmes que cette queſtion a fait naître, juſqu'à celui de M. de Buffon, qui paroît

le plus généralement goûté, parce qu'il est en effet le plus conforme aux observations ; & je m'arrêterai particuliérement sur un point que ce grand homme a passé sous silence & sur lequel ses prédécesseurs n'ont rien donné de satisfaisant.

Que les montagnes aient été formées au sein des mers, c'est ce dont il n'est guere possible de douter, en examinant leur configuration générale, leur organisation intérieure, & les corps marins pétrifiés que la plupart d'entr'elles renferment dans leurs différentes couches. Mais comment sont-elles sorties de l'Océan qui les couvroit jadis en entier, pour s'élever jusqu'à trois mille toises au-dessus de lui ? (1) Par quelle étrange révolution, des continens immenses ont-ils été découverts ensuite au pied de ces montagnes ? Voilà, ce me semble, le nœud de la question, que personne encore n'a délié.

M. Maillet, (2) qui suppose que les mers se sont évaporées & s'évaporent journellement

(1) *Chimboraçao*, dans la Cordeliere, excede cette hauteur.

(2) Sous le nom de *Telliamed*.

d'une quantité beaucoup plus considérable que celle qui retombe sur la terre, présente une hypothese entiérement contraire à la saine physique comme à la circulation harmonique qui préside à la conservation des êtres, & ne fait que faire ensuite de ses vapeurs.

Celui qui, sans supposer une déperdition successive de la part des mers, prétend que les volcans & les feux souterreins ont formé les montagnes, ne dit rien qui mérite plus d'attention. Ce systême seroit digne d'un paysan du royaume de Naples, qui n'auroit jamais vu que le Vésuve & les différens produits de ses éruptions.

Mais l'homme du monde le moins observateur, qui a parcouru les Alpes & les Pyrénées, & même les montagnes de France du second ordre, n'ayant pu s'empêcher d'y reconnoître une régularité constante, des corps marins bien conservés dans la plupart, dira d'abord que le systême des explosions ne peut être que très-particulier & applicable seulement à quelques petites contrées de la terre. Je ne dis rien d'ailleurs des foyers énormes qu'il faudroit admettre pour l'élévation des masses gigantesques qui forment les chaînes de montagnes les plus remarquables.

Celui qui ſuppoſe, avant la rotation du globe ; un immenſe réſervoir d'eau dans ſon intérieur, recouvert d'une couche épaiſſe de terre, qui s'entr'ouvrit au premier mouvement imprimé & s'écroula confuſément ſous différens angles, ne nous donne qu'un tableau effrayant (s'il étoit moins abſurde) de la formation des montagnes & de l'apparition des mers. Comment retrouver dans une pareille confuſion l'ordre & l'arrangement qui regnent dans l'organiſation des montagnes ?

Je m'en tiens donc à l'hypotheſe de M. de Buffon : tout dépoſe en ſa faveur ; plus j'y réfléchis, plus ma conviction eſt complete ; mais je reviens au vuide qu'il a laiſſé dans l'explication de ſon ſyſtême, en n'indiquant point la cauſe de la retraite énorme des eaux.

Sans doute que le centre de gravité du globe auroit pu changer, comme il peut encore le faire, par les tranſpoſitions inégales des matieres, mais d'une quantité ſi petite, que nous ne trouverions jamais dans cette variation une cauſe ſuffiſante pour l'apparition des montagnes ; d'autant mieux que ces changemens doivent s'opérer, tantôt dans un ſens, tantôt dans un autre : ce qui fait compenſation. Le

mouvement même de rotation ne tend-il pas auſſi à maintenir un juſte équilibre dans toutes les parties du globe, & à le rétablir lorſqu'il vient à ſe rompre ?

Quand on admettroit enfin, ce qui n'eſt pas probable, que l'axe de la terre ſe meut régulièrement, de maniere que les différens paralleles ſe trouvent ſucceſſivement à la place de l'équateur, on verroit en effet, dans ce mouvement, l'origine des montagnes inférieures qui exiſtent en Europe : mais la difficulté ſubſiſteroit toujours pour celles que l'on voit aujourd'hui ſous la ligne même, où la force centrifuge, dans toute ſon énergie, ne peut élever les eaux de la mer qu'à trois mille toiſes au-deſſous de leurs ſommets glacés.

Il faut donc abandonner ce mouvement de l'axe comme inſuffiſant, & avec d'autant moins de peine qu'il n'eſt ni prouvé ni probable.

« Mais la force centrifuge du globe eſt-
» elle invariable ? N'éprouveroit-elle pas au
» contraire une diminution lente & conti-
» nuelle, par une ſuite inévitable du frotte-
» ment ? »

Cette conjecture s'accorde avec la ſaine phyſique, & je vais la développer.

Prenons le globe avant qu'il ait reçu le premier mouvement de rotation. Les eaux répandues alors sur sa partie solide, devoient la couvrir en entier & présenter une sphere parfaite.

La rotation commence, l'équilibre est rompu, & déjà la figure change. L'équateur s'exhausse, les poles s'applatissent. L'eau qui cede promptement à la force centrifuge, ronge en même tems les parois solides qui la renferment; elle bouleverse les limons, les sables, les coquillages; ici, forme des amas; là, des dépôts, & attaque de plus en plus tout ce qui peut lui céder, à mesure que sa quantité de mouvement augmente.

Les régions polaires, auparavant submergées, au sein desquelles des multitudes de poissons vivoient & multiplioient, où les fécondes familles des coquillages formoient successivement & sans obstacle des amas gigantesques de leurs dépouilles; toutes ces contrées, jusqu'alors ensevelies sous les eaux, ressentent à la fois le premier signal d'un changement de scène majestueux; l'eau les quitte, s'enfuit vers l'équateur, & la terre des poles commence à paroître.

Il y eut sans doute à cette époque, des

inégalités considérables à sa surface, produites par les sables & coquillages irréguliérement entassés. Mais, quoique ces différens débris composassent des montagnes assez hautes, elles ne furent cependant que d'humbles collines en comparaison de ces chaînes prodigieuses qui se formoient dans les régions voisines de l'équateur, & à plus forte raison sous l'équateur même, parce qu'outre un mouvement de plus grande durée, il étoit là dans toute son énergie. La masse d'eau primitive, augmentée de celle des régions polaires avec une très-grande vitesse, en étoient les élémens.

Sans doute que la force centrifuge, beaucoup plus considérable à cette époque qu'elle n'est aujourd'hui, donna à la terre une forme bien plus alongée vers l'équateur que celle que nous lui connoissons. Mais, dans le physique comme dans le moral, il n'est rien d'immuable. Le mouvement perpétuel, dont la vaine recherche a si long-tems occupé les hommes sur de petits objets, n'existe pas même dans les globes qui composent l'univers.

La terre n'eut pas plus tôt atteint son plus haut degré de force centrifuge, que le frottement qu'elle éprouvoit en tournant dans l'es-

pace, dut la diminuer. Ainſi le niveau des mers s'abaiſſa, & l'on vit alors les ſommets de la Cordeliere actuelle, comme une ſuite d'écueils à fleur d'eau.

La même cauſe continuant d'agir, les montagnes de l'équateur furent découvertes de plus en plus, & au contraire les continens des poles étoient ſubmergés de nouveau, & leurs montagnes ſembloient s'abaiſſer.

Enfin, les choſes ne ſe fixeront pas au point où nous les voyons aujourd'hui, puiſqu'il exiſte encore une force centrifuge. Ce n'eſt qu'à ſon extinction totale qu'on verra la terre, entiérement ſubmergée, reprendre ſa figure primitivement réguliere, à l'exception de quelques aſpérités dans les régions de l'équateur, foibles veſtiges des montagnes actuelles, qui réſiſteront peut-être à la multitude des ſiecles qu'il faudra pour opérer un ſi grand changement.

Ici les idées ſe préſentent en foule, & l'on a autant de peine à contenir ſa raiſon que ſon imagination. Mais au milieu de cette vaſte perſpective de révolutions qui ſe découvre, les yeux errans ſur les événemens qui ſe ſuccedent, ne peuvent en déterminer les époques. Quel eſt le phyſicien qui calculera la déperdi-

Nota. N. E. & brise de mer *signifient la même chose pour le lieu où les observations ont été faites.*

RÉDUCTION *d'un Journal d'observations météorologiques faites aux environs du Cap.*

AVERTISSEMENT.

Il y a eu quatre observations chaque jour; savoir: à sept heures du matin, à midi, à trois heures après midi, & à sept heures du soir. Toutes les hauteurs du barometre sont rapportées au niveau de la mer. L'on s'est servi d'un thermometre de mercure, purgé d'air & divisé en 80 parties. Le calcul des hauteurs moyennes du barometre de chaque mois est fait d'après les observations réunies de chaque jour. Il en est de même des degrés de chaleur moyenne.

Les plus grandes hauteurs du barometre & les moindres sont celles de chaque mois. Il en est de même des plus grands degrés de chaleur & des moindres; mais il est bon de remarquer que ces derniers ont été observés immédiatement avant le lever du soleil, & non pas à sept heures du matin.

1782.	Hauteurs moyennes du barometre.			Chaleur moyenne de l'air à l'ombre.	Les plus grandes hauteurs du barometre & les moindres.			Les plus grands degrés de chaleur de l'air à l'ombre, & les moindres.	ÉTAT DU CIEL.
Depuis le 24	po.	li.	d.	degrés.	po.	li.	d.	degrés.	
Mai.	28	1	8	23 5/8	28 28	2 1	3 0	25 4/8 19	Quatre pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en quatre jours différens. Le reste du tems, beau ciel, brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Juin.	28	2	6	23 1/8	28 28	3 1	3 0	26 18 4/8	Onze pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en onze jours différens. Le reste du tems, beau ciel pour l'ordinaire, quelques calmes, ou brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Juillet.	28	1	10	23 5/8	28 28	2 0	9 9	26 6/8 19	Neuf pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en neuf jours différens. Quelques vents du N. E. renforcés, peu de calmes; le plus souvent d'ailleurs, brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Août.	28	1	6	24	28 28	2 0	2 8	26 4/8 19	Trois orages considérables après midi, en trois jours différens, & cinq petites pluies tant avant qu'après le coucher du soleil; plusieurs brises de mer très-violentes, quelques calmes; mais en général brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Sept.	28	1	2	22 7/8	28 28	2 0	3 2	26 6/8 18	Un jour entier de pluie sans tonnerre. Neuf autres pluies, dont six avec tonnerre, en neuf jours différens, les unes après midi, les autres après le coucher du soleil. Beaucoup de calmes & de tems couverts. Le reste du mois, brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Octob.	28	1	0	22 2/8	28 27	3 11	0 3	24 6/8 18	Très-peu de jours se sont passés sans pluie. C'est constamment la brise de mer qui l'amene. Quelques-unes après midi étoient accompagnées de tonnerre; mais la plupart sont tombées de nuit. Il y a eu d'ailleurs beaucoup de calmes, & aussi des brises de mer très-fortes; des brumes le matin & le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Novembre.	28	1	8	20 6/8	28 28	3 0	0 3	24 4/8 15 3/8	Les pluies ont été aussi fréquentes que le mois précédent, mais presque point de tonnerre. La plupart sont tombées après le coucher du soleil; quelques-unes après midi, & d'autres le matin. Le cours général des vents a suivi la marche ordinaire. Il y a eu aussi des brises de mer très-violentes.
Décembre.	28	2	0	20	28 28	2 0	9 10	22 6/8 15	Onze jours dans lesquels il a plu sans tonnerre & à différentes heures. Les nuages venoient constamment du N. E. Peu de calmes & des brises de mer très-violentes. Le cours général des vents comme à l'ordinaire.
1783.									
Janvier.	28	2	5	20 6/8	28 28	3 1	10 4	22 6/8 15 2/8	Huit pluies de nuit & trois de jour, toutes sans tonnerre. Elles venoient du N. E. Quelques calmes, beaucoup de brises de mer violentes, & le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Février.	28	3	4	20 6/8	28 28	4 1	3 10	23 16	Onze pluies sans tonnerre, dont huit de nuit, venant toutes du N. E. Quelques calmes & plusieurs brises de mer très-violentes. Le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Mars.	28	2	11	20 3/8	28 28	4 2	4 0	23 2/8 16	Huit pluies sans tonnerre, venant du N. E. dont trois ont duré un jour entier chacune; les autres sont tombées de nuit. Peu de calmes, plusieurs brises de mer très-violentes, & le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Avril.	28	2	7	20 6/8	28 28	4 1	3 3	24 15 6/8	Des brises de mer très-violentes pendant plus de la moitié du mois. Sept pluies sans tonnerre, mais très-abondantes. Quelques-unes sont tombées de nuit, & les autres à différentes heures de la journée. Le cours général des vents a été d'ailleurs comme à l'ordinaire.

tion de vîteſſe de la force centrifuge ? Sur quelles données appuieroit-il ſon calcul ? Nous appercevons ſeulement un tems immenſe de jouiſſance pour l'homme, avant que l'eau ait repris poſſeſſion de la terre ; nous voyons encore que les échanges actuels lui ſont avantageux, puiſqu'à la place des déſerts arides & preſqu'inhabitables des poles, dont la mer s'empare ſucceſſivement, elle lui découvre un ſein fécond dans les régions de l'équateur. Mais ces révolutions s'opéreront ſi lentement, qu'elles échapperont aux hiſtoires des peuples les plus anciens. Il n'y aura jamais que leurs annales politiques de conſervées, qui ſont les foibles parcelles de tems qu'une longue ſuite de générations parvient à détacher de la durée immenſe de la nature.



LETTRE XXXI.

Notions abrégées sur la configuration générale de l'isle de S. Domingue, & son organisation intérieure; sur son climat, les qualités de son athmosphere, ses météores & ses productions, tant indigenes qu'exotiques.

Pour connoître l'étendue de l'isle S. Domingue, il suffit d'en consulter la carte; (1) mais son relief n'y est pas aussi bien désigné. Il faut donc vous en donner une idée générale.

Les montagnes de Cibao forment la sommité de l'isle; elles donnent naissance aux rivieres les plus considérables. (San-Yago & la Yuna, dans la partie Espagnole; le Neybe & l'Artibonite, dans la partie Françoise.)

---

(1) Le tiers, ou à peu près, de la superficie de l'isle appartient à la France, & le reste à l'Espagne.

Des commissaires nommés par les deux cours, ont fixé en dernier lieu les limites respectives de l'une & l'autre colonie. Il étoit tems de le faire, à cause d'une multitude d'anticipations réciproques, qui occasionnoient des combats entre les riverains, & souvent des meurtres.

A ces montagnes très-hautes (1) s'appuient d'autres montagnes d'un rang inférieur ; à celles-ci, d'autres encore plus baſſes, & ainſi de ſuite dans tout le pourtour de l'isle juſqu'à la mer, où l'on voit aſſez généralement une côte de rochers eſcarpés, très-ſaine & de pluſieurs toiſes de hauteur.

Les différens intervalles que ces chaînes de montagnes laiſſent entr'elles dans leurs coupures multipliées, forment les riches baſſins où la culture du ſucre s'eſt établie. La plupart s'ouvrent du côté de la mer, & aboutiſſent à des rades fréquentées par les vaiſſeaux.

Les plaines de S. Domingue ſont terminées généralement, non par des côteaux, mais par des mornes eſcarpés, qui s'élevent bruſquement à de ſi grandes hauteurs, qu'ils arrêtent la plupart des nuages.

Ces hachures fortes & multipliées, que l'on trouve ordinairement au voiſinage de l'équateur, ne ſeroient-elles point l'effet de la force

---

(1) Elles ſont boiſées juſqu'à leur ſommet, & leur verdure eſt continuelle. On y a trouvé pluſieurs veſtiges des anciens Indiens, ſur-tout des armes & des fétiches.

centrifuge qui bouleverſoit la zone torride avec plus d'impétuoſité que le reſte du globe, dans le tems où les eaux la couvroient en entier ? Et le grand eſcarpement de ſes montagnes ne ſeroit-il point une ſuite des avalaſſes auxquelles elle eſt ſujette, qui enlevent tout-à-coup les terres avec les productions, & les précipitent dans les plaines ?

L'on ne connoît point de volcan dans toute l'étendue de l'isle, & les montagnes que j'ai été à même d'y obſerver ne m'ont point paru avoir éprouvé d'autres changemens que ceux qui arrivent par les cauſes ordinaires. Elles ont conſervé leur forme conique, point tronquée au ſommet & ſans enfoncement qui puiſſe repréſenter un cratere. On ne trouve d'ailleurs aucune matiere volcanique ſur leurs croupes ou dans le lit des torrens qui ſappent continuellement leurs baſes, mais des granites, des terres & pierres argilleuſes, diverſement combinées, des pierres calcaires de différentes eſpeces, & des mines, principalement de cuivre. Ajoutons encore que les forèts dont elles étoient entiérement couvertes avant la culture du café juſqu'à leurs cimes les plus hautes, annonçoient également une ancienne tranquillité

dans la végétation, incompatible avec les ravages des volcans, & qui reculeroit du moins de plusieurs siecles leur existence dans ces montagnes.

Le Port-au-Prince & ses environs sont cependant sujets à des tremblemens de terre violens. Celui de 1770 renversa la moitié de la ville ; mais il n'y eut point d'éruption, & il seroit à souhaiter pour les habitans de ce canton, qu'il s'en fît une quelque part. Ils auroient bien moins à craindre ensuite des embrasemens souterreins, dont les secousses seroient plus modérées.

Si les mornes de S. Domingue ne paroissent pas avoir été bouleversés par les volcans, l'on y remarque en revanche de grands changemens produits par les eaux. Ce ne sont pas seulement des couches de terre enlevées (chose qui arrive très-fréquemment), mais des portions de montagnes de deux à trois millions de toises cubes, qui se sont éboulées à la fois ou successivement, & forment aujourd'hui des especes de contre-forts adhérens aux grandes masses d'où ils se sont détachés ; la plupart sont couverts d'arbres, & l'on ne trouve dans leur organisation intérieure qu'un assemblage confus

de rochers informes, avec des vuides irréguliers & très-considérables.

Un jour que j'essayois de franchir une montagne des environs du Cap, je ramassai à son pied un fragment de son noyau pierreux, & je vis une espece de ciment endurci, d'un rouge très-vif, qui servoit d'amalgame à plusieurs petites pierres blanches, entiérement dissoluble par les acides.

Parvenu au sommet de la montagne, j'examinai encore son noyau pierreux, j'y vis toujours l'amalgame & les petites pierres; mais le tout étoit de couleur grise & nullement dissoluble par les acides.

J'ai cherché long-tems à me rendre raison de ce phénomene. Vous jugerez si j'y suis parvenu.

Pourroit-on conjecturer avec quelque vraisemblance, que les pierres tant calcaires que vitrifiables sont susceptibles de changer de nature par les effets lents, mais continuels, de la chaleur du soleil; d'une athmosphere plus ou moins seche; des pluies & des vents?

Non-seulement il est probable, mais généralement reçu, que les eaux ont couvert toutes les parties du globe; que les habitans des mers ont dû par conséquent laisser de leurs ouvrages

ſur les montagnes les plus hautes comme dans les vallées les plus profondes. Pourquoi cependant ne trouve-t-on plus de leurs veſtiges ſur les ſommités les plus anciennes du globe, & au contraire des pierres vitrifiables? Pourquoi ſont-ils généralement effacés ſur des hauteurs moyennes, quoiqu'encore compoſées de matieres calcaires? Pourquoi enfin les coquillages & madrepores ſe rencontrent-ils ſouvent bien entiers & dans une marne encore tendre, aux lieux humides & particuliérement dans les plaines? Quel autre agent que la grande ſéchereſſe de l'athmoſphere, pendant une longue ſuite de ſiecles, auroit pu effacer les veſtiges des corps marins ſur les hautes montagnes, & même les changer de nature? Et pourquoi une cauſe contraire, agiſſant continuellement dans les lieux les plus bas du globe, ſur les pierres vitrifiables, n'auroit-elle pas le pouvoir de les rendre calcaires?

Les premieres ſe dépouillent des principes hétérogenes, tel que l'eau, qui les mettent en priſe aux acides par la ſéparation de leurs molécules élémentaires.

Les autres étant continuellement attaquées par l'humidité de l'air & de la terre, aidée de

la chaleur, tendent au contraire à s'atténuer & à recevoir de nouveaux principes qui les divisent & le rendent calcaires.

Il n'y auroit donc, d'après ce raisonnement, qu'une seule terre élémentaire ; & les différences que l'on remarque dans la grande variété de ses combinaisons, ne proviendroit que de la mixtion des principes hétérogenes.

Mais cette digression n'est déjà que trop longue pour une simple conjecture, & je reviens particuliérement à S. Domingue.

C'est dans les fouilles naturelles qu'il faut y étudier l'organisation de la terre, car rien n'est plus rare que de la voir ouvrir par les hommes à une certaine profondeur. Ici les caves sont au rez-de-chaussée, & les pierres que l'on emploie pour bâtir viennent la plupart du tems de la France, quoique l'isle en fournisse de fort belles quand on prend la peine d'en chercher.

L'espoir même de trouver de l'or n'a fait faire aucune excavation. En cela, il faut admirer la sagesse du gouvernement, car on ne sauroit douter qu'il y ait des mines d'or très-riches à S. Domingue.

Les sources où les Indiens en puisoient,

heureusement sont inconnues de nos jours. Il s'en détache cependant des morceaux considérables de tems à autre, que les torrens charient & que le hasard fait rencontrer. On y voit beaucoup de mines de cuivre & de fer, (1) & des collines entieres de pierres d'aimant.

Les plaines creusées par les eaux m'ont fait voir par-tout une couche ancienne de terre végétale, à neuf, dix & douze pieds de profondeur, recouverte par des sables, pierres & limons entassés confusément.

Cette remarque n'a rien d'extraordinaire, puisqu'on peut la faire dans tous les pays du monde; mais les causes générales qui produisent ces sortes d'atterrissemens, sont bien plus puissantes ici que dans les climats tempérés.

A voir d'une demi-lieue seulement la belle verdure des forêts épaisses qui couvrent certaines (2) montagnes de S. Domingue,

---

(1) Un habitant des mornes m'a fort assuré qu'on trouvoit sur son habitation beaucoup de fer natif: il m'en avoit même promis des morceaux; mais je n'en ai jamais vu.

(2) Elles ont peut-être été cultivées les premieres,

on n'imagineroit pas le désordre & l'irrégularité du sol sur lequel elles sont établies. Des arbres vigoureux s'élevent au-dessus des autres & semblent se désigner de loin pour être abattus. On croiroit que rien n'est plus facile; ce n'est cependant que dans le besoin le plus urgent que le propriétaire expérimenté s'y détermine.

En entrant dans ces forêts, qui de loin paroissoient accessibles, on ne trouve plus que précipices, rochers culbutés, d'autres élevés en forme d'aiguilles, des entonnoirs, des murs naturels de plusieurs toises de hauteur, des ravins impraticables; & dans les parties les plus plates de ce sol bizarre, le rocher presqu'à nu, hérissé d'une multitude de petites pointes tranchantes, qui estropient les negres que l'on y mene.

Ces obstacles réunis ont déjà causé tant d'accidens que les habitans qui ont de semblables forêts dans leurs concessions, au lieu de chercher à s'y pourvoir, aiment mieux acheter le bois dont ils ont besoin.

---

mais si anciennement qu'il n'en reste plus de souvenir, & que les graines portées par les vents ou par les oiseaux, ont eu le tems d'y élever de nouvelles forêts.

La premiere remarque que fournit l'obſervation du climat de S. Domingue, eſt une diviſion de l'année en deux ſaiſons d'égale durée; l'une, pendant laquelle il ne pleut jamais ſans tonnerre; & l'autre, qui ne donne aucun ſigne d'électricité naturelle.

La premiere commence en mai, & ne finit qu'en octobre : c'eſt l'été du pays. La ſeconde comprend le reſte de l'année : on l'appelle hiver.

Pendant l'été, les orages ſont aſſez fréquens, violens, de peu de durée, & n'ont lieu que dans l'après-midi. Pendant l'hiver au contraire, les pluies ſont plus rares, moins violentes, tombent indifféremment à toutes les heures du jour, & durent par fois très-long-tems.

En été comme en hiver, c'eſt ordinairement avant le lever du ſoleil que le barometre eſt au plus haut, & à trois heures après-midi qu'il eſt au plus bas; puis il remonte inſenſiblement dans la ſoirée, & ſuit la même marche chaque jour.

La briſe de mer ſouffle pendant le jour, & celle de terre pendant la nuit.

L'évaporation de la mer étant très-conſidérable en été, la briſe qui s'épanche réguliérement ſur la terre & qui ſe renforce de plus en plus

jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, entraîne avec elle une multitude de vapeurs qui se rassemblent contre les parties de l'isle les plus élevées & y forment des nuages. De nouvelles vapeurs se joignent à ces premieres & se condensent par les efforts de la brise qui les presse. Le ciel s'obscurcit alors, le rideau se prolonge & l'orage commence, à moins que le vent ne soit assez impétueux pour diviser & éparpiller les nuages.

Quelquefois aussi les vapeurs enfilent une gorge de montagnes & sont conduites au loin; alors il n'y a point d'orages dans les environs.

Mais regle générale pendant tout l'été, qu'il y ait un orage ou qu'il n'y en ait point, le cours de la brise & celui des vapeurs qu'elle entraîne est chaque jour le même. Ainsi l'on pourroit dire que le climat de S. Domingue est réglé comme une horloge.

Les vapeurs une fois rassemblées & condensées par la brise, qu'elles se résolvent en pluie ou non, le barometre remonte, & la brise baisse peu à peu jusqu'au coucher du soleil, tems auquel celle de terre (1) commence à souffler & dure jusqu'au lendemain matin.

(1) Elle est presque toujours foible.

Quoique le cours de la brise soit le même en hiver, la chaleur étant moindre alors, l'évaporation n'est pas aussi considérable. Voilà pourquoi l'on ne voit pas dans cette saison une affluence aussi grande & aussi réguliere de vapeurs amenées chaque jour par la brise.

Il ne m'a pas été possible de déterminer avec un peu d'exactitude la quantité d'eau qui est tombée ici pendant la durée de mes autres observations; mais je l'estime à plus de cent cinquante pouces pour la plaine du Cap. (1)

L'on concevra sans peine qu'il tombe ici annuellement une quantité d'eau aussi prodigieuse, en réfléchissant à la violence des orages. J'en ai vu un qui, dans l'espace de deux heures, donna près de cinq pouces & demi d'eau.

L'évaporation est plus forte, à chaleur égale, dans la plaine que dans les mornes boisés, moindre pourtant qu'en Europe; & je ne puis attribuer ces différences qu'au degré d'humidité de l'air, qui est plus ou moins considérable dans certains lieux que dans d'autres.

Il paroît bien au surplus que cette grande

---

(1) La quantité d'eau fournie par les pluies, varie considérablement d'un quartier à l'autre.

humidité exifte généralement dans l'athmofphere de S. Domingue, par l'état d'affaiffement qu'éprouvent tous ceux qui y vivent, particuliérement les Européens : affaiffement trop marqué pour n'être que le produit de la chaleur. Combien de fois en effet n'arrive-t-il pas en France, dans les jours caniculaires, que le thermometre s'éleve plus haut qu'il ne fait ici dans les jours les plus chauds, & s'y foutienne quelque tems, fans que l'on en paroiffe fenfiblement incommodé ? L'on y eft cependant peu fait à de fi grandes chaleurs. Il y a donc quelqu'autre caufe dans l'athmofphere de S. Domingue.

Le fer s'y rouille promptement ; les pavés au rez-de-chauffée font toujours très-humides, de même que le linge & les papiers que l'on y renferme. Les couleurs les plus vives s'y fanent en peu de tems. Il femble enfin que la terre de l'isle fume abondamment & rempliffe fans ceffe fon athmofphere d'un torrent de vapeurs.

Peut-être auffi que l'eau pure, volatilifée, n'eft pas la feule caufe des effets que je viens de vous indiquer ; peut-être que d'autres fubftances aëriformes y ont beaucoup de part : l'air

fixe ; par exemple, pourroit être de ce nombre, car on le trouve en abondance dans le regne végétal, d'où il se dégage par la fermentation. Or les végétaux ne sont nulle part en plus grande quantité, ni plus promptement développés & décomposés qu'à S. Domingue. Rien aussi n'est plus propre que l'air fixe à la production de plusieurs phénomenes que l'on y remarque & que l'on attribue généralement à l'humidité simple, quoiqu'elle n'en rende raison que d'une maniere imparfaite.

La chose mériteroit d'être éclaircie par quelques expériences sur les qualités de l'athmosphere de l'isle ; & supposé qu'on la trouvât chargée d'air fixe, non-seulement les médecins tireroient un grand avantage de cette connoissance météorologique dans le traitement des maladies du pays, (1) mais ils pourroient

(1) Ne seroit-ce point à l'air fixe, dont l'athmosphere de l'Amérique devoit être remplie, sur-tout avant l'établissement de la culture, qu'il faut attribuer les maladies vénériennes que l'on y a trouvées ?

Leur principe est, selon toute apparence, d'une nature acide, puisque les alcalis sont ses antidotes les plus puissans. Or la respiration habituelle d'un air acidulé ne peut-elle pas à la longue affecter l'or-

encore déterminer un régime convenable pour les prévenir.

La plus grande variation du barometre pendant tout le tems que je l'ai obſervée à S. Domingue, a été de cinq lignes.

La plus grande variation du thermometre, dans le même laps de tems, a été de douze degrés.

Les variations correſpondantes, chez vous, ſont bien éloignées d'être égales, ni même proportionnelles.

C'eſt immédiatement avant le lever du ſoleil que la plus grande fraîcheur ſe fait ſentir à S. Domingue, & la plus grande chaleur à deux ou trois heures après midi.

Le ſerein n'y tombe, pendant l'été, que bien avant dans la nuit. L'opinion commune cependant eſt, qu'il ſe fait ſentir auſſi-tôt après le coucher du ſoleil; enſorte que la plupart des Européens, dans la crainte de s'y expoſer, n'oſent alors ſortir de chez eux. Ils ſe privent ainſi de l'avantage de reſpirer un air plus frais

---

ganiſation humaine & lui donner une maladie qui provienne d'acide par ſurabondance?

que celui du jour, dans la ſaiſon de l'année où il leur ſeroit le plus néceſſaire.

J'ai remarqué pluſieurs fois dans les mois de juin, juillet, août & ſeptembre, que le ſerein ne commençoit à tomber qu'aux environs de minuit; il eſt vrai que le thermometre étoit alors à 22 ou 23 degrés.

Pendant l'hiver, il tombe à l'entrée de la nuit, & dans toutes les ſaiſons il eſt fort abondant. Il répare en grande partie la ſéchereſſe produite par l'ardeur journaliere du ſoleil.

C'eſt un phénomene bien digne de remarque, ſelon moi, que cette diviſion de l'année en deux ſaiſons; l'une, pendant laquelle il tonne; & l'autre, pendant laquelle il ne tonne point. Je ne ſache pas pourtant que l'on y ait fait attention, ou du moins que l'on ait cherché à l'expliquer.

La chaleur de l'hiver de S. Domingue, quoique de cinq à ſix degrés plus foible que celle de l'été du même pays, eſt encore plus conſidérable que celle que l'on éprouve le plus ſouvent dans notre patrie en tems d'orage. Pour quelle raiſon néanmoins n'entend-on preſque jamais de tonnerre à S. Domingue depuis la fin d'octobre juſqu'au commencement de mai? Voilà la difficulté.

Mais, pour essayer de la résoudre, il faut remonter aux principes d'électricité les plus universellement reçus; & l'application que j'en ferai ensuite, sera une nouvelle preuve de la solidité de la théorie de M. Franklin.

Si chaque substance étoit toujours également électrisée, si elles avoient toutes ce que l'on est convenu d'appeller leur *quantité commune*, il n'y auroit jamais de tonnerre.

Les nuages fulminans, que la brise de mer chasse pendant l'été sur les terres de S. Domingue, ne sont donc point en équilibre d'électricité avec elles; & il arrive précisément le contraire en hiver, tems où il n'y a point d'orages.

Qu'il fasse chaud ou froid, la quantité commune d'électricité de l'Océan est toujours la même, à cause de l'homogénéité de l'eau & de la propriété qu'a cette substance, d'être un excellent conducteur. Aussi rien n'est plus rare que le tonnerre en haute mer, même dans la zone torride, parce que les vapeurs qui s'élevent du sein de l'Océan en emportent toujours leur quantité commune, & les nuages qu'elles forment restent en équilibre d'électricité avec la masse des eaux. Ce n'est donc qu'après avoir été chassés contre les terres &

réfléchis

réfléchis au large, qu'ils peuvent avoir changé de rapport & fulminer ou être fulminés par les eaux.

Il n'en eſt pas de même des terres. Couvertes de végétaux, remplies de minéraux, je les conſidere comme l'aſſemblage d'une multitude d'électrofores que la chaleur affecte plus ou moins, ſuivant ſon degré d'intenſité : ſemblables aux gâteaux de réſine que l'on échauffe ou que l'on refroidit, ils perdent beaucoup de matiere électrique pendant l'été & en diſſipent moins à meſure que la chaleur diminue.

Si ces idées vous paroiſſent juſtes, voici les conſéquences.

Le nuage formé ſur l'Océan, que la briſe amene pendant l'été ſur les terres de S. Domingue, les trouvant dépouillées d'une grande partie de leur quantité commune, eſt dans un état poſitif à leur égard & fulmine pour rétablir l'équilibre.

La chaleur étant bien moindre en hiver, les terres ont moins perdu de leur quantité commune, trop peu même pour que la différence d'équilibre entr'elles & les nuages ait des effets ſenſibles.

Enfin, les pluies de S. Domingue viennent

toujours de la même ſource; c'eſt la mer qui les fournit. Elles ſont dans tous les tems également électriſées; il n'y a que l'électriſation des terres de l'isle qui change.

Les choſes ſe paſſent tout autrement en Europe, ſur-tout dans l'éloignement des côtes, parce que la plupart des nuages que l'on y voit ſe forment dans l'intérieur des terres & vont ſe réſoudre au loin, dans un climat tout différent & plus ou moins électriſé que celui qui les a produits.

Je me rappelle à ce ſujet d'avoir entendu en France, par un vent de ſud, deux coups de tonnerre très-violens, quoique la terre fût alors couverte de neige. Sans doute que le nuage d'où ils partirent venoit de loin; mais on peut dire en général, que la nature a des mouvemens trop compoſés en Europe, pour y être ſaiſie comme dans la zone torride. Ici, ſa marche ſimple eſt preſque toujours uniforme; là, au contraire, les réſultats ſont en ſi grand nombre & tellement compliqués, que l'on ne peut entrevoir les élémens qu'avec confuſion.

Il paroît d'ailleurs que l'électricité naturelle ſe manifeſte ici avec d'autant plus d'éclat, que les orages y ſont moins fréquens: & cela n'a

rien qui doive ſurprendre ; car plus il y a de tems que la terre eſt expoſée , par une grande chaleur , à la déperdition journaliere d'une partie de ſa quantité commune , plus la différence d'électricité doit être grande entr'elle & les nuages qui lui arrivent de l'Océan. Qu'il y ait ici deux orages conſécutifs à de très petits intervalles de tems , comme un ou deux jours , le tonnerre du ſecond ſera foible ; mais ſi une dixaine de jours ſe paſſent ſans orage , celui qui vient enfin terminer la ſéchereſſe , fait un vacarme effroyable. Il décharge de tous côtés la matiere électrique ; l'on diſtingue alors juſqu'à cinq & ſix tonnerres à la fois , & cela dure des heures entieres.

Dans une isle que le ſoleil échauffe preſque perpendiculairement pendant pluſieurs mois de ſuite , l'on ne voit pas ſans ſurpriſe que le plus grand degré de chaleur n'y ſoit jamais auſſi fort qu'il l'eſt quelquefois dans les provinces les plus ſeptentrionales de la France. Voici la maniere dont je me rends raiſon de cette ſingularité.

Ayant parcouru pendant ſix ſemaines conſécutives une partie des mers de la zone torride , dans une ſaiſon où le ſoleil étoit à notre zénith ;

ayant éprouvé dans cet intervalle de tems, des brises fortes, foibles, & des calmes, sans avoir jamais vu le thermometre plus haut que 23 degrés, j'imagine que ce degré de chaleur est à peu près le plus grand que l'athmosphere de la zone torride puisse avoir en pleine mer, & que la brise réguliere qu'elle fournit journellement aux isles qui se trouvent dans ces parages, les traversant avec trop de rapidité pour s'y échauffer beaucoup, doit maintenir leur athmosphere à une température peu éloignée de celle de la mer qui les environne.

L'intérieur du continent de l'Europe n'est pas dans le même cas; il est sujet à des calmes de longue durée pendant les mois de juillet & d'août. La terre alors y accumule la chaleur; & la réverbération qu'elle fournit ensuite dans les couches inférieures de l'air, les échauffe à un degré considérable.

Si l'on demandoit la raison pourquoi l'Océan de la zone torride, en tems calme, n'accumule pas aussi la chaleur, lui qui en reçoit bien davantage du soleil que les climats les plus ardens de l'Europe, je répondrois, d'après l'expérience, que l'eau est un meilleur conducteur du feu que la terre; que les particules ignées

ne sauroient pénétrer celle-ci qu'à une très-petite profondeur, d'où il arrive qu'elles s'accumulent à sa surface & l'échauffent bien plus qu'elles ne peuvent faire celle de l'Océan.

Ne faut-il pas aussi compter pour beaucoup sur terre les réverbérations produites par les montagnes, qui multiplient la chaleur premiere à la maniere des miroirs ardens, quoiqu'avec un déchet beaucoup plus considérable ?

Le peu de variation que l'on remarque à S. Domingue dans la hauteur du barometre, est probablement une suite du peu de variation dans la température de cette isle.

Le caractere général de ses productions est la rudesse. Au lieu de ces herbes délicates & d'un verd tendre, qui composent les prairies de vos campagnes, l'on ne trouve ici dans les savanes, que des plantes à tiges dures, à feuilles épaisses, qui bravent le soleil le plus ardent & la sécheresse même, quand elle n'est pas de trop longue durée. Ainsi l'on voit sous le ciel brûlant d'Afrique, des hommes noirs, à traits grossiers, à cheveux crépus, dont le crâne est double du nôtre en épaisseur, dont les os sont plus solides & les chairs plus denses.

Les plantes ici s'enfoncent peu dans la terre ; cette remarque eſt générale pour les herbes les plus chétives comme pour les arbres les plus élevés. L'on ſeroit tenté de croire que les racines y puiſent beaucoup plus de ſucs nourriciers dans l'athmoſphere que dans la terre, ou qu'elles ont plus beſoin de reſpirer qu'ailleurs, puiſqu'auſſi-tôt qu'on les enfonce à un pied du ſol, l'arbre languit & ne tarde pas à périr. Elles s'étendent d'ailleurs fort loin & ſont en grand nombre.

Un arbre que l'on étête ici, périt preſqu'infailliblement ; ce qui prouve encore mieux qu'il vit principalement de l'athmoſphere. Et je ne ſerois pas ſurpris qu'il y eût en cela une grande différence d'organiſation entre les plantes de S. Domingue & celles de la majeure partie de l'Europe ; car ces dernieres étant dépouillées de leurs feuilles la moitié de l'année, & vivant toujours dans une athmoſphere aſſez ſeche, doivent, au contraire de celles de S. Domingue, exiſter plutôt par leurs racines que par leurs feuilles.

Mais parmi la grande variété d'arbres & arbriſſeaux que l'on trouve ici, il n'y en a point qui differe auſſi eſſentiellement que le manglier,

rouge, de tous ceux que l'on connoit en Europe, & qui soit par cette raison plus curieux pour un étranger.

Les descriptions que j'en ai lues m'ont paru si peu conformes à ce que j'ai observé sur les lieux, qu'il ne sera pas inutile de vous faire part de mes propres remarques.

J'ai vu trois sortes de mangles sur des plages aquatiques, & je les distinguerai comme on les distingue dans le pays, par les dénominations de *blancs*, *noirs* & *rouges*.

Le mangle blanc croît en buisson, à la hauteur de dix & douze pieds. Il prend son nom de la couleur de son écorce, qui est d'ailleurs assez lisse. Ses feuilles sont d'un beau verd, longues de deux pouces & demi, larges d'un pouce, terminées en pointe & disposées deux à deux. Ses graines ont la forme de petites cerises à longue queue, & ses racines se trouvent presqu'au niveau du sol.

Le mangle noir croît en arbre, à la hauteur de quarante & cinquante pieds. Il a pour lors deux pieds & plus de diametre par en-bas. Son écorce est très-brune, écailleuse : ses feuilles ressemblent à celles du mangle blanc, mais elles sont plus lisses à leur surface anté-

rieure. Son bois eſt fort dur, on l'emploie pour la charpente. Il ſe multiplie d'ailleurs par des graines qui reſſemblent beaucoup à celles du mangle blanc.

Le mangle rouge differe eſſentiellement des deux eſpeces précédentes, en ce qu'il pouſſe des racines de toutes ſes branches, qui tombent ſous différentes directions vers la terre, où elles s'établiſſent pour produire de nouveaux arbres. Ces racines ne pouſſent jamais de feuilles; elles ont même une conformation particuliere qui les caractériſe & les fait diſtinguer aiſément à travers la multitude des branches qui s'entrelacent avec elles.

C'eſt toujours du côté de l'inclinaiſon de l'arbre qu'il jette ſes racines, ce qui tend à rendre ſon aſſiette plus ſolide; & quoique la multiplication du mangle rouge par le moyen de ſes racines ſeules ſurpaſſe de beaucoup celle de la plus grande partie des arbres, la nature lui a encore donné des graines prolifiques qui reſſemblent beaucoup à des bâtons de caſſe, avec cette différence qu'elles ſont plus petites.

Sa tige ne s'éleve que de vingt à vingt-cinq pieds. Son bois eſt très-combuſtible, au contraire de celui des deux autres eſpeces. Son écorce

eſt eſtimée fébrifuge ; on croit même avec aſſez de fondement que le *kina* n'eſt autre choſe que l'écorce d'une eſpece de mangle.

C'eſt à tort que quelques auteurs ont placé dans la claſſe des mangles le figuier admirable d'Amérique, connu également ſous le nom de *figuier maudit ;* car il differe des mangles de toutes les manieres, par ſon extrême groſſeur, par la mauvaiſe qualité de ſon bois, par la forme & l'arrangement de ſes feuilles, par la figure & la qualité de ſon fruit, (1) enfin par l'eſpece de terrein qui lui eſt propre, ne réuſſiſſant bien que dans les lieux arides.

Ce qui a donné lieu à cette mépriſe eſt ſans doute la propriété qu'il a de ſe reproduire par des racines qu'il jette de ſes branches vers la terre. Mais elles ſont mille fois plus nombreuſes peut-être dans le figuier maudit que dans le mangle rouge ; d'ailleurs, elles touchent déjà le ſol, qu'elles n'ont encore acquis que

---

(1) Il reſſemble un peu à l'artichaut ſauvage, & renferme un ſuç réſineux qui s'enflamme promptement & dont on ne connoît d'ailleurs aucune propriété.

la grosseur & la consistance d'une tige d'herbe assez déliée : ce n'est que bien du tems après s'y être établies, qu'elles parviennent à prendre du volume & de la solidité ; au lieu que les racines de mangle rouge, tout en sortant de la tige ou des branches de l'arbre, ont déjà la consistance du bois ordinaire, & communément la grosseur du petit doigt.

Les premieres, dans l'espace d'un an & quelquefois moins, descendront depuis les branches les plus hautes jusqu'à terre, tandis qu'il faudra plusieurs années pour que les autres parcourent la moitié d'un espace égal ; ensorte qu'on les voit comme suspendues, à différentes distances du sol qu'elles doivent atteindre.

La seule espece de palétuvier (1) que j'aie vue ici, est un arbre aussi gros & aussi élevé que le mangle noir. Son écorce est brune, écailleuse ; mais ses écailles, au lieu d'être disposées comme dans le mangle noir, où elles ressemblent à celles des poissons, sont au contraire de toute la hauteur de la tige & imitent grossiérement les cannelures étroites d'une co-

(1) On le trouve, ainsi que les mangles, dans les terreins aquatiques qui communiquent avec la mer.

lonne ; sa feuille ressemble à celle des mangles, elle est cependant moins luisante. Cet arbre a deux étages de racines horizontales. L'étage supérieur est entiérement hors du sol, & l'inférieur s'y enfonce de quelques pouces. (1)

Non-seulement l'Amérique nous montre dans le mangle rouge & dans le figuier maudit un genre de multiplication que l'on ne connoît point en Europe, mais elle nous donne aussi quelques exemples de force végétative, qui ne sont pas moins extraordinaires. Je m'en suis assuré pour le bananier, par l'expérience dont je vais vous rendre compte.

En décembre 1782, un peu avant midi, j'allai dans une plantation de bananiers faite en très-bon terrein ; j'y plaçai un thermometre à l'ombre, qui monta à vingt-un degrés, & je fis couper ensuite par un negre, avec l'agrément du propriétaire de la plantation, quatre tiges de bananiers très-vigoureux de différentes grosseurs, à deux pieds près de terre.

(1) Je ne répete point dans ces descriptions ce que l'on trouve dans celles que vous connoissez déjà. Il m'a paru suffisant d'y ajouter ce qu'on avoit omis, & de rectifier ce qui est contraire à la vérité.

Le plus petit des quatre manifesta aussi-tôt du centre de la coupe une végétation rapide, dont les progrès étoient très-distincts à la vue; mais cette grande activité ne dura que quelques instans. Elle se soutint mieux pour le plus gros, qui s'accrut de neuf lignes en une heure de tems.

J'observai aussi que le premier élan de la végétation étoit le plus fort; qu'elle alloit ensuite en décroissant jusqu'à n'être plus sensible au bout de quelques minutes. Peut-être au surplus qu'elle se fût mieux soutenue dans la saison la plus chaude de l'année.

Le bambou ne le cede en rien au bananier pour la vîtesse de la végétation; & si l'on connoissoit mieux les plantes du pays, peut-être y trouveroit-on encore des exemples d'accroissement plus rapide.

Mais, sans entrer dans des recherches particulieres à cet égard, le tableau général du climat est lui seul assez frappant. Dans les plaines, c'est une verdure perpétuelle: à peine un champ de cannes est-il coupé, qu'il recommence à produire. Jamais la terre ici ne se repose, jamais on ne l'engraisse, & cependant elle rend toujours. Les savanes, quoique sans

ceſſe couvertes de bétail, fourniſſent cependant à ſa nourriture, lorſque les pluies ne manquent point. J'ai vu d'anciennes places à vivres épuiſées pour des productions utiles, incultes ſeulement depuis deux ans, ſi bien remplies de plantes ſauvages qu'elles étoient impénétrables; des forêts, dont le ſol aride ne pouvoit être gravi qu'en ſaiſiſſant les branches, tellement fournies d'arbres, arbriſſeaux, arbuſtes, herbes & lianes de différentes grandeurs, unies & entrelacées de mille manieres, qu'il n'y reſtoit plus de place pour de nouvelles plantes. La nature enfin ſemble mettre ici un impôt ſur chaque graine de terre, & même ſur les rochers.

A l'ombre, comme au ſoleil, tout doit produire; & les végétaux montrent une ſi grande tendance au développement, qu'il ne leur faut qu'un point d'appui, parce que le climat ſe charge du reſte.

On voit ici de très-beaux arbres fruitiers proſpérer ſans la moindre culture; & l'on peut préſumer qu'avec le ſecours de l'art, non-ſeulement on amélioreroit les eſpeces, mais que l'on parviendroit encore à multiplier les claſſes.

Ainſi la pomme d'acajou, la ſapotille, &c.

deviendroient meres de familles, aussi étendues peut-être que la pomme & la poire d'Europe.

Cette agréable perspective paroît une chimere aux yeux d'un grand nombre d'habitans, qui regardent comme impossible l'application de la greffe à S. Domingue. Ils citent pour preuve quelques expériences isolées, faites avec trop peu de constance, peut-être même avec trop peu de soin. Je puis citer à mon tour une autorité plus forte que toutes les leurs ensemble, puisqu'elle est positive.

On a greffé ici avec succès l'oranger doux sur le sauvage, & la vigne cultivée sur la vigne sauvage. Cette expérience, que chacun peut répéter, est un beau début dans cette nouvelle carriere.

Je sais que les especes moins analogues ne se marient point aussi aisément; mais à peine compte-t-on cinq ou six personnes dans la colonie, qui aient fait quelques essais dans ce genre: & doit-on regarder leurs essais comme des décisions? S'ils les ont faits, par exemple, en été, ou même en hiver, pendant un tems de sécheresse, n'est-il pas naturel de penser que ces petits canaux destinés à s'unir se feront desséchés trop promptement de part ou d'autre?

Il en arriveroit de même en Europe en pareille circonstance.

Mais si l'on eût choisi à S. Domingue un tems humide & frais, comme il s'en rencontre beaucoup pendant l'hiver à la suite d'une longue pluie; si l'on eût fait alors en grand l'expérience de la greffe & qu'elle n'y eût pas réussi, l'on remarqueroit cette singularité comme particuliere au climat, & d'autant plus étonnante en même tems, que la seve y conserve toujours une très-grande activité.

Personne, au surplus, ne s'occupe ici de cette branche utile de l'agriculture. L'on aime mieux y manger les fruits tels que la nature les donne, c'est-à-dire fort mauvais, à l'exception de l'ananas, de la sapotille & de quelques especes d'oranges. Il est même assez singulier que l'on s'applique davantage à y naturaliser quelques fruits d'Europe, qu'à perfectionner ceux du pays, quoique l'un soit assurément bien plus difficile & moins généralement utile que l'autre.

La famille d'oiseaux la plus nombreuse que l'on remarque ici dans les plaines, la plus variée & la plus jolie en même tems, est celle des colibris. On y voit aussi une espece de rossignol, dont le chant est bien inférieur à celui

du roſſignol d'Europe, quoique le plus agréable de tous les chants d'oiſeaux américains. La nature en a paré pluſieurs des couleurs les plus éclatantes ; mais elle leur a refuſé l'agrément de la voix ; au reſte il n'eſt pas néceſſaire de les prendre pour jouir de leur beauté, car ils ne ſont point farouches. Combien de fois ne m'eſt-il pas arrivé de les approcher à quelques pieds de diſtance, ſans qu'ils paruſſent alarmés de mon voiſinage !

Cette obſervation faite ſur différentes ſortes d'oiſeaux ſauvages, m'a fait faire une réflexion qui pourroit s'appliquer ſur un grand nombre d'animaux.

N'eſt-il pas vrai que la nature a inſpiré à ceux qui ſont foibles, une averſion ineffaçable pour leurs ennemis ? Ainſi l'on voit la brebis fuir à l'aſpect du loup, & les volailles d'une baſſe-cour pouſſer à la fois des cris de frayeur, lorſqu'elles apperçoivent l'oiſeau de proie qui plane ſur leurs têtes.

Mais le nombre des chaſſeurs étant très-peu conſidérable ici, les animaux ſauvages y ſont plus dans l'état de nature qu'en Europe, où l'homme leur fait continuellement la guerre ; & puiſqu'ici les oiſeaux ne ſemblent pas le redouter,

redouter, n'eſt-ce point une preuve que dans l'ordre général ils ne devoient pas lui ſervir d'aliment ? Cette preuve par analogie me paroît plus directe & plus convaincante que toutes celles que peut fournir la compaſſion.

La chaleur étant ici, chaque jour, chaque minute, ſuffiſante pour faire éclorre les œufs des inſectes, l'on doit être moins ſurpris de leur nombre prodigieux, que de ce qu'ils n'y ſont pas encore en plus grand nombre.

Avant que les forêts fuſſent abattues & les marais deſſéchés, ils devoient couvrir la ſurface de la terre & remplir l'athmoſphere; mais depuis que l'induſtrie européenne a mis les terres en valeur, & ſur-tout depuis que l'on brûle les débris d'un champ de cannes moiſſonné avant de le replanter, la plupart des inſectes qui s'y trouvent, ne pouvant échapper à la rapidité des flammes, périſſent pêle-mêle avec leur poſtérité.

Cependant, malgré cette cauſe deſtructive & générale, qui ſe renouvelle dans les plaines à ſucre tous les deux ans & demi, qui a lieu dans les mornes toutes les fois que l'on défriche, il reſte encore à S. Domingue un nombre d'inſectes ſi prodigieux & de tant d'eſpeces

différentes, que l'Europe n'a rien de comparable.

L'araignée krabe ſe fait remarquer parmi tous les autres. Il y en a de plus groſſes que la paume de la main. Elle eſt noirâtre, couverte d'un poil hériſſé de deux à trois lignes de longueur, qui ajoute encore à ſa figure hideuſe. Sa cuiraſſe eſt ſi dure qu'il eſt difficile de l'écraſer. Elle ſe plait dans les terreins les plus ſecs ; elle ſe creuſe un gîte dans la terre & jette quelques fils très-courts à l'ouverture. Souvent elle ſort de cette habitation & va terre à terre dans la campagne pour trouver ſa ſubſiſtance. Les inſectes ſont ſa principale nourriture, mais elle dévore auſſi ſes ſemblables.

Un negre m'en ayant un jour apporté deux, de ſept à huit pouces de circonférence chacune, ſans y comprendre la ſaillie des pattes, je les enfermai dans un vaſe, & j'attendis le réſultat de ce tête-à-tête.

D'abord elles reſterent quelque tems immobiles, comme ſi elles ſe fuſſent obſervées. L'une des deux enſuite s'approcha de l'autre, qui ſe mit auſſi-tôt en défenſe, & le combat commença. Il fut long & ne ſe termina que par la mort de l'un des champions, qui fut ſucé par ſon vainqueur.

Souvent elles entrent dans les appartemens lorſqu'il vient à pleuvoir. Les negres croient leur morſure très-dangereuſe ; cependant elle occaſionne à peine un ou deux accès de fievre. La nature d'ailleurs, ayant placé leurs armes offenſives (1) au-deſſous de leur corps, l'on peut marcher deſſus impunément. Ce n'eſt qu'en grimpant ſur les hommes qu'elles peuvent les mordre ; mais elles ſont aſſez viſibles pour que l'on s'en garantiſſe.

Les millepieds ſont plus dangereux, parce qu'ils portent leurs dents recourbées en avant de leur tête. Ils ont ici juſqu'à huit pouces de longueur ; & leur morſure, quoique très-redoutée, ne fait pas plus de ravage que celle de l'araignée krabe.

Le ſcorpion eſt très-rare ici & bien moins venimeux que celui d'Italie.

Les fourmis y ſont en ſi grand nombre & de goûts ſi différens, que rien, pour ainſi dire,

(1) Ce ſont deux dents creuſes, aiguës & recourbées, qui ſe rapprochent en ſe croiſant lorſque l'animal eſt irrité. Ces dents pénetrent alors dans les chairs, & il en ſort une eau rouſſe que l'on croit être leur venin.

n'eſt à l'abri de leur voracité. Tel comeſtible qui ne convient point à une eſpece, eſt l'aliment d'une autre. J'en ai même vu qui attaquoient les citrons.

L'on ne connoît point de ſerpens venimeux dans toute l'étendue de la colonie; mais les couleuvres y ſont très-multipliées. L'on en voit dans les plaines, qui ont juſqu'à douze pieds de longueur. Leur morſure n'a que le danger d'une plaie ordinaire. Elles fuient d'ailleurs devant les hommes, & détruiſent une quantité prodigieuſe de rats qui, ſans elles, feroient les plus grands ravages dans les champs de cannes.

Les caïmans ſont devenus très-rares dans la partie françoiſe de S. Domingue; il en reſte cependant ſur les bords de l'Artibonite.

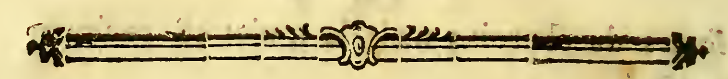
De tous les animaux domeſtiques d'Europe, naturaliſés à S. Domingue, (1) le taureau eſt celui qui paroît le plus affaiſſé par le climat; car il s'en faut beaucoup qu'il ne montre autant de vigueur que les bœufs de vos campagnes. On l'emploie cependant à différentes

(1) Voyez ma lettre ſur les mornes.

ſortes de charois ; mais le mulet eſt toujours préféré.

Si vous trouvez à préſent mes remarques trop générales, j'ai à vous répondre que je ne voulois ni ne pouvois entrer dans des détails dont pluſieurs me ſont inconnus, & encore moins répéter ce qui a déjà été dit tant de fois, mais ſaiſir l'enſemble du pays, vous en donner une idée vraie, & détruire dans votre eſprit quelques préjugés qui ſe ſont accrédités par les livres.





LETTRE XXXII.

S. Domingue 1782.

RÉPONSE *à une question proposée par M. l'abbé Raynal.*

QUESTION.

« LA découverte de l'Amérique a-t-elle été
„ utile ou nuisible au genre humain?

„ Si elle a produit des biens, quels sont
„ les moyens de les conserver & de les ac-
„ croître?

„ Si elle a produit des maux, quels sont
„ les moyens d'y remédier? "

Mon objet, en discutant cette question, n'est assurément pas de concourir au prix proposé pour le meilleur discours qui pourroit la résoudre; libre de toute espece d'entraves, je vais fixer mes propres idées sur ce sujet intéressant & en occuper un de vos loisirs.

Le consommateur voluptueux, le négociant, le navigateur & le politique même s'élevent avec enthousiasme & disent;

Avant les tentatives heureuſes de l'immortel Chriſtophe Colomb, l'Europe en proie à l'avarice & au deſpotiſme du clergé, à la tyrannie d'une multitude de ſeigneurs, à la barbarie des guerres inteſtines, conſommoit ſon activité & ſes forces naturelles à ſes propres dépens, faute de pouvoir les étendre au-dehors pour ſa proſpérité. L'Océan, comme une barriere impoſante, n'offroit au regard des peuples qu'un abyme de tempêtes. Contraints alors de ſe fixer ſur un continent trop peu étendu, ils ſe livroient ſans ceſſe les combats les plus ſanglans, & ſe diſputoient la terre au lieu de la cultiver.

Tel un fleuve indomté dans des contrées ſauvages, change de lit, renverſe les arbres, ronge la terre avec un bruit effroyable, ici forme une caſcade, ailleurs des débordemens & des marais peſtilentiels; telle une population nombreuſe, mal dirigée ou ſoumiſe à de mauvaiſes loix, détruit les moiſſons, incendie les villes, égorge leurs habitans, & change perpétuellement la face des empires.

La découverte du Nouveau-Monde étoit donc néceſſaire pour éclairer l'ancien & diriger ſon activité vers des choſes utiles.

La queſtion n'eſt-elle pas réſolue, puiſqu'on

voit à cette heureuſe époque les différens peuples de l'Europe cultiver la terre avec ſoin, établir des manufactures, creuſer des ports, conſtruire des vaiſſeaux, porter leurs denrées juſqu'aux extrêmites du monde, & revenir chargés de productions étrangeres? N'eſt-il pas certain que les jouiſſances des hommes ſe multiplierent alors & qu'ils apprirent à jouir? Sur un théatre plus vaſte, auparavant inconnu, leur exiſtence ſembla s'accroître de moitié. Les arts utiles, comme ceux d'agrément, ſe perfectionnerent à la fois. Leur inquiétude deſtructive ſe changea bientôt en des travaux utiles, dont le plaiſir fut la récompenſe, par les jouiſſances nouvelles que le commerce offroit chaque jour aux cultivateurs. Tous les peuples s'empreſſerent d'y avoir part; leurs efforts ſe dirigerent au même but; les échanges s'établirent entr'eux, & la civiliſation qui en eſt la ſuite.

Contens de leur ſituation nouvelle, ils voulurent ſans doute en connoître la cauſe: voilà le regne de la philoſophie. Les idées s'accrûrent avec les affaires, la raiſon s'épura en même tems que les mœurs devinrent plus douces. Le flambeau de la vérité éclaira à la fois l'agriculture, la morale & la politique.

Les peuples acquirent des lumieres ſur leurs droits, fixerent des bornes par l'opinion, aux prétentions illimitées de leurs ſouverains; ils ſurent diſtinguer les bons des mauvais gouvernemens; ils connurent l'avantage d'un luxe raiſonnable; ils accorderent au travail l'eſtime qui lui eſt due, & refuſerent aux moines celle qu'ils avoient uſurpée. Plus tolérans en matiere de religion, plus laborieux, plus actifs & plus induſtrieux que leurs prédéceſſeurs, ils marcherent à grands pas au plus haut point de perfection dont l'eſpece humaine ſoit ſuſceptible; ils ont préparé ce ſiecle de lumieres & de philoſophie dans lequel nous avons le bonheur de vivre, qui fait tant d'honneur à l'humanité & qui doit être conſacré à jamais dans les annales du monde.

Voilà, ſi je ne me trompe, le ſommaire des idées le plus généralement reçues ſur la découverte du Nouveau-Monde; ayez à préſent la patience de lire les miennes.

Tous les peuples de l'Europe ont eu part à la découverte de l'Amérique, plus ou moins, & en différens tems; les uns, pour conquérir; les autres, pour former des établiſſemens ſur quelques débris abandonnés de la conquête; &

tous, pour la jouiſſance des denrées qui en ſont provenues, comme pour la vente de celles qui ſont encore néceſſaires aux colonies que l'Europe y a fondées.

C'eſt par l'examen de ces rapports particuliers que nous parviendrons à déterminer l'influence de cette découverte ſur chaque peuple pris ſéparément, puis ſur le genre humain en totalité.

L'Afrique, par les relations malheureuſes que nous avons établies entr'elle & l'Amérique, ne doit pas être oubliée; mais l'Eſpagne, qui a eu l'honneur de la découverte & de la conquête, doit ètre la premiere à paroître dans notre examen.

De tous les empires de l'Europe, l'Eſpagne eſt celui que la nature ſemble avoir le plus favoriſé, tant par la douceur de ſa température, qui admet les productions de tous les climats, que par le grand développement de mer, qui lui offre une pèche abondante & des communications faciles entre ſes ports, que par la fertilité même de ſon ſol, la pureté de ſon athmoſphere, la grande quantité de mines & rivieres qu'elle poſſede & la chaîne impoſante des Pyrénées qui lui ſert de barriere.

Cependant, avec autant d'avantages, l'Efpagne eft un des royaumes d'Europe le moins peuplé, le moins cultivé, le moins induftrieux, le moins éclairé. D'où vient cette efpece de contradiction entre le rang auquel la nature fembloit l'avoir deftinée, & celui qu'elle occupe réellement ?

Colomb, de retour de fon premier voyage d'Amérique, étala aux yeux de la cour & du peuple une partie des richeffes immenfes qu'il y avoit trouvées. Les compagnons de fes fuccès traînant à leur fuite l'or & l'argent, éveillerent bientôt la cupidité dans tout le royaume. Alors une multitude de perfonnes voulut accompagner l'illuftre navigateur dans le fecond voyage qu'il méditoit. C'étoient de ces hommes dont le caractere inquiet & entreprenant s'accommode mieux des dangers lorfqu'ils menent promptement à la fortune, que d'un travail modéré, mais habituel, qui ne donne jamais que le fimple néceffaire.

Quoi qu'il en foit, Colomb eut le choix de la jeuneffe du royaume, compofa fa petite armée, retourna en Amérique & revint avec de nouvelles richeffes.

L'infatigable navigateur ne travailloit que

pour la gloire : il négligea ſa propre fortune; c'eſt une juſtice que l'on doit à ſon déſintéreſſement; mais le nombre des Eſpagnols enrichis s'étant accru à un point conſidérable, par les fréquentes traverſées & les nouvelles conquêtes qui furent faites dans le continent d'Amérique ſous le commandement de Pizarre, Fernandès, Almagro & autres célebres aventuriers, les vues ambitieuſes de la nation ſe fixerent entiérement ſur le Nouveau-Monde.

On abandonna la culture pour aller chercher de l'or à travers les naufrages, les combats & les climats brûlans de la zone torride. Le ſouverain lui-même, au lieu d'arrêter dans le principe ces émigrations deſtructives, ne ſongea qu'à retirer ſa part des conquêtes : il y établit des colonies, des impôts, fit ouvrir des mines nouvelles dans le Pérou, dans le Mexique, perdit de vue ſon royaume, pour s'occuper entiérement des métaux précieux de l'Amérique.

Leur rareté dans la circulation à cette époque les ſoutenoit à une valeur conſidérable : il en falloit peu pour repréſenter les objets du commerce. Ainſi l'Eſpagne, avec la moindre partie de ſes tréſors annuels, payoit facilement dans

le principe ce qui lui manquoit de comeſtibles, de vêtemens, de même que tous les meubles de luxe qui pouvoient lui plaire & que chaque nation s'empreſſoit de lui offrir en échange de ſon or.

Si elle ſe fût dirigée ſur les principes de politique que l'on attribue aujourd'hui à la compagnie Hollandoiſe dans ſon commerce d'épiceries, aux rois de Golconde & Cachemire dans le débit qu'ils font de leurs diamans, ſans doute qu'en répandant une moindre quantité d'or & d'argent dans la circulation générale, ces métaux ſe fuſſent ſoutenus à une valeur plus éminente, & les ſources n'en auroient pas été taries de ſi bonne heure. Mais tel a été l'aveuglement de ce royaume, ou plutôt l'effet de mille & mille exploitations particulieres nullement concertées, que les mines ſe ſont épuiſées, le métal eſt devenu plus commun, & la nation qui le poſſédoit, plus pauvre que toutes les autres.

C'étoit une affaire de calcul, qui exigeoit de l'unité dans les opérations, comme elle exiſte dans toutes celles de la compagnie Hollanlandoiſe. Au lieu de cet enſemble politique, chaque Eſpagnol occupé de ſes intérêts du

moment, tiroit à la hâte des entrailles de la terre tout le métal qu'elles pouvoient lui fournir, pour aller enſuite dans ſa patrie le conſommer dans la molleſſe.

Un acheminement auſſi facile à la fortune devoit ſéduire les particuliers. C'étoit au gouvernement à en prévoir les ſuites, afin d'y mettre des obſtacles; il ne l'a pas fait, qu'en eſt-il réſulté?

La fleur de la population du royaume paſſe encore annuellement en Amérique; les uns aux frais de l'état, pour le maintien des loix & la perception des deniers royaux; les autres, pour leur propre compte dans différentes entrepriſes. Ainſi la culture des terres dans la métrople ſe trouve négligée de plus en plus.

C'eſt apparemment de cette ancienne habitude de ſe procurer, par le moyen de l'or, le produit de l'induſtrie de tous les peuples, qu'eſt venue cette pareſſe que l'on croit mal-à-propos plus naturelle aux Eſpagnols qu'aux autres habitans de l'Europe.

L'Eſpagnol mépriſe le travail: ce mépris eſt même un élément de ſon caractere; mais ce n'eſt point à la nature qu'il doit ce funeſte

défaut; c'eſt à l'or, dont il a été le poſſeſſeur excluſif pendant un ſiecle & plus. (1)

L'on a vu de tout tems & l'on verra toujours les hommes ne travailler qu'en raiſon de leurs beſoins. Naturellement ils préferent le repos à l'activité. Les ſauvages ſe repoſent auſſi long-tems que durent leurs proviſions & ne ſe remettent en campagne que pour appaiſer leur faim.

Le travail des mains, dans toutes ſortes d'états, eſt le lot des plus néceſſiteux : ceux-ci ſont dans la dépendance des autres ; le mépris eſt leur partage : il n'eſt donc pas ſurprenant que chacun d'eux cherche à ſortir de cette claſſe abjecte pour paſſer dans celle des hommes que l'on conſidere & qui vivent bien ſans rien faire. Auſſi le peuple d'Eſpagne, riche pendant un tems, abandonna bientôt la culture des terres, pour ſe livrer à une douce oiſiveté, embellie par une multitude de jouiſſances que ſon or lui procuroit. Et ſon mépris pour le travail n'ayant pas ſuivi la déca-

---

(1) Avant la découverte de l'Amérique, l'Eſpagne étoit au niveau des états d'Europe les plus induſtrieux.

dence du numéraire, il eſt tombé dans une miſere extrême.

Combien ce peuple n'a-t-il donc pas à ſe plaindre de la découverte de l'Amérique & de ſes funeſtes tréſors ! Il s'épuiſe en Europe pour ſes colonies ; & les plus anciennes de toutes ſont cependant ſi peu habitées, qu'elles reſſemblent plutôt à de ſimples priſes de poſſeſſion qu'à des établiſſemens durables. La métropole, dépourvue de denrées & de manufactures, ne ſauroit les approviſionner ; tandis que ſon inquiétude & ſa jalouſie, ſuites naturelles de ſon impuiſſance, repouſſent par des loix ſéveres tous les ſecours d'un commerce étranger. Ecraſées ſous le double poids de la miſere & du deſpotiſme, que peuvent-elles devenir ? L'état de langueur eſt leur partage, en attendant une extinction totale.

C'eſt tout ce que peut faire un état robuſte, d'entretenir quelques colonies & de les rendre floriſſantes, ſans dépérir lui-même d'une maniere ſenſible. Faut-il donc être ſurpris que l'Eſpagne ſe conſume en pure perte dans la multitude de celles qu'elle a voulu conſerver ?

On dira peut-être, que le deſpotiſme du clergé dans ce royaume eſt la raiſon la plus puiſſante

puiſſante de la dépopulation que l'on y remarque ; mais, ſans vouloir rien diminuer de ſon influence mortelle pour le corps politique, ce deſpotiſme même eſt peut-être une ſuite de la découverte du Nouveau-Monde. Voici pourquoi.

Les communautés religieuſes ne ſont pas ſoumiſes aux viciſſitudes rapides des particuliers ; elles ont une roue de fortune à part. L'opinion, dont la marche eſt toujours lente, en eſt le moteur ; elle les éleve conſtamment, lorſque l'état s'abaiſſe.

Ainſi l'on voit aujourd'hui des biens conſidérables dans les mains d'un citoyen, qui ſe diſſipent bientôt & paſſent dans celles d'un autre, tandis que l'impoſſibilité de diſſiper chez les moines fait que leurs poſſeſſions augmentent annuellement, de toutes leurs épargnes, du caſuel & des aumônes, tributs miſérables de la ſuperſtition.

Mais à l'époque où l'Eſpagne fut remplie des dépouilles de l'Amérique, l'égliſe ne fut point oubliée dans le partage qu'on en fit. Ces legs pieux, déjà immenſes dans le principe, ſe ſont enſuite tellement accrus dans les mains du clergé, qu'il eſt aujourd'hui d'une

richeſſe indécente ; & ſon opulence ne fait qu'augmenter ſon pouvoir, tandis que le mépris général de la nation pour le travail favoriſe encore ſon reſpect pour le cloître, ou du moins empêche que l'inutilité des moines dans l'état ne faſſe ouvrir les yeux ſur le peu de cas que l'on doit en faire.

D'un autre côté, la donation de l'Amérique, faite par le pape Alexandre VI à Ferdinand roi d'Eſpagne & à la reine Iſabelle avec une impudence auſſi ridicule qu'inconcevable, cette donation, dis-je, n'a pas contribué pour peu au reſpect exagéré & à la ſoumiſſion puérile que les Caſtillans ont eus depuis cette époque pour le clergé.

Il le falloit en effet, par une juſte conſéquence, pour juſtifier leurs conquêtes & rendre leurs poſſeſſions d'outre mer légitimes. Il falloit adorer comme toutes puiſſantes les mains dont ils les avoient reçues. Les Portugais qui obtinrent l'Afrique & l'Aſie par la même voie, ſe diſtinguent également des autres peuples par un fanatiſme pitoyable.

Ainſi, en remontant à l'introduction de l'or en Eſpagne, on reconnoît, par l'enchaînement des malheurs que ce royaume a éprouvés,

que le métal dont il fait tant de cas en eſt la cauſe principale ; & bien loin d'attribuer à la multitude des célibataires eccléſiaſtiques la dépopulation qui afflige ce beau royaume, il ne faut conſidérer cette plénitude elle-même d'oiſifs puiſſans & reſpectés, que comme une ſuite naturelle de la découverte de l'Amérique.

Que l'Eſpagne ait infiniment perdu à la découverte du Nouveau-Monde, il n'y a rien qui doive ſurprendre à préſent. L'or qui en impoſe à la multitude, ne paroît ſouvent, quand on examine ſes effets, que le dernier objet de tous les genres d'induſtrie auxquels les hommes peuvent s'attacher. C'eſt celui qui à la longue récompenſe le moins leurs travaux & attaque le plus vivement le nerf principal des états.

Mais la France, en jetant les fondemens de ſa puiſſance ſur l'agriculture & les arts, qui n'a point embraſſé comme l'Eſpagne des poſſeſſions trop étendues, n'aura-t-elle pas retiré de grands avantages de ſes colonies d'Amérique ? C'eſt ce qu'il faut examiner.

Un ſol fertile les diſtingue, & la culture y eſt généralement établie. Le ſucre, le café, l'indigo & le coton en ſont les principaux

objets. L'activité des colons s'étend même au-delà des terreins acceſſibles ; ils vont juſqu'à la cime des mornes chercher les bois précieux & incorruptibles dont les artiſtes François tirent un ſi grand parti. Ils recueillent encore pluſieurs drogues d'uſage en médecine ; ils raſſemblent enfin toutes les productions du ſol ſur lequel ils ſont établis, & font à la métropole l'hommage de leurs travaux. Amateurs du luxe de la mere-patrie, celle-ci leur fournit à ſon tour tout ce qu'ils peuvent deſirer. C'eſt là qu'elle p[illegible]e le ſuperflu de ſes grains, de ſes vins, avec une partie du produit de ſes manufactures. Les échanges entretiennent l'activité ; la terre eſt en valeur, la mer eſt couverte de vaiſſeaux, & chacun jouit de l'induſtrie commune.

Telle eſt à peu de choſe près l'image que la France nous préſente aujourd'hui. Mais que la découverte de l'Amérique ait été néceſſaire pour y porter l'agriculture & les arts au point de perfection où on les voit dans ce royaume, c'eſt une choſe dont je ne puis convenir. Il faut entendre mes raiſons.

Le commerce en général, s'il eſt heureux & conduit ſagement, peut bien lui ſeul nourrir

un grand nombre d'habitans ſur une terre inculte ou ſtérile. Mais cette population ſera toujours précaire ; le moindre changement dans la fortune ou dans la politique des états pourra la détruire.

Je ne connois de population ſolide, que celle qui vit des produits du ſol qu'elle habite ; & ces produits peuvent avoir lieu indépendamment d'un commerce extérieur. Je dis plus : tout commerce extérieur qui ne donne point au réſultat une augmentation de denrées de premiere néceſſité pour la nourriture des hommes, mais des objets de luxe, qui même, comme en France, enleve au peuple qui le fait, une partie de ſes ſubſiſtances, qui emploie cependant des milliers de bras ; tout commerce de cette eſpece peut éblouir par la grande étendue de ſes affaires, par la multitude de ſes vaiſſeaux ; mais il eſt onéreux pour l'état qui le fait.

Sur une étendue de terres auſſi conſidérable que celle qui compoſe la plupart des états d'Europe, ne trouve-t-on pas ordinairement les matieres néceſſaires pour tous les beſoins de la vie ? Qui empêcheroit même, ſans ſortir du ſol, d'y multiplier les jouiſſances à un point

exceſſif? En France, par exemple, avoit-on beſoin de l'Amérique pour vivre commodément? A l'exception du ſucre, du café & de quelques autres bagatelles, que fournit-elle à ce royaume? Le café même, il l'avoit déjà du Levant; en moindre quantité, mais bien plus parfait. D'ailleurs, il ne peut être encore à l'uſage de tout le monde, à cauſe de ſa trop grande cherté; & quand il deviendroit aſſez commun pour que la majeure partie des hommes pût en faire uſage, il ſeroit toujours à craindre que l'altération qu'il produit ſur la plupart des tempéramens ne compenſât pour le moins le plaiſir d'en uſer.

Le miel des abeilles, cet extrait naturel & balſamique des fleurs les plus ſuaves, ne valoit-il pas bien le ſucre cauſtique des colonies, que l'on ne retire des cannes qu'avec le ſecours du feu & de différentes leſſives? Réfléchiſſez mûrement, & vous verrez qu'elles ne fourniſſent que des objets dont on pourroit ſe paſſer, ſans diminuer les jouiſſances de la vie ni les reſſources des arts.

Jamais le commerce extérieur n'a été néceſſaire en France pour favoriſer l'agriculture & la population, mais les bonnes loix & les

échanges intérieurs d'une ville à une autre, d'un canton avec le canton voisin, & des provinces entr'elles.

Infortunés créoles, qui n'êtes jamais sortis de vos climats brûlans, qui ne voyez dans vos campagnes que des esclaves encore plus malheureux que vous, qui croyez que l'Europe ne pourroit se passer de vos productions & que leur usage fait une partie essentielle de nos jouissances, transportez-vous en France, connoissez ce beau royaume, & vous serez surpris ensuite qu'il s'y trouve des hommes assez aveugles pour chercher au-delà des mers une existence plus avantageuse.

Dans cette plaine immense qu'arrose un fleuve couvert de bateaux, vous voyez des villes & des villages remplis de citoyens laborieux. Ces prairies basses, qui s'étendent à perte de vue & qui accompagnent sans interruption le cours des eaux, servent à la nourriture du bétail que l'on destine aux travaux de la campagne ou à la subsistance des hommes. Ces terres un peu plus élevées, joignant les prairies, sont le domaine des laboureurs. Le côteau qui s'éleve au-dessus, donne des vins délicieux, & les forêts qui le couron-

nent, fourniſſent tous les bois néceſſaires aux habitans & la nourriture de pluſieurs troupeaux. Moins dévaſtées avant la découverte de l'Amérique, l'on y voyoit quantité d'arbres antiques; mais les milliers de vaiſſeaux que l'on a conſtruits depuis cette époque, les ont preſque tous conſommés.

Entrez dans la ville la plus prochaine, vous allez jouir d'un nouveau ſpectacle.

Vous y trouverez des hommes pourvus de différens emplois relatifs au gouvernement, des artiſtes dans tous les genres. Vous verrez les métaux, les bois, la ſoie, le fil, la laine, les cuirs & quantité d'autres matieres tirées du ſol, prendre, dans des mains exercées, des formes différentes & utiles. Vous verrez l'aiſance dans l'intérieur des maiſons, des comeſtibles délicieux & abondans ſur les marchés, des bibliotheques publiques, des écoles gratuites, des hôpitaux pour les pauvres, des ſpectacles & des ſociétés agréables; & rien de tout cela n'eſt dû à l'Amérique. Pourquoi donc vanter ſi fort ſa découverte?

Il ſuffiſoit ſans doute que la douceur des loix & les lumieres de la raiſon vinſſent régner ſur les François, pour porter leur induſtrie au

degré de perfection qu'elle a atteint. C'est à ces causes seules qu'ils sont redevables des jouissances qui les entourent; & loin d'imaginer que l'Amérique ait donné l'impulsion à leur agriculture, je crois au contraire qu'elle en a retardé les progrès.

Jetez un moment les yeux sur le grand nombre d'hommes que les colonies françoises ont coûté à l'état depuis leurs funestes établissemens. La seule portion de S. Domingue qu'il possede, occupe près de trente mille Européens à poste fixe. C'est un fonds qu'il faut continuellement rafraîchir par la jeunesse la plus robuste, la mieux constituée, qui vieillit & s'use sous un ciel dévorant, avant d'avoir pu se choisir des compagnes. Elle n'est donc point remplacée pour la patrie. Dix mille matelots au moins sont employés pour le commerce de la même colonie: jugez des besoins & des pertes de toutes les autres. Ajoutez ensuite cette foule de manœuvres employés dans les ports de mer ou sur les bords des rivieres, uniquement pour l'échange & le transport des denrées relatives à ce commerce, & vous verrez combien l'agriculture auroit de bras à réclamer.

Les landes de la Bretagne , celles de Bordeaux & quantité d'autres pays incultes ou mal cultivés prouvent, d'une maniere aſſez poſitive, que les terres de ce royaume ſont encore bien loin de la perfection poſſible & deſirable. Lorſqu'elles l'auront atteinte & qu'elles ſeront peuplées proportionnellement, le commerce & les établiſſemens d'Amérique lui ſeront peut-être avantageux ; mais tant qu'on y verra des terres en friche, l'on ſera fondé à regarder les colonies comme une extenſion nuiſible à la métropole.

L'étendue de la France eſt de vingt-ſept mille lieues quarrées, ou environ ; ſa population eſt de trente-ſix millions d'ames tout au plus ; ce qui fait neuf cents ſoixante-trois perſonnes par lieue quarrée..... Je demande à préſent à ceux qui ont eſſayé quelques calculs ſur la fertilité moyenne des terres de ce royaume, s'il ne pourroit pas avoir une population beaucoup plus conſidérable, ſans rien diminuer du luxe, dont il s'eſt fait un beſoin.

C'eſt à tort que l'on compteroit pour un grand avantage les fortunes particlieres auxquelles les colonies donnent lieu. L'état n'en retire pas beaucoup de fruit ; & ceux même qui les acquierent, ont tant d'obſtacle à ſurmont

tant de répugnances à vaincre, tant de cruautés à exercer, tant d'ennuis à essuyer, & tant de tems à attendre, qu'il paroît au moins probable que la médiocrité dont ils auroient joui en France, leur eût procuré une existence plus douce que celle qu'ils sont allés chercher au-delà des mers.

Je n'avance rien qui ne soit bien connu de ceux qui ont fréquenté quelque colonie. Les Européens isolés sur leurs habitations, y mènent la vie la plus triste. Souvent, en les voyant chez eux, je suis tenté de croire que leur sort n'est guere préférable à celui de leurs esclaves.

Ce sont cependant les plus fortunés. Que dire à présent de ces tristes victimes d'une sotte crédulité ou d'une inconstance naturelle, qui dépourvues de talens, vont chercher fortune dans les colonies, & qui y périssent de misere ou de chagrin, n'y trouvant pas même une ressource pour subsister ? Les vaisseaux chaque jour en amenent un grand nombre : n'est-il pas tems que le gouvernement s'occupe d'une erreur aussi funeste & qu'il détourne ces sortes d'émigrations qui lui font perdre une multitude de citoyens ?

Les maladies vénériennes, endémiques à

l'Amérique, préfentement communes à toute la terre, par les ravages qu'elles font chaque jour, par l'altération confidérable qu'elles ont dû produire dans l'organifation primitive de l'efpece humaine, par les difpofitions qu'elles lui ont données à des infirmités nouvelles, ne pourront jamais être compenfées par aucune forte d'avantages. La fanté & la vigueur du corps font les premiers biens de l'homme, même de l'homme en fociété. Les plus légeres atteintes en ce genre deviennent pour lui des maux inappréciables. Quand même la découverte du Nouveau-Monde n'auroit produit d'autre mal que la communication des maladies vénériennes, & plus de bien d'ailleurs qu'elle n'a fait, encore la regarderois-je comme une époque fatale à l'humanité.

Si les fuites de cette découverte ont empoifonné le phyfique de l'homme, elles n'ont pas plus épargné fon moral. Il fuffit de jeter un coup-d'œil fur l'efprit de cruauté, de cupidité & de licence qui regne généralement dans les colonies, pour prévoir le mauvais effet qui doit en réfulter à la longue fur les métropoles elles-mêmes, tant par les relations du commerce, que par les expatriés enrichis, qui

reviennent avec leur corruption jouir de leurs fortunes.

Ces maux ſont communs à tous les peuples de l'Europe, mais à des degrés bien différens ; je les ai tracés pour n'y plus revenir, & je paſſe à l'examen de l'Angleterre dans ſes rapports particuliers avec l'Amérique.

L'Angleterre, à en juger par ſon état actuel, ſemble être, de toutes les puiſſances, celle qui a tiré le plus grand parti de la découverte du Nouveau-Monde. Moins fertile que la France, elle eſt cependant plus peuplée relativement. D'où vient cet avantage? N'eſt-il pas le fruit des établiſſemens anglois en Amérique?

C'eſt la premiere idée qui ſe préſente; mais eſt-on fondé à croire que l'Angleterre ſoit redevable à l'Amérique de ſa nombreuſe population, lorſqu'elle n'eſt pas encore tout ce qu'elle pourroit être par ſa fertilité propre, indépendamment du reſte du monde? Pourquoi attribueroit-on d'ailleurs à une cauſe incertaine ce qui ſe déduit tout naturellement de la liberté, dont l'expérience de tous les tems a déterminé l'effet?

Je ne pourrois que répéter pour les colo-

nies angloiſes dont le ſucre eſt l'objet, tout ce que j'ai déjà dit pour la partie françoiſe de S. Domingue. Le ſucre & le café ne nourriſſent point. Les millions de milliers que l'on en répand dans le commerce du monde, ne donnent pas la ſubſiſtance d'un homme de plus au total. Cependant il faut faire vivre les Européens qui ſe livrent à ces ſortes de cultures, aux chargemens & aux tranſports qui y ſont relatifs. Ainſi toutes les colonies à ſucre ſans exception, celles d'Angleterre comme les autres, loin d'augmenter la population fixe de l'état, la diminuent au contraire d'autant plus qu'elles ſont elles-mêmes plus conſidérables.

J'entends par *population fixe*, celle qui eſt attachée au ſol métropolitain par des poſſeſſions, par ſon induſtrie, ou par des emplois. La *population incertaine*, ſelon moi, eſt celle qui habite les colonies ou qui navigue pour le commerce.

Il eſt vrai que l'Angleterre ne s'eſt pas bornée à des colonies comme celles de la France. Le continent de l'Amérique ſeptentrionale, que l'on connoît ſous le nom de *Nouvelle-Angleterre*, lui fourniſſoit abondamment des farines, des ſalaiſons & des bois de conſtruction.

De toutes les colonies fondées par les Européens en Amérique, celle-là étoit sans doute la plus utile, & ses progrès ont été rapides, parce que dès le principe de son établissement elle servit d'asyle à une multitude de familles pauvres ou persécutées en Europe; parce que la température qu'elles y trouverent est presque la même qu'en Europe; parce que les grains, les légumes & les fruits d'Europe y viennent en abondance; parce que les bêtes à cornes & les chevaux y réussissent parfaitement; parce que la nature du produit des terres s'oppose à des fortunes rapides; d'où il arrive que chaque propriétaire s'attache à son bien, s'y fixe pour la vie, & s'applique à l'amériorer pour ses enfans.

Mais, afin d'être bien convaincu que ce n'est point à l'excellence des loix qui la dirigent, que la Nouvelle-Angleterre doit sa culture, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur les vexations de la métropole, qui ont donné lieu à la présente guerre. On verra pour lors que les progrès de cette immense colonie ont dû être arrêtés à chaque pas par les entraves mises à son commerce. Tel est cependant l'effet d'une terre fertile, d'un climat sain & de

la tolérance en matiere de religion, que malgré le poids énorme de la cupidité armée de la puiſſance, les hommes qui ont à le ſupporter, trouvent encore le moyen de multiplier & de vivre heureux.

L'Angleterre étoit la ſeule puiſſance pour qui la découverte de l'Amérique ſembla réellement avantageuſe, à cauſe des denrées propres à la ſubſiſtance qu'elle en tiroit abondamment. Au moyen du commerce excluſif qu'elle y avoit établi, la population de cette métropole ſe fût élevée à un nombre d'hommes formidable, & ſa puiſſance toujours croiſſante eût arboré ſur mer le pavillon de la ſouveraineté univerſelle. Alors elle eût donné la loi dans toutes les colonies du monde, peut-être même qu'elle les auroit conquiſes.

Mais il eſt dans l'ordre de nature, que l'enfant qui ſe laiſſe conduire & ſupporte nos injuſtices à cauſe de ſa foibleſſe, devenu homme avec le tems, ſe dirige par lui-même & repouſſe les outrages.

Suppoſons cependant que la Nouvelle-Angleterre, toujours ſoumiſe, eût fourni ſans obſtacle à ſa métropole les moyens de parvenir au degré de puiſſance qu'elle ambitionnoit ;

le

le genre humain y auroit-il gagné quelque chose ? Car c'eſt toujours là que notre queſtion nous ramene.

Que le peuple ſoit nourri en Amérique ou en Angleterre, par les denrées qui viennent dans l'une & l'autre contrée, c'eſt le même nombre d'habitans au total.

Si l'Amérique Angloiſe, par exemple, donne à la métropole une partie de ſes grains, l'augmentation des citoyens qu'elle produit ainſi dans la métropole, eſt compenſée par une diminution égale dans ſon propre ſein. Diſons même qu'il eſt plus économique & plus conforme à l'ordre des choſes, que les denrées ſoient conſommées aux lieux qui les fourniſſent. On évite par là une multitude de pertes, de déchets & l'emploi des bras néceſſaires aux différens tranſports. Mais il n'eſt plus queſtion de tous ces calculs d'intérêt entre la Nouvelle-Angleterre & ſa métropole ; elles ſe ſéparent pour toujours.

S'il étoit permis à un chétif mortel de porter la parole à un peuple diſtingué, je dirois : " Anglois, il eſt tems que vous ouvriez les *yeux*. Quels que ſoient vos ſuccès paſſés, quels que puiſſent être vos derniers

„ efforts, n'eſpérez plus recouvrer des pro-
„ vinces courageuſes, irritées par votre or-
„ gueil. Quand vous parviendriez à en dé-
„ truire tous les habitans, à rendre cette vaſte
„ contrée entiérement déſerte pour la ſeconde
„ fois, ne penſez pas cependant qu'elle de-
„ meure en votre pouvoir. Vous auriez alors
„ de nouvelles puiſſances ſur les bras, que
„ votre extrême ambition a forcées de s'élever
„ contre vous. Qu'attendez-vous donc pour
„ terminer une guerre qui vous épuiſe de plus
„ en plus?

„ Si, dès le principe de vos établiſſemens,
„ au lieu d'écouter la voix d'une ambition trom-
„ peuſe, vous euſſiez traité vos freres d'A-
„ mérique comme des concitoyens, une al-
„ liance cimentée par les bienfaits vous auroit
„ garanti ſa durée. Riches de leurs richeſſes,
„ vous euſſiez trouvé chez eux, au beſoin,
„ des tréſors immenſes & des amis fideles.

„ Neuf cents lieues de mer vous ſéparent;
„ mille tempêtes ſont entre eux & vous : la
„ nature ne vouloit donc pas votre union. La
„ douceur & l'égalité auroient cependant pu
„ la former; mais l'avarice & l'orgueil devoient
„ bientôt la détruire."

Les événemens les plus affligeans, qui se passent chaque jour sous nos yeux, se perdent comme un point imperceptible dans une considération plus générale. Je vois, par exemple, à S. Domingue le tiers d'une armée de François & d'Espagnols périr de maladies dans un espace de trois mois, & le reste y perdre une partie de sa santé. Il en est de même à proportion dans les autres isles d'Amérique. Mais combien d'hommes la guerre actuelle n'a-t-elle pas coûté, particuliérement aux Anglois! Il seroit sans doute affreux d'en faire le calcul. Eux, qui ont dû faire face de tous côtés, jusqu'au fond des Grandes-Indes, combien de terres & de mers n'ont-ils pas rougies de leur sang! Que l'on ajoute à ces pertes récentes celles qui les ont précédées, & le démembrement qui va se faire de leur colonie précieuse; que leur restera-t-il enfin? Des vaisseaux inutiles. Ainsi l'Angleterre, qui sembloit être, de toutes les puissances en relation avec l'Amérique, celle qui avoit le plus à s'en féliciter, aura cependant beaucoup à s'en plaindre. Mais faut-il être surpris de ce résultat? Y a-t-il rien de plus absurde de notre part que de prétendre tirer parti, au profit du genre humain, des

terres qui ſont ſituées à deux mille lieues de nous, & de vouloir qu'un individu né près du pole proſpere dans des régions brûlées par le ſoleil?

Les différentes zones du globe ne doivent-elles pas avoir chacune leurs habitans & leur gouvernement? On ſe plaint déjà que la plupart des empires d'Europe ſont trop étendus pour être bien gouvernés, & l'on voudroit cependant prolonger leur domination à travers l'Océan juſqu'aux extrêmités du monde. C'eſt une inconſéquence manifeſte, dont la cupidité ſeule peut rendre raiſon.

On eſt ſurpris aujourd'hui, quand on lit dans l'hiſtoire que les Anglois ont été maîtres de Calais, de Bayonne; jugez de ce que les peuples d'Amérique penſeront dans quelques ſiecles, à la ſuite d'une révolution naturelle, lorſqu'ils liront dans leurs annales, que la domination de l'Europe s'étendit pendant un tems au Pérou, au Mexique, à la Louiſiane, au Canada, &c.

L'état miſérable du Portugal, en Europe comme dans ſes colonies du Bréſil, prouve aſſez clairement que la découverte de l'Amérique ne lui a guere été avantageuſe. N'eût-il pas mieux valu pour ce petit royaume, qu'il

ſe fût attaché à cultiver ſon ſol & à détruire ſes monaſteres ? Au lieu de quinze cents mille ames qu'on lui compte aujourd'hui, ſa population ſe fût élevée à pluſieurs millions. On peut d'ailleurs appliquer aux Portugais la plupart des réflexions qui précedent, ſur le mauvais genre de politique & d'induſtrie que les Eſpagnols ont adopté dans le continent du Nouveau-Monde. Ceux-ci y cherchent de l'or ; les autres, des diamans ; & tous négligent l'agriculture.

Perſonne enfin ne ſera ſurpris que le Portugal ſoit preſque déſert, en penſant à la grande conſommation d'hommes que ce petit état a dû faire, depuis qu'il ſe mêle d'entretenir des colonies. La découverte de l'Amérique lui a donc été funeſte.

Reſte encore la Hollande à examiner dans ſes établiſſemens du Nouveau-Monde. Surinam eſt ſa colonie la plus importante : on y voit pluſieurs habitations plantées en cafiers & en ſucre dans des terreins fertiles ; mais la facilité du marronnage les fera bientôt abandonner.

Ceux qui connoiſſent cette partie du continent, aſſurent que la déſertion y a déjà raſſem-

blé plus de trente mille negres, qu'ils attaquent ſouvent les poſſeſſions Hollandoiſes, & qu'ils ne tarderont pas de s'en rendre maîtres. Ce ſera l'ouvrage d'un chef entreprenant.

Dans une isle peu étendue, acceſſible partout & cultivée, le marronnage ne peut être fréquent, parce qu'il n'eſt point impuni. Mais dans un continent immenſe, où les vivres viennent abondamment avec peu de culture, où l'eſclave fugitif eſt aſſuré de n'être point rendu à ſon maître, de trouver au contraire parmi ſes ſemblables un aſyle, des ſecours & d'y jouir comme eux d'une entiere liberté, imagine-t-on pouvoir le retenir aiſément? Auſſi conſidere-t-on les établiſſemens de Surinam comme très-précaires.

Les Hollandois poſſedent encore deux rochers dans les mers d'Amérique, S. Euſtache & Curaçao. Ils ne ſont rien par eux-mêmes; mais ils ſervent de points de ralliement & d'entrepôts pour le commerce interlope: ces relations ſont d'ailleurs d'une trop petite conſéquence en bien ou en mal, pour être miſes dans la balance des conſidérations générales ſur l'Amérique.

Si la Hollande eſt très-peuplée, compa-

raiſon faite avec la médiocrité de ſon ſol, c'eſt un avantage qu'elle doit beaucoup moins à ſes poſſeſſions du Nouveau-Monde qu'à ſon commerce des Grandes-Indes, à ſes manufactures d'Europe, à ſon économie, à ſa perſévérance dans le travail, & à ſon activité infatigable. Mais puiſque ſes différens genres d'induſtrie ne tendent point à augmenter les ſubſiſtances, ils ſont plus nuiſibles qu'utiles au reſte des hommes; ils en diminuent le nombre, au lieu de l'accroître.

Les autres peuples de l'Europe n'ayant que des relations très-foibles ou indirectes avec le Nouveau-Monde, je ne vois pas qu'ils aient beaucoup à s'en louer. Plus heureux cependant que ceux qui le fréquentent, ils jouiſſent avec moins de ſacrifices, de toutes les productions que l'on en retire.

Mais tout ce que j'ai expoſé de funeſte à vos yeux, eſt-il rien en comparaiſon des maſſacres innombrables qui ont ſignalé les premiers pas des Eſpagnols en Amérique? Qui pourroit lire ſans horreur l'hiſtoire ſanglante de leurs conquêtes? Suppoſez que le nombre des Indiens ait été exagéré, toujours falloit-il qu'ils compoſaſſent un total de pluſieurs millions

d'hommes, pour former les empires considérables qui ont été anéantis.

La S. Barthelemi, les vêpres siciliennes, dont l'horrible souvenir fait encore frémir l'humanité, que sont-elles en comparaison d'un si grand crime?

Le plan d'un commerce infame semble sortir ensuite des ruines du Nouveau-Monde; le pape y donna sa sanction, il parut légitime aux peuples, & la traite des negres commença. (1)

Mais c'est bien la chose la plus monstrueuse que nous présentent les annales du monde, & l'on refusera sans doute d'y ajouter foi dans des siecles plus justes & plus éclairés que celui où nous vivons.

Quoi qu'il en soit, l'on arme des navires chargés d'eau-de-vie, de clincaillerie, d'armes à feu & d'étoffes. On les conduit sur les côtes d'Afrique, où l'on reçoit des hommes en échange des cargaisons.

Etrange commerce, qui avilit à la fois ceux qui en font l'objet, comme ceux qui ont la turpitude de le tenter.

---

(1) Les Portugais furent les premiers à l'emplette : les Espagnols suivirent leur exemple, &c. &c.

La guerre allumée depuis long-tems parmi les Africains, n'en devint que plus terrible. Leur fureur, irritée par de nouveaux desirs, s'augmenta de plus en plus. Possesseurs de prisonniers, ils les gardoient avec soin, attendant avec impatience le retour des vaisseaux, pour en demander le prix. Enfin ces sortes d'échanges s'établirent avec tant de facilité, que les Africains donnerent bientôt jusqu'à leurs propres enfans pour se procurer quelques-unes des bagatelles que les navigateurs venoient leur offrir.

Depuis le tems que l'Europe arrache un si grand nombre d'hommes à leur patrie ; depuis le tems que l'Afrique fournit à l'Amérique tous les esclaves que l'on y occupe, combien sa population n'a-t-elle pas dû souffrir ! Est-il surprenant qu'il faille aujourd'hui s'enfoncer à soixante & quatre-vingt lieues dans les terres, pour trouver quelques habitans ?

Si, d'un autre côté, les negres que l'on transporte aux colonies, loin d'y prospérer, y succombent dans un espace de tems assez court ; s'il faut des remplacemens continuels ; n'est-ce pas une preuve convaincante du mal-être qu'ils y éprouvent ?

On ſait que ces remplacemens montent à plus de quatre-vingt mille negres par an. Quand on ajoute à ce nombre prodigieux tous ceux qui ſe détruiſent eux - mêmes, ou qui meurent de maladies dans les traverſées, ceux qui périſſent dans les combats qu'exige leur commerce avec l'Europe; quand on conſidere de plus, que l'on choiſit pour eſclaves la fleur de la jeuneſſe, c'eſt-à-dire, la ſource la plus pure & la plus aſſurée de la population; quels que ſoient la fécondité des négreſſes & leur penchant à l'amour, il ne faut pas être ſurpris que les vuides de nos conſommations ne puiſſent ſe remplacer.

Ainſi la dépopulation des negres ira en augmentant de plus en plus, & les Européens jouiront bientôt du double avantage d'avoir dépeuplé l'Amérique & l'Afrique en un petit nombre de ſiecles, ſans aucune utilité pour le reſte du monde.

Affreuſe perſpective! Syſtême de deſtruction, contraire à tous les vœux de la nature!

Mais, parce qu'un peuple eſt aſſez barbare pour vendre des hommes, l'on croit pouvoir les acheter! Au lieu d'employer cette ſupériorité de lumieres dont on ſe glorifie ſi fort, à

l'éclairer ſur ſes erreurs, à le civiliſer, à lui faire connoître combien il eſt plus avantageux de cultiver la terre que de la dévaſter, l'on tend des embûches à ſa ſimplicité, à ſon ignorance, & on le fait ſans remords!

J'entends dire ſouvent, que les negres ſont des eſpeces de brutes, dont l'exiſtence eſt toujours aſſez heureuſe, dans quelque lieu qu'on les mene, pourvu qu'ils ſoient nourris.

Mais la ſtupidité naturelle qu'on leur ſuppoſe, afin de juſtifier la maniere indigne dont on les traite, eſt un outrage de plus que l'on fait à leur eſpece.

A-t-on jamais tenté quelque moyen pour développer leurs facultés intellectuelles? Ou pour mieux dire, que ne fait-on pas pour les anéantir? Cependant, au lieu de l'abrutiſſement total qui devroit être la ſuite de l'ignorance la plus profonde, jointe à l'eſclavage le plus dur, l'on eſt ſouvent forcé de convenir que le negre eſt très-ruſé, très-ingénieux pour parvenir à ſes fins; qu'il poſſede l'art de tromper au ſuprême degré; que l'Européen le plus ſubtil a bien de la peine à le convaincre d'une faute, même dans un interrogatoire très-long, s'il a envie de la cacher. Sont-ce là les preuves de

cette ſtupidité qu'on leur ſuppoſe dans d'autres tems ?

La barbarie (1) des negres n'eſt malheureuſement que trop prouvée par le commerce qu'ils entretiennent avec l'Europe. Mais depuis que l'amour exceſſif des jouiſſances s'eſt introduit dans pluſieurs états, je ne ſais ſi l'on refuſeroit d'y vendre des citoyens aux Chinois, ſuppoſé que l'on ne pût avoir leur porcelaine & leurs magots qu'à ce prix.

Quand les negres d'ailleurs ſeroient encore plus ignorans ou plus barbares qu'ils ne le ſont réellement, croyez-vous que leur exiſtence en fût moins précieuſe à la nature ? Le ciel prend-il moins d'intérêt à un ſauvage qu'à un ſous-fermier ? Chaque nation n'a-t-elle pas ſes opinions & ſes jouiſſances ? Le peuple le plus cher au Créateur, s'il en eſt un, eſt celui qui vit paiſiblement ſur le ſol où il eſt né, qui n'en ſort que pour être utile à ſes voiſins ; non pour les conquérir, bien moins encore pour les détruire. Et jugez d'après cela ſi les

---

(1) La *barbarie* eſt le commencement ou la fin des peuples les plus illuſtres. Elle n'exclut point l'aptitude aux connoiſſances.

Européens ne feroient pas à fes yeux le dernier de tous les peuples.

Toi, qui régis l'univers ; toi, dont la puiffance auffi évidente qu'incompréhenfible répand fur la nature entiere & les biens & les maux ; faut-il, pour remplir tes décrets éternels, qu'il y ait parmi nous des efclaves & des tyrans, comme l'on voit des calmes & des orages concourir à l'harmonie des élémens & à la reproduction des êtres !

Ici, la peau blanche eft un titre de commandement, confacré par la politique & par les loix ; la couleur noire au contraire eft la livrée du mépris. Les uns frappent, les autres gémiffent. Toutes ces différences émanent-elles de l'ordre général, ou de la dépravation humaine ?

Apprends-moi fi l'on peut être propriétaire ici fans être coupable ; apprends-moi fi la force employée fans bornes eft un droit légitime, ou fi elle devient un crime, employée au-delà du néceffaire.

Que le fauvage affamé arrache, pour fe nourrir, le fruit qui appartient à un autre ; le befoin ordonne cette violence. Mais que des voluptueux fans mefure & fans entrailles con-

damnent des millions d'hommes à la fatigue, à la misere, aux mauvais traitemens & à l'oubli de leur auguste caractere, pour se procurer des jouissances aussi vaines qu'inutiles ; voilà ce que mon esprit ne peut concevoir sans horreur. Tel est cependant le tableau général des colonies.

Qui n'appercevroit pas à présent l'influence malheureuse du Nouveau-Monde sur l'ancien ? Quel est l'homme embarrassé de répondre aux dernieres parties de la question de M. l'abbé Raynal ?

" Si l'Amérique a produit des biens, quels „ sont les moyens de les conserver & de les „ accroître ?

„ Si elle a produit des maux, quels sont „ les moyens d'y remédier ? "

Comptera-t-on pour des biens quelques productions dont on ne peut se pourvoir sans détruire plusieurs peuples à la fois, qu'un luxe insatiable demande & que l'humanité refuse, qui ne nourrissent personne & qui coûtent la vie à un si grand nombre d'infortunés ? Ne seroit-ce pas un crime d'apprendre aux Européens possesseurs de l'Amérique, par quel moyen ils pourroient y accroître leurs cul-

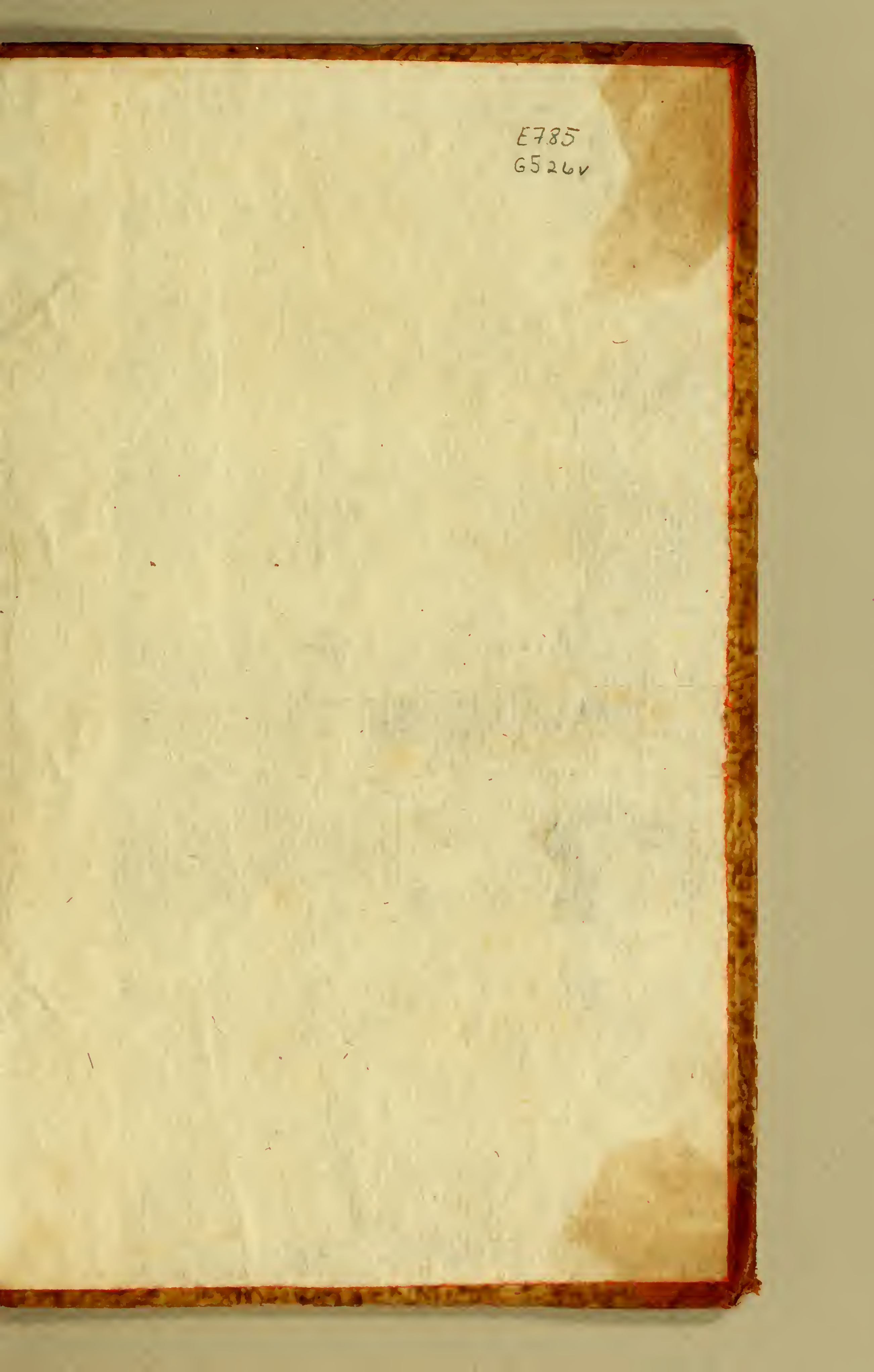
tures, puiſqu'ils ne le feroient qu'en étendant davantage leur tyrannie & en augmentant leurs propres pertes ? Bien loin de réveiller l'attention des différens gouvernemens ſur l'exploitation généralement vicieuſe de leurs colonies & ſur l'épuiſement de fertilité qui en eſt la ſuite, laiſſons-les s'aſſoupir ſur la propriété du moment. Hâtons même, s'il eſt poſſible, l'inſtant deſirable, où les peuples de l'ancien monde, fatigués par les frais d'une culture ruineuſe, ſe verront forcés d'abandonner le ſol qui en eſt l'objet. Le reſte des malheureux negres que l'on y a entraînés, libres pour lors, partageront entre eux ces mêmes terres que les Européens ne pourront plus cultiver avec fruit, & ils y trouveront une fertilité ſuffiſante pour leurs beſoins. On en verra ſortir des eſſaims de générations qui rendront peut-être au Nouveau-Monde des peuples auſſi nombreux que ceux que l'on y a détruits. Mais s'il arrivoit, par un malheur étrange, que cette baſe de population ne pût proſpérer & s'éteignît entiérement, ſon anéantiſſement ne feroit-il pas préférable au ſyſtême actuel d'exploitation ?

Je te félicite, ô ma patrie, de n'être entrée

pour rien dans les crimes que je viens de dépeindre ! Plus heureuse dans ta médiocrité que les royaumes les plus opulens, plus redoutable pour tes ennemis, la paix & la liberté sont les fruits de ta sagesse.

Chez toi, l'on ne connoît point le faste accablant de ces hommes privilégiés, ni l'extrême misere. Tous tes habitans marchent à peu près du même front, avec plus ou moins de superflu. Ils ont des lumieres, de la vertu ; ils s'aiment : avec de si grands biens n'est-on pas heureux !

FIN.


E785
G526v

